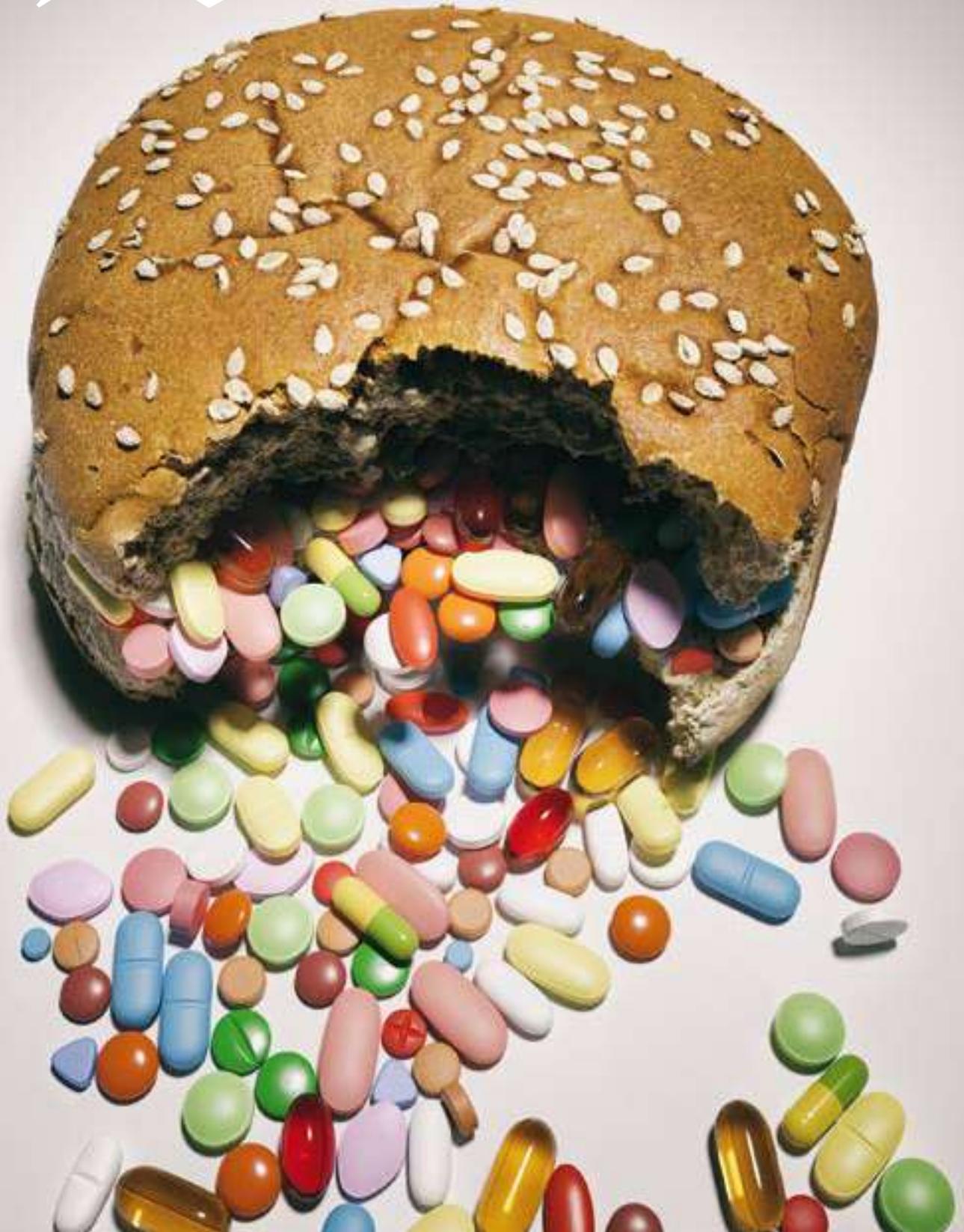


M

Le magazine du Monde

Après les
États-Unis

OPIOÏDES, UN MAL FRANÇAIS



M Le magazine du Monde n° 504. Supplément au Monde n° 23747/2000 C 81975
SAMEDI 15 MAI 2021. Ne peut être vendu séparément.
Disponible en France métropolitaine, en Belgique et au Luxembourg.







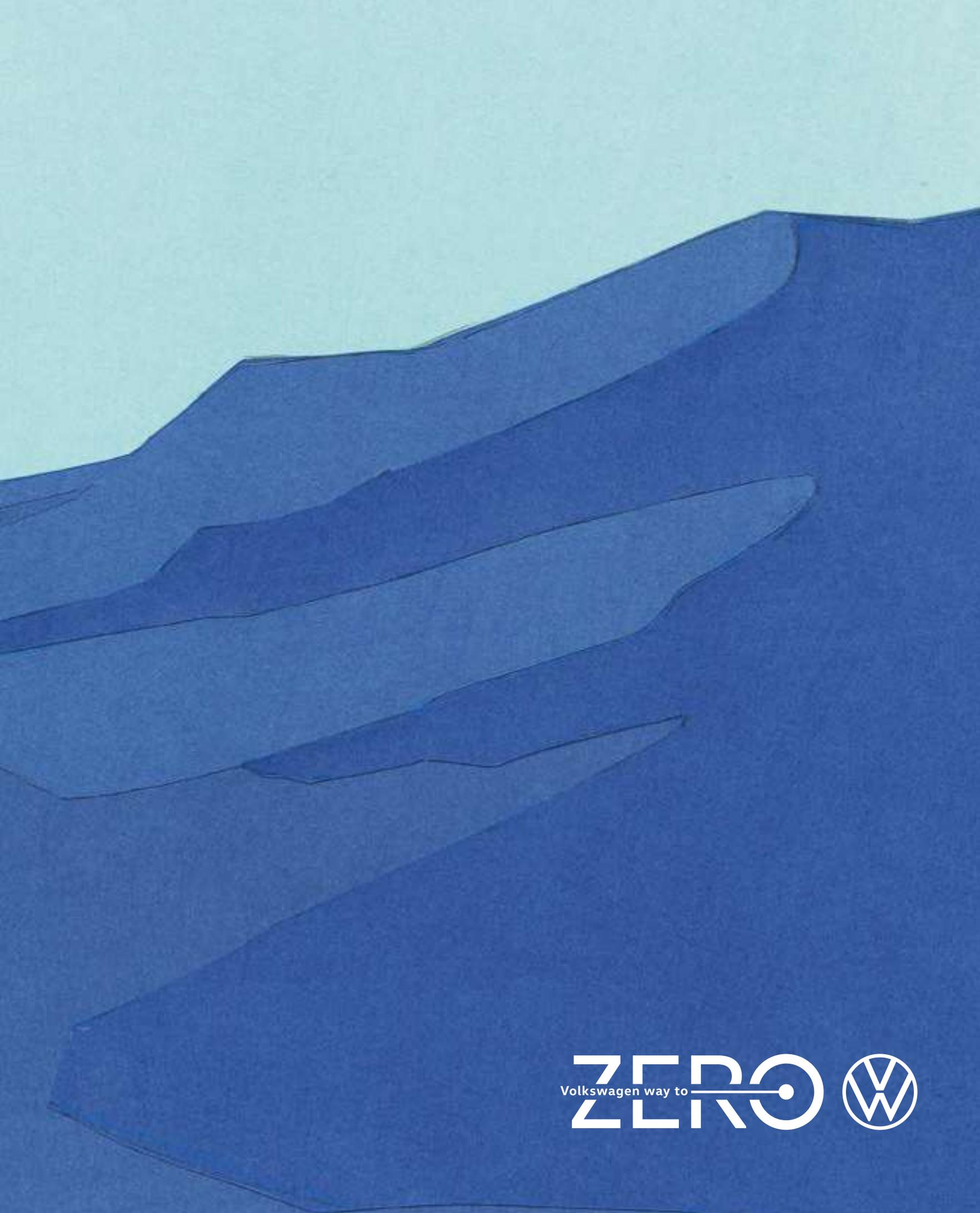
louisvuitton.com

LOUIS VUITTON

REPARTIR DE ZÉRO. ET VOULOIR Y RESTER.

Une nouvelle direction.

Quand on n'a pas de baguette magique, on est obligé de faire des efforts, beaucoup. C'est pourquoi nous multiplions les projets autour d'une ambition : Zéro émission de CO2 d'ici 2050. Oui cela peut paraître loin, oui il fallait sûrement commencer avant et oui nos efforts devront s'intensifier encore. Mais non, il n'est pas trop tard pour gagner le plus grand défi de nos sociétés modernes. Pour cela nous devons changer. Nos voitures, notre façon de les construire, de les faire avancer, de les recycler. Pour cela, vous allez aussi pouvoir participer. Nous vous y aiderons. Tout le programme sur [volkswagen.fr/waytozero](https://www.volkswagen.fr/waytozero)*



Volkswagen way to **ZERO** 




JAEGER-LECOULTRE

**REVERSO
DUETTO**

Boutique Jaeger-LeCoultre, 7 Place Vendôme, Paris 1^{er}
Galeries Lafayette, 40 Boulevard Haussmann, Paris 9^{ème}

Coffee Gallery,
1960.

CARTE BLANCHE À **Imogen CUNNINGHAM.**

NATURE MAGNIFIÉE, PORTRAITS SAVAMMENT TRAVAILLÉS, EXPÉRIMENTATIONS GRAPHIQUES... LES ARCHIVES, TRÈS ÉCLECTIQUES, DE LA CÉLÈBRE PHOTOGRAPHE AMÉRICAINE, DÉCÉDÉE EN 1976, SE DÉPLOIENT DANS "M" JUSQU'AU MOIS DE MAI, À L'OCCASION DE LA PUBLICATION D'UN LIVRE RÉTROSPECTIVE.



GUCCI



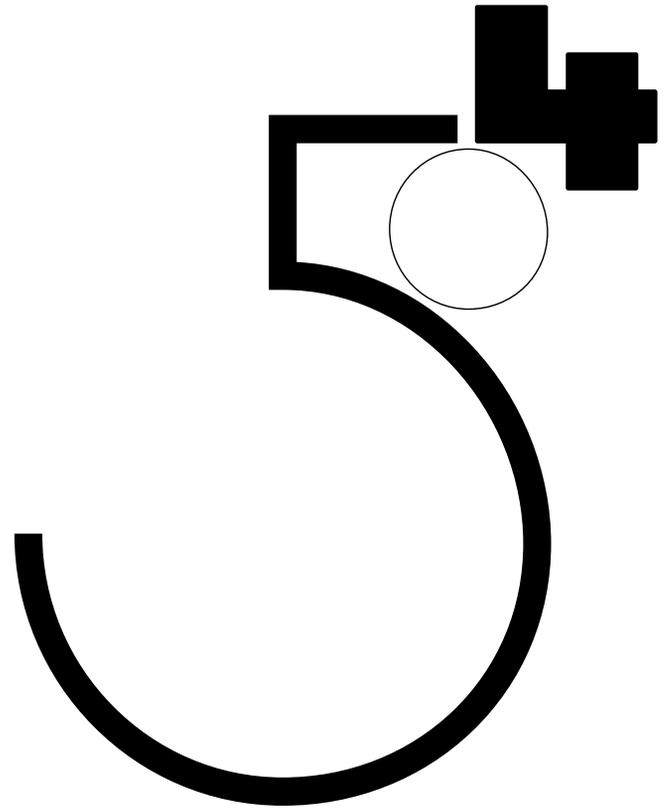
*Bien-Aimés

* BELOVED

#GucciBeloved

Harry Styles avec le sac Jackie 1961

gucci.com



Au programme

SUR LE PAPIER, C'EST UN GRAND ÉCART.

Cette semaine, plus que jamais, le sommaire de *M Le magazine du Monde* entraîne ses lecteurs et ses lectrices dans des univers très différents. Quoi de commun entre, d'un côté, le poignant récit de leur addiction aux opioïdes que livrent, à Benoît Hopquin, des hommes et des femmes anonymes et, de l'autre, la Bourse de commerce, à Paris, où le milliardaire François Pinault va montrer, à partir du 22 mai, sa magistrale collection d'art contemporain ? Rien, évidemment. Il s'agit là de deux mondes aux antipodes l'un de l'autre. Sauf qu'on aurait tort d'imaginer que l'art d'aujourd'hui n'est qu'un monde clos où de jeunes artistes capricieux vivent grassement des toques de riches collectionneurs, comme dans un dessin du caustique Jean-Philippe Delhomme.

Le monde tel qu'il est, tel qu'il va – c'est-à-dire pas très bien – est partout présent dans « Ouverture », la première exposition de la collection Pinault à la Bourse. Cet homme de 84 ans consacre aujourd'hui quasiment tout son temps, donc une grande partie de son argent, à cette passion pour l'art, qu'il a « contractée » en 1972 en achetant d'abord une petite toile impressionniste. Au fur et à mesure, il est allé vers l'abstraction. Puis la collection s'est politisée, car elle montre l'art d'aujourd'hui qui n'est lui-même que le reflet de son époque. Il faut avoir en tête, comme le racontent ici la grande reporter Raphaëlle Bacqué et la journaliste spécialisée Roxana

Azimi, que ce que l'on verra à la Bourse n'est qu'une infinitésimale partie d'une collection si vaste et si diverse que personne, excepté son propriétaire, n'en connaît exactement les contours.

Mais, pour ce premier « accrochage » qu'il a lui-même imaginé, le collectionneur a choisi des artistes peu connus du grand public, rares en France et surtout très politiques. Les questions raciales, celles liées aux genres, aux inégalités sociales mais aussi aux troubles mentaux parcourent les œuvres. Il faut notamment signaler la présence unique de David Hammons. François Pinault achète depuis longtemps les œuvres de cet Afro-Américain de 77 ans, homme rugueux, allergique aux collectionneurs et à la rage intacte. On en verra ici sa plus grande exposition française. Les choix d'« Ouverture » sont audacieux, pointus. Ils disent tout à la fois les moyens et la subtilité du collectionneur. Malgré l'absence des grands noms de l'art contemporain, ou peut-être à cause de, c'est une réelle démonstration de force. Au centre de Paris, François Pinault assis sa puissance, laisse sa trace. Qu'en retiendra-t-on ? L'illustration d'un pouvoir ou l'émotion que procure *Untitled, 2000*, ce panier de basket en perle de verres de David Hammons ? Les deux, sans doute. Car, de nos jours, David Hammons ne serait pas totalement David Hammons sans François Pinault. (M)

Marie-Pierre LANNELONGUE

Le sommaire



LA SEMAINE

- 18 *Entre-soi*
L'Anglais bien de chez nous.
- 19 Un patron qui embauche en prison.
- 22 L'Autriche négligente sur la question des féminicides.
- 24 *Qui est vraiment...*
Tousin Chiza, dit "Tusse".
- 26 À New York, Cour suprême contre cours supprimés.
- 27 *L'histoire se répète*
Perfide Jersey.
- 28 *C'est là que ça se passe*
Au début de l'avenue de Flandre, dans le 19^e arrondissement de Paris, là où se réunissent les fumeurs de crack.
- 30 Les "Merlinettes", bonnes fées oubliées de la Résistance.
- 31 *C'est peut-être un détail pour vous...*
Roselyne Bachelot et Valérie Pécresse ont inauguré le Fonds régional d'art contemporain Île-de-France.
- 32 *La première fois que "Le Monde" a écrit*
Indignados.



LE MAGAZINE

33 *Cauchemar sur ordonnance.* Les États-Unis ne sont plus les seuls concernés. De nombreux Français sont accros aux médicaments à base d'opioïdes, des antidouleurs qui leur ont été prescrits par leurs médecins. Ils racontent l'enfer de la dépendance.

40 *Inquisition dans les favelas.* Avec l'appui des narcotrafiquants, les pasteurs évangélistes étendent leur influence dans les banlieues pauvres de Rio, et persécutent les pratiquants du candomblé, une religion afro-brésilienne.

46 *Destins contrariés au menu de la Cantine sauvage.* Frappés par les fermetures à répétition, les salariés et gérants de ce lieu de restauration ouvert en 2019 à la Plaine Saint-Denis ont vu leur vie bouleversée par la pandémie. Ils

témoignent d'une année mouvementée, qui a révélé les fragilités mais aussi les capacités à rebondir.

52 PORTFOLIO

Maître d'œuvres. Écrin de l'incroyable collection d'art du milliardaire François Pinault, la Bourse de commerce ouvrira ses portes le 22 mai, à Paris. Le geste d'un passionné devenu un acteur tout-puissant de l'art contemporain.



La couverture a été réalisée par Valentin Gillet pour *M Le magazine du Monde*.



LE GOÛT

- 65 Cadres supérieures.
- 70 *Librement inspiré*
Eau près de mon arbre.
- 71 *Fétiche*
Nombre d'or.
- 72 *Têtes chercheuses*
Les bonnes matières de
Marie Falguera et Romain Brabo.
- 73 *Variations*
Une envie tressante.
- 74 The Black Keys, aux sources
du Mississippi.
- 76 *L'esprit du lieu*
Grand spectacle au Musée Carnavalet.
- 80 *Le sens du détail*
Modulaire du temps.
- 82 *Des nouvelles de...*
Amélie Fiat et Olivia Bartoldi, créatrices
d'un site de location de maisons.
- 84 *Un peu de tenues*
Première new-yorkaise.
- 94 *À l'origine*
Ivre de poches.
- 96 *Voyage immobile à...*
Memphis.
- 98 *En service commandé*
Mon voisin Koritcho.
- 99 *Produit intérieur brut*
Un pissenlit, deux possibilités.
- 100 *Traitement de saveur*
Chaire de poule.
- 102 *Écologiquement vôtre*
La brosse en sisal.
- 104 *Jeux*
- 106 *Dans l'album de...*
Antoine de Caunes.

COORDONNÉES DE LA SÉRIE « Première new-yorkaise », P. 84.
 Bottega Veneta : bottegabeneta.com — Céline : celine.com — Chanel : chanel.com — Marni : marni.com — New York Vintage : newyorkvintage.com — The Row : therow.com

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION_
Marie-Pierre LANNELONGUE

DIRECTEUR DE LA CRÉATION_
Jean-Baptiste TALBOURDET-NAPOLEONE

M Le magazine du Monde

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE_
Grégoire BISEAU, Clément GHYS, Dominique PERRIN.
DIRECTRICE DE LA MODE_
Suzanne KOLLER

RÉDACTION Samuel BLUMENFELD, Zineb DRYEF, Benoît HOPQUIN, Laurent TELO.
Avec Dominique PERRIN et Robin RICHARDOT.
Sabine MAIDA (cheffe adjointe Lifestyle et beauté), Caroline ROUSSEAU
(cheffe adjointe Mode) et Fiona KHALIFA (coordinatrice Mode).
Chroniqueurs_Marc BEAUGÉ, Guillemette FAURE.
Assistantes_Aurora SALCEDO, Marie-France WILLAUME.

DÉPARTEMENT VISUEL Photo_Lucy CONTICELLO et Laurence LAGRANGE (direction),
Hélène BÉNARD-CHIZARI, Françoise DUTECH, Federica ROSSI.
Avec Ronan DESHAIES (Instagram) et Soizic LANDAIS.
Graphisme_Audrey RAVELLI (chef de studio), Camille DURAND et Marielle VANDAMME.
Avec Caroline SIEURIN. Photogravure_Fadi FAYED, Philippe LAURE.

ÉDITION Céline MORDANT (cheffe d'édition), Stéphanie GRIN, Julien GUINTARD et Paula RAVAU
(chefs d'édition adjoints). Boris BASTIDE, Béatrice BOISSERIE, Nadir CHOUGAR,
Joël MÉTREAU, Agnès RASTOUIL. Avec Soizic BRIAND. Révision_Jean-Luc FAVREAU
(chef de section), Adélaïde DUCREUX-PICON. Avec Arnaud DUBOIS

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Louis Dreyfus
DIRECTEUR DU "MONDE", DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA PUBLICATION,
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION : Caroline Monnot
DIRECTION ADJOINTE DE LA RÉDACTION : Grégoire ALLIX, Maryline BAUMARD,
Hélène BEKMEZIAN, Philippe BROUSSARD, Nicolas CHAPUIS, Emmanuelle CHEVALLEREAU,
Emmanuel DAVIDENKOFF (Evénements), Alexis DELCAMBRE, Harold THIBAUT
DIRECTRICE ÉDITORIALE : Sylvie KAUFFMANN
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE AU DÉVELOPPEMENT DES SERVICES ABONNÉS : Françoise TOVO
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ AUX RELATIONS AVEC LES LECTEURS : Gilles VAN KOTE
DIRECTEUR DU NUMÉRIQUE : Julien LAROCHE-JOUBERT
DIRECTRICE DES RESSOURCES HUMAINES : Émilie Conte
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION : Sébastien CARGANICO

Rédaction en chef : Laurent BORREDON, Laetitia CLAVREUL, Michel GUERRIN, Christian MASSOL, Franck NOUCHI (Débats et Idées) / Documentation : Muriel GODEAU (cheffe de service) et Vincent NOUVET /
Infographie : Le Monde / Directeur de la diffusion et de la production : Xavier LOTH / Fabrication : Nathalie COMMUNEAU (directrice), Pascal DELAUTRE (chef de fabrication), Alex MONNET / Directeur informatique
groupe : José BOLUFER / Responsable informatique éditoriale : Emmanuel GRIVEAU / Informatique éditoriale : Samy CHÉRIFI, Christian CLERC, Igor FLAMAIN, Aurélie PELLOUX, Pascal RIGUEL / DIFFUSION ET
PROMOTION_Responsable des ventes France international : Sabine GUDE / Responsable commercial international : Saveria COLOSIMO MORIN / Directrice des abonnements : Lou GRASSER / Abonnements : abo-
journalpapier@lemonde.fr; De France, 32-89 (0,30 €/min + prix appel) ; De l'étranger (33) 1-76-26-32-89 / PROMOTION ET COMMUNICATION : Brigitte BILLIARD, Marianne BREDARD, Marlène GODET et Élisabeth
TRETIAK / Directeur des produits dérivés : Hervé LAVERGNE / Responsable de la logistique : Philippe BASMAISON / Modification de service, réassorts pour marchands de journaux : 0 805 05 01 47 / M PUBLICITÉ_
Directrice générale adjointe, marketing et communication : Élisabeth CIALDELLA, Tél. : 01-57-28-39-68 (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr) / Directrice déléguée, directrice de marque M Le magazine du
Monde : Valérie LAFONT, Tél. : 01-57-28-39-21 (valerie.lafont@mpublicite.fr) / Directeur délégué, activités programmatiques, AD Tech et monétisation : Sébastien NOEL, Tél. : 01-57-28-37-00 (sebastien.noel@mpu-
blicite.fr) / Directeur délégué, pôle agences : François de REN, Tél. : 01-57-28-30-21 (francois.deren@mpublicite.fr) / Directeur délégué, pôle opérations spéciales : Steeve DABLIN, Tél. : 01-57-28-38-84 (steeve.
dablin@mpublicite.fr) / 67-69 avenue Pierre Mendès-France, 75013 Paris / Tél. : 01-57-28-20-00/25-61 / Courriel des lecteurs : mediateur@lemonde.fr / Courriel des abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr /
M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice du Monde (SA). Imprimé en France : Maury imprimeur SA, 45330 Malesherbes.

 Origine du papier : Italie. Taux de fibres recyclées : 0%. Ce magazine est imprimé chez Maury certifié PEFC. Eutrophisation : P Tot = 0.018kg/tonne de papier. Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037
Commission paritaire 0712C81975. Agrément CPPAP : 2000 C 81975. Distribution Presstalis. Routage France routage.

1 - BENOÎT HOPQUIN est grand reporter à *M Le magazine du Monde*. Il a rencontré des patients devenus dépendants aux antidouleurs prescrits par les médecins et des addictologues qui les suivent dans leurs difficiles sevrages. « *On a beaucoup parlé de la crise des opioïdes aux États-Unis. Je voulais savoir ce qu'il en est en France. J'ai découvert que notre pays était loin d'être épargné par ce fléau.* » P. 33

3 - BRUNO MEYERFELD est correspondant du *Monde* au Brésil. Durant plusieurs semaines, il a enquêté sur les persécutions dont sont victimes les pratiquants des cultes afro-brésiliens à Rio. « *Cette ville a longtemps été la capitale du syncrétisme brésilien, du mélange et de la convivialité entre religions. Mais cette époque paraît révolue. Poussés par des pasteurs évangéliques radicaux, les trafiquants de drogue "narcopentecôtistes" s'attaquent aux fidèles du candomblé, avec des méthodes rappelant l'Inquisition. C'est triste, mais Rio est devenue la capitale de l'intolérance.* » P. 40

5 - MARIE ALINE est journaliste et travaille régulièrement pour *M Le magazine du Monde*. Elle a rencontré les employés d'un restaurant de Seine-Saint-Denis qui lui ont raconté leur quotidien depuis le premier confinement. « *À quelques jours de la réouverture des terrasses, aucune de ces personnes n'était certaine de retrouver le cours normal de sa vie. Pourtant, elles gardent leur sang-froid et leur optimisme. Elles ont fait preuve d'une résilience qu'il m'a semblé important de mettre en lumière afin de comprendre la réalité humaine qui se cache derrière un simple restaurant.* » P. 46

7 - ROXANA AZIMI et **RAPHAËLLE BACQUÉ** sont, respectivement, collaboratrice régulière du *Monde* et de *M* et grande reporter au *Monde*. Elles ont visité en avant-première la Bourse de commerce, nouveau fief parisien du collectionneur François Pinault. « *L'exposition inaugurale en dit long sur la personnalité du milliardaire breton, ses vieilles complicités et ses nouvelles découvertes et, surtout, son souci de toucher aujourd'hui le grand public. Mais il est aussi un autre François Pinault, plus secret, qui refuse les évidences et achète des œuvres qu'il ne montre quasiment jamais.* » P. 52

2 - GUILLAUME RIVIÈRE est photographe indépendant. Il vit à Toulouse et travaille depuis de nombreuses années sur des sujets aussi divers que l'artisanat, l'architecture, l'environnement ou l'agriculture. Pour ce numéro de *M Le magazine du Monde*, il a réalisé les portraits de l'article de Benoît Hopquin. « *Il est toujours délicat de photographier des personnes qui ont eu un parcours si mouvementé et qui se replongent dans leurs années de cauchemar le temps de l'interview. Face à ces témoignages courageux, je souhaitais rester le plus sobre possible.* » P. 33

4 - KRISTIN BETHGE est une photographe allemande née en 1988 qui, depuis plus de sept ans, vit et travaille à Rio de Janeiro et à Berlin. « *Après mes recherches, je ne peux plus imaginer Rio sans le candomblé : cette religion fait partie de l'identité culturelle et collective du pays. Je le vois comme un mouvement de résistance. J'ai été impressionnée par les femmes courageuses que j'ai rencontrées, qui n'ont pas peur de la menace constante des évangélistes fanatiques. C'était un honneur pour moi de faire leur portrait.* » P. 40

6 - TIMOTHÉE CHAMBOVET est photographe et vit à Paris. Formé aux arts appliqués, il travaille actuellement avec des artisans dans le cadre d'un projet de livre qui raconte et donne à voir leur savoir-faire. Pour cette nouvelle collaboration avec *M Le magazine du Monde*, Timothée est parti à la rencontre de l'équipe de la Cantine sauvage et signe une série de portraits plaçant l'humain au cœur du sujet. P. 46

8 - VALENTIN GILLET, né en 1994, est un artiste visuel autodidacte qui vit et travaille à Paris. Il a réalisé l'illustration de couverture de ce numéro au sujet de la crise des opioïdes. Inspiré par la géologie, la biologie et l'informatique, son travail de recherche mêle un ensemble de techniques de représentation numérique telles que la 3D, la photogrammétrie et le Lidar (télé-détection par laser), pour capturer et reconstruire le monde réel. P. 1

Elles et ils ont participé à ce numéro.



2



3



4



5



6



7



8

*L'élégance est une attitude

Elegance is an attitude*

Kate Winslet
Kate Winslet

LONGINES



La Grande Classique
de Longines

Le M de la semaine.

« IMMEUBLES EN CONSTRUCTION À VARCES-ALLIÈRES-ET-RISSET EN ISÈRE. » Richard COLLIER



Pour envoyer vos photographies de M :
lemonde.fr/lemdelasemaine

IGNITE YOUR DREAMS

Donnez vie à vos rêves
Photographie retouchée



SWAROVSKI

ENTRE-SOI

L'ANGLAIS BIEN DE CHEZ NOUS.

LA CRISE SANITAIRE A PORTÉ UN COUP FATAL AUX SÉJOURS LINGUISTIQUES. MAIS LES PROFESSIONNELS ONT TROUVÉ LA PARADE EN PROPOSANT DES IMMERSIONS ANGLOPHONES AU CŒUR DE LA CAMPAGNE... FRANÇAISE.

Texte Guillemette FAURE

IMAGINEZ QUE LE FILM *À nous les petites Anglaises* ait été tourné en Charente-Maritime, que les deux héros n'aient pas été envoyés en séjour linguistique dans le sud de l'Angleterre, mais à quelques heures de chez eux, contraint d'apprendre le *french kiss* avec des autochtones. À nous les petites Françaises, se serait peut-être appelée cette comédie si Michel Lang l'avait écrite après le Covid-19. Depuis la pandémie, de plus en plus d'entreprises de voyages linguistiques étoffent leur catalogue avec des propositions de séjours pour apprendre l'anglais en *summer camp* en France. Elles affichent des formules « *Brittany camp junior* » ou « *English in the country side* », avec hébergement en lycée agricole en Touraine. Grâce à quoi, cet été, les petits Français pourront partir en immersion anglophone dans un château ou un ancien couvent « à une demi-heure de Lyon » ou « au cœur de la Drôme provençale ». Ils seront accueillis, pour les colos American Village, par un faux stand d'immigration avant d'attaquer leur immersion totale en Bourgogne ou en Vendée. C'est l'Angleterre sans la jelly et le gigot à la menthe (« *les produits locaux et de saison sont privilégiés* », promet une brochure), les États-Unis sans le prix du billet d'avion ni les frais d'appels à l'étranger (« *afin d'assurer une initiation maximale les enfants n'auront accès à leur téléphone portable qu'une heure par jour* », dit une autre). Partir apprendre l'anglais en France, pourquoi n'y avait-on pas pensé plus tôt ?

À QUOI ON LES RECONNAÎT

Elles proposent des brochures avec des photos de tipis indiens ou d'ados portant des lunettes de soleil ornées

des étoiles du drapeau américain. On y trouve des ateliers « *Life in the USA* » ou « *American Dream* », ou la promesse de manger du *fish and chips* au déjeuner et de jouer à Sherlock Holmes. Les enfants pourront participer à des séances de « *team building* », s'initier au base-ball, au cheerleading et tenir un « *camp diary* ». Il y aura un brunch avec pancakes, des brochettes de marshmallows autour du feu, une remise de diplôme avec lancer de « *graduation hats* » et un « *bal de prom* »... Non, pas comme dans les *summer camps* américains, mais comme dans les séries dans lesquelles les ados sont déjà immergés depuis bien longtemps.

COMMENT ILS PARLENT

« *Dans une période internationale tendue (Brexit, crise sanitaire...), une solution en France est parfois une solution pour éviter tout risque.* » « *Envie de découvrir le Royaume-Uni sans traverser la Manche ?* » « *Pourquoi ne pas tester la destination France : un séjour chez le professeur, votre hôte, une famille anglaise ou irlandaise ?* » « *Accueillis par un personnel anglophone et dans un environnement 100 % anglais, les progrès sont assurés, dans un cadre sécurisé.* » « *Oui, un séjour entre Français est plus efficace !* » « *Le plus important n'est pas le lieu mais l'équipe d'encadrants et le programme.* » « *Après l'année 2020 qui n'a ressemblé à aucune autre.* » « *Tout cela dans le respect des règles sanitaires en vigueur.* »

« *Karaoke in English* », « *soirée disco/Disco Night* »... Les sites et brochures utilisent beaucoup de mots en anglais pour témoigner de la qualité de l'immersion promise. « *Transforme-toi en cow-boy et aide nos councilors à*

attraper les bandits. » « *Notre équipe anglophone, compétente et passionnée, vous attend pour vous initier à la magie du cinéma et vous faire rêver en anglais de l'univers de J.K. Rowling.* »

LEURS GRANDES VÉRITÉS

Les pays anglophones étant actuellement particulièrement impactés par la crise sanitaire, les destinations où apprendre l'anglais se diversifient.

LEUR QUESTION EXISTENTIELLE

Comment dit-on *escape game* en français ?

LEUR GRAAL

La vidéo hip-hop des verbes irréguliers criés depuis les fenêtres du château de la Mazure, en Mayenne.

LA FAUTE DE GOÛT

« *Les activités prévues pourront être modifiées en fonction du protocole sanitaire.* » (M)



Pierre Guillet, PDG d'Hesion, le 10 mai au siège de son entreprise, à Achères. Sa société a un atelier à la maison centrale de Poissy où elle emploie deux détenus.

PIERRE GUILLET, APÔTRE DE L'EMBAUCHE EN PRISON.

Ce dirigeant d'une PME dans les Yvelines a embauché deux détenus. Cette initiative qui réclame patience et compréhension l'a enthousiasmé. Le projet de loi d'Éric Dupond-Moretti, examiné à l'Assemblée à partir du 17 mai, entend développer une pratique encore peu répandue.

Texte Nina JACKOWSKI — Photos Agnès DHERBEYS

“VOUS NE DEVINEREZ JAMAIS CE QUE J'AI FAIT AUJOURD'HUI. J'AI EMBAUCHÉ JÉSUS !” Clémence Guillet s'amuse encore du ton enjoué de son père, ce soir de septembre 2019. Entrepreneur de 54 ans et catholique pratiquant, Pierre Guillet revient alors de sa petite entreprise de matériel de détection de gaz, à Achères, dans les Yvelines. Le matin, il a fait un crochet par la prison voisine de Poissy, où vivent près de 200 détenus, condamnés à plus de quinze ans de réclusion. Il a décidé de recruter l'un d'eux pour rejoindre Hesion, sa société de 35 employés. Le dirigeant a choisi un homme de 59 ans, cheveux longs, barbe épaisse et tee-shirt floqué du slogan « Je suis innocent ». Un détenu que tout le monde surnomme « Jésus ».

Front dégarni et large sourire, Pierre Guillet a découvert l'univers carcéral grâce à un ami entrepreneur. En juin 2019, Didier Jodocius l'embarque pour une première visite de la centrale de Poissy, où il emploie deux détenus dans son atelier de fabrication de caoutchouc. « *J'en avais parlé à Pierre, car il a des valeurs humanistes très fortes, explique-t-il. Comme patron, on a tous deux un immense pouvoir pour* ○○○

○○○ *agir.* » Il ressort de cette visite convaincu, décidé à l'imiter. Mais le projet sera plus compliqué que prévu. Quelques jours plus tard, Pierre Guillet expose son idée à ses employés. Leurs premières réactions sont négatives. « *Les salariés sont cash, raconte le patron, certains m'ont lancé : "Je ne vois pas pourquoi on s'occupe de ces gens-là, s'ils sont en prison, c'est qu'ils l'ont mérité"* ». Pierre Guillet s'engage malgré tout. Embaucher des détenus n'est pas une pratique très populaire dans le monde de l'entreprise. Seuls 28,5 % des prisonniers possèdent un emploi. Un volet du projet de loi « pour la confiance dans l'institution judiciaire » du garde des sceaux, Éric Dupond-Moretti, examiné à l'Assemblée nationale à partir du 17 mai, compte développer et encadrer le travail en détention. Il prévoit, entre autres, d'ouvrir des droits à l'assurance-chômage et à la retraite pour ces personnes détenues. Du côté des employeurs, la démarche effraie. Dès la première visite de Pierre Guillet à l'établissement pénitentiaire de Poissy, la directrice adjointe, Isabelle Lorentz, a tenu à le rassurer. Elle sait que le travail en prison, « *c'est peu connu et ça fait peur, on imagine vite les gros bras tatoués, tout en orange, qui poussent de la fonte en brillant, mais c'est loin de la réalité* ». Placardée sur les murs de la prison, l'offre d'emploi de Pierre Guillet a attiré sept candidats. Cinq sont finalement venus à l'entretien. « *Ils avaient rédigé une petite lettre de motivation à la main* », explique l'entrepreneur. Souder, assembler, le travail consiste à monter des boîtiers de détection de fuite

de gaz dans les parkings. Le dirigeant décide de porter son choix sur celui dont les yeux « *ont brillé pour le job* ». « Jésus », donc. Ancien maquettiste, fou de bricolage, il fait partie de la trentaine de détenus de Poissy condamnés à perpétuité. Avec « Jésus », rien ne se passe comme prévu. « *Au bout de deux semaines, il me demandait une augmentation, alors qu'il ne venait même pas bosser tous les jours !* », relève Pierre Guillet. Après vingt ans derrière les barreaux et un parcours ponctué de bagarres avec ses codétenus, difficile pour le nouvel embauché de tenir un rythme. Alors le dirigeant patiente, le rassure. Et lui fait confiance. « *Je lui répétais : "Ton objectif, c'est de progresser." J'ai compris qu'il craignait surtout de ne pas être à la hauteur.* » D'irritable, le détenu devient assidu et enthousiaste. « *Avec le temps, il s'est senti employé de Hesion, pas juste "Jésus"-le-détenu* », souligne Isabelle Lorentz. « *Il s'est transformé* », assure le chef d'entreprise. Ce jeudi 6 mai, l'homme au visage anguleux et abîmé, creusé de larges cernes, est attablé derrière sa planche de montage, dans l'atelier de Hesion, au fond de la prison. « Jésus »

Pas de travail à la pièce ni d'activité à la chaîne... Pierre Guillet tient à ce que les détenus qu'il emploie fabriquent le produit "de A à Z".

s'agit quand on lui demande ce qu'il pense de son patron. « *C'est un mec comme ça* », tonne-t-il, pousse en l'air. Il s'est habitué à son emploi et travaille entre dix et vingt-sept heures par semaine. Depuis qu'il a été augmenté après avoir suivi une formation, il est payé 50 % du smic, soit 780 euros brut par mois. Sa vie a changé. Il y a presque un an, il s'est marié, avec, comme témoin, Isabelle Lorentz. Ravi de l'expérience, Pierre Guillet a décidé en janvier de recruter un deuxième détenu : Dany, 58 ans, teint mat, yeux rieurs, la blague facile: « *J'ai été l'apôtre de "Jésus"* ». Son coreligionnaire l'a beaucoup aidé au début de sa formation.

Pas de travail à la pièce ni d'activité à la chaîne... Pierre Guillet tient à ce que les détenus qu'il emploie fabriquent le produit « de A à Z ». Une condition requise par le ministère de la justice pour remettre le label PePs (produit en prison.s), créé en 2020. Il récompense des entreprises qui proposent un travail formateur et rémunéré à 45 % du smic. Seules huit sociétés, dont Hesion, l'ont obtenu en France.

Pour Pierre Guillet, l'aide aux plus démunis est un héritage familial. Fils d'une mère infirmière, ancienne maire de la commune de Mesquer (Loire-Atlantique), et d'un père propriétaire d'un petit chantier naval, il a grandi à Guérande, à la frontière sud de la Bretagne. Pendant six mois, sa famille a accueilli un sans-abri, fils d'un ancien employé. Il s'occupait de leur potager. « *On trouvait ça normal* », constate aujourd'hui l'aîné d'une fratrie de trois enfants. Sur la presqu'île guérandaise, l'adepte de la course à pied grandit entre pêche et scoutisme. Il étudie la finance puis travaille pour un petit fonds d'investissement régional des Pays de la Loire. Il progresse dans différentes sociétés puis, après dix-sept ans de carrière, quitte la finance pour travailler dans le scoutisme, avant de créer, en 2015, une entreprise à taille humaine, Hesion. Depuis 2019, Pierre Guillet préside aussi la branche Île-de-France Ouest du mouvement Entrepreneurs et dirigeants chrétiens (EDC).

À Achères, sa société a des airs de start-up. Footing collectif le mercredi, soirée jeux le jeudi, employés en tee-shirt Marvel... Monteur-câbleur de 35 ans, Ciprian Malaes y accompagne les détenus. « *Je vais en prison toutes les semaines, j'ai appris à écouter, négocier, former* », explique l'ouvrier. « *Chaque salarié a des qualités, insiste son patron. Il faut juste les mettre au bon endroit pour qu'ils trouvent leur place.* » « Jésus », lui, devrait bientôt trouver la sienne dans l'entreprise. Début mai, Pierre Guillet a promis de l'embaucher si sa demande d'aménagement de peine est acceptée. Et si le personnel donne son feu vert. Le détenu pourra travailler dans l'entreprise en journée et retourner en prison le soir. « Jésus » a confiance : « *Pierre m'a dit : "Je ne vous lâche pas."* » (M)



Dany, 58 ans, et « Jésus », 59 ans, (de dos), détenus à la maison centrale de Poissy et salariés de Hesion, dans un atelier de l'entreprise situé dans la prison.

Signé **Portakabin**[®]

Des bureaux aux hôpitaux...
en passant par les salles de
classe, nous répondons à
tous vos besoins d'espaces.

Trouvez votre
solution modulaire sur
signeportakabin.com



Des enquêteurs sur les lieux du double assassinat par son ancien compagnon d'une femme et de la mère de celle-ci, à Salzbourg, le 5 mai.

L'AUTRICHE NÉGLIGENTE SUR LA QUESTION DES FÉMINICIDES.

Deux récents meurtres ont rappelé que le petit pays d'Europe centrale détient un triste record. Et a bien du mal à prendre la mesure des violences faites aux femmes.

Texte Jean-Baptiste CHASTAND

LE 5 MARS, NADINE, 35 ANS, EST DANS SON PETIT BUREAU DE TABAC DE 12 MÈTRES CARRÉS DES FAUBOURGS DE VIENNE, en Autriche, qu'elle gère depuis des années. Son ex-compagnon, nommé Ashraf, rentre, verrouille la porte, ferme les stores, la frappe, puis l'étrangle avec un câble électrique. Il l'asperge d'essence avant d'allumer le feu. L'homme de 47 ans quitte les lieux en refermant la porte derrière lui. Alors qu'il fait démarrer sa voiture, la fumée alerte les passants, qui doivent casser les fenêtres pour tenter d'intervenir. Emmenée aux urgences, Nadine décédera un mois plus tard à l'hôpital.

Le 29 avril, dans l'un de ces HLM qui font d'habitude la fierté de la capitale autrichienne, Marija, 36 ans, infirmière, est chez elle en ce début de soirée. Dans des circonstances qui restent encore à éclaircir, Albert, l'homme avec lequel elle entretient une relation compliquée depuis des années, lui tire dans les jambes et dans la tête. La police arrive et arrête immédiatement Albert. Il est tellement alcoolisé qu'il doit être également emmené à l'hôpital, où son ex-compagne mourra dans la nuit. Elle était mère de deux enfants.

Survenus à quelques semaines d'intervalle, ces deux féminicides, auxquels s'ajoute le double assassinat, le 5 mai, par un ancien compagnon, d'une femme et de sa mère près de Salzbourg, ont secoué l'Autriche. En s'interrogeant sur les raisons de cette série macabre, la petite République alpine a subitement redécouvert qu'avec plus de 30 féminicides enregistrés chaque année, dont déjà 11 pour 2021, le pays d'à peine 9 millions d'habitants, à l'image si paisible, est loin d'être exemplaire en la matière.

Outre un taux de mortalité violente des femmes proportionnellement plus élevée, par exemple, que celui de la France, l'Autriche fait aussi partie des rares pays d'Europe où davantage de femmes que d'hommes sont assassinées chaque année. Cela est certes le signe d'une criminalité organisée très peu active sur son territoire, mais le quotidien de gauche *Der Standard* a titré « Le pays des femmes mortes ». Lancée par l'auteur et musicien Gerhard Ruiss, une pétition signée par plus de 200 artistes autrichiens, intitulée « Cela nous concerne tous », a dénoncé « les mesures insuffisantes » du gouvernement « pour éviter que de tels meurtres monstrueux se reproduisent ».

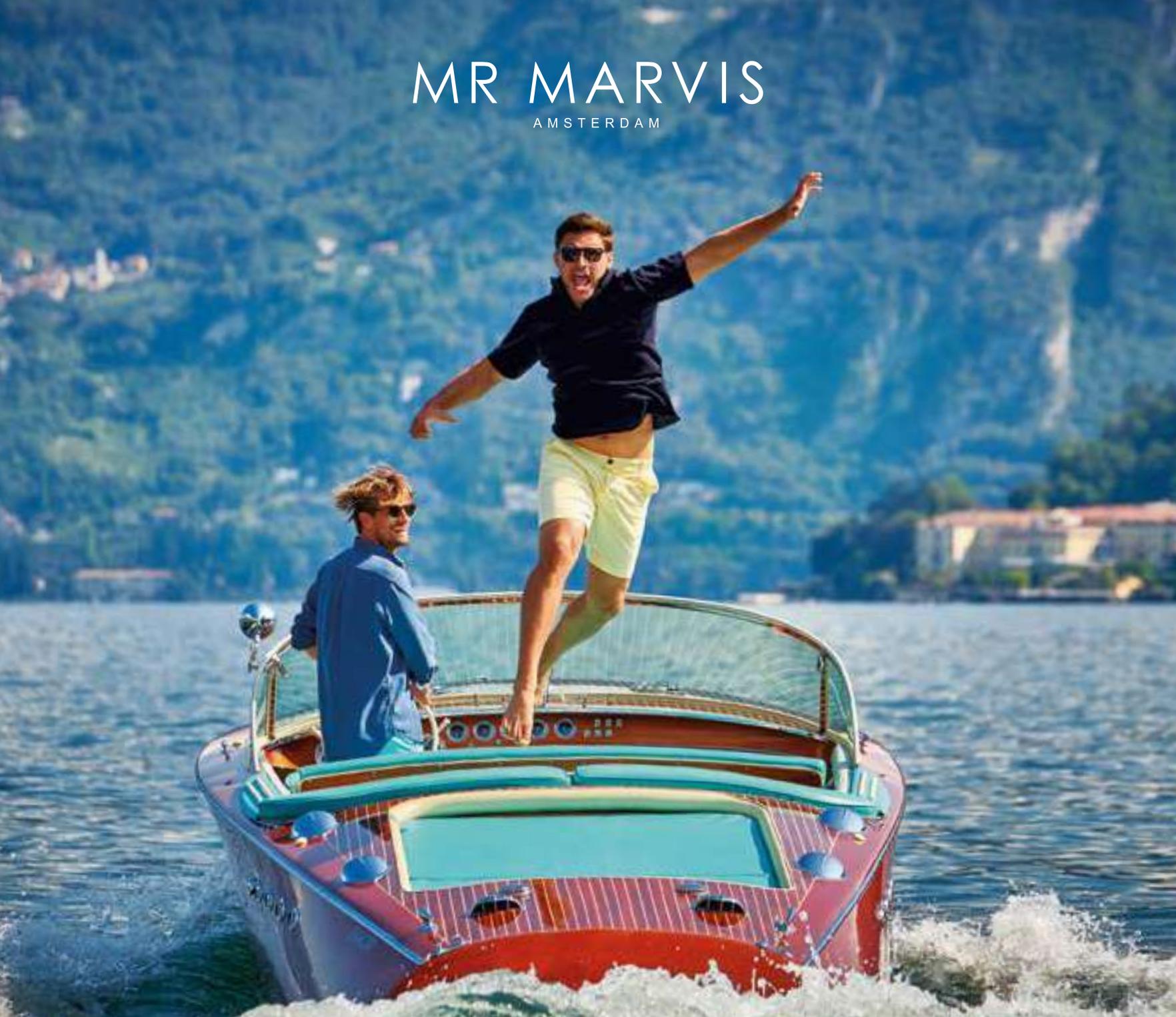
Le chancelier conservateur, Sebastian Kurz, 34 ans, a en effet d'abord faiblement réagi. Celui qui préfère éviter le terme de « féminicide » pour parler de « meurtre de femmes » a convoqué une conférence gouvernementale, qui s'est entendue, le 3 mai, pour « améliorer les échanges d'informations » entre services. Les associations de protection des femmes, qui n'ont pas été invitées à participer, ont immédiatement dénoncé le manque d'ambition du plan en demandant plus de 200 millions d'euros afin de pouvoir embaucher 3 000 personnes pour protéger les victimes de violence. Face à la polémique, Sebastian Kurz a promis d'organiser une nouvelle rencontre avec ces associations. Et cette fois-ci, a-t-il assuré, il y aura « plus d'argent pour la protection contre la violence ».

Mais le débat politique s'est très vite centré sur les profils des meurtriers de Nadine et Marija. La presse tabloïd autrichienne a immédiatement précisé qu'Ashraf, le meurtrier de Nadine, était un Autrichien d'origine égyptienne, vivant depuis plus de vingt ans dans le pays. Dans la foulée, le Parti de la liberté d'Autriche (FPÖ, extrême droite) a estimé que le problème venait de « l'image des femmes importée de l'islam ». Toujours soucieux de ne pas se faire déborder sur sa droite, le parti conservateur de Sebastian Kurz a aussi laissé entendre que le problème venait de l'extérieur de ses frontières. La ministre des femmes et de l'intégration, Susanne Raab, a mis notamment en cause « une culture patriarcale héritée, qui ne correspond pas à nos valeurs », en s'appuyant sur le fait que les immigrés sont surreprésentés chez les auteurs de féminicide en Autriche. Mais le profil d'Albert, le meurtrier de Marija, a montré que les immigrés n'avaient pas le monopole de la violence. Très vite après l'assassinat, il est apparu qu'Albert était loin d'être inconnu en Autriche. Ce propriétaire d'un magasin de bières proche de l'extrême droite et des milieux complotistes était devenu célèbre, en 2018, après avoir insulté sur Facebook, dans des termes particulièrement violents et sexistes, la militante écologiste Sigrid Maurer, désormais présidente du groupe des Verts au Parlement. Cette dernière avait publiquement dénoncé son agresseur, qui avait alors porté plainte contre elle pour diffamation.

La procédure, d'abord favorable à l'agresseur, avait tourné à la farce, jusqu'à ce qu'Albert, surnommé « le Tavernier », finisse par retirer sa plainte, il y a quelques semaines. La nouvelle du meurtre « me choque personnellement », a réagi à ce titre Sigrid Maurer. *Nous connaissons les mécanismes qui sous-tendent la violence : le mépris des femmes, l'incapacité à résoudre les conflits sans violence, la perception de la supériorité des hommes sur les femmes* », a-t-elle expliqué. En plus d'être connu pour ses insultes sexistes, Albert était dans le collimateur de la police pour plusieurs agressions ces derniers mois, sans qu'on sache comment il pouvait détenir une arme. (M)

MR MARVIS

AMSTERDAM



DÉCOUVREZ LES SHORTS PARFAITS

Avec les Originaux, MR MARVIS a créé une légende : des shorts avec la coupe parfaite et des détails parfaitement pensés. Les shorts Originaux sont faits à la main au Portugal à partir

d'un coton stretch, certifié Oeko-tex, de haute qualité. Nos shorts parfaits sont désormais disponibles en plus de 40 couleurs. Laquelle allez-vous choisir ?



FAITS AU PORTUGAL



40+ COULEURS



CEINTURE ÉLASTIQUE



POCHE ZIPPÉE



LIVRAISON GRATUITE

COMMANDEZ VOS SHORTS MAINTENANT SUR [MRMARVIS.FR](https://mrmarvis.fr)

exclusivement en ligne

QUI EST VRAIMENT...

Tousin Chiza, dit "Tusse".

RÉFUGIÉ CONGOLAIS, LE CHANTEUR REPRÉSENTERA LA SUÈDE AU CONCOURS DE L'EUROVISION, À PARTIR DU 18 MAI. UNE NOMINATION QUI A DÉCLENCHÉ UNE POLÉMIQUE AUX RELENTS RACISTES.

Texte Anne-Françoise HIVERT



RESCAPÉ DE L'EXIL

Tousin Chiza est né le 1^{er} janvier 2002 à Kinshasa, en République démocratique du Congo. Quand il avait 5 ans, sa famille a fui les violences. Sur la route de l'exil, l'enfant a perdu ses parents, qu'il a longtemps cru morts. Il s'est alors retrouvé sous la garde de sa tante, dans un camp de réfugiés en Ouganda, dont il préfère ne conserver que les bons souvenirs. « *J'allais à l'école, j'avais mes copains, plein d'adultes qui veillaient sur moi. Je chantais à l'église, chaque événement heureux était l'occasion d'une célébration. Encore aujourd'hui, la musique, pour moi, c'est l'espoir.* » Le jeune homme précise que ses cousins, qu'il appelle ses frères et sœurs, en ont, eux, gardé une tout autre image. « *Ils étaient plus grands et ne se souviennent que de la faim et de l'insécurité.* » Depuis, Tusse a découvert que ses parents étaient restés au Congo. Sa mère est décédée en 2016.

INTÉGRÉ MALGRÉ LE RACISME

À 7 ans, il a obtenu le statut de réfugié en Suède. Brinquébalé d'une famille d'accueil à l'autre, il a fini par atterrir en 2015 à Tällberg, un village de 900 habitants. C'est là qu'il vit depuis, chez sa famille « *bonus* », dans le comté de Dalécarlie : une Suède de carte postale avec ses maisons en bois rouge, ses forêts et ses lacs. Mais aussi des néonazis du Mouvement de résistance nordique (MNR), qui en ont fait leur fief. Au racisme, aux insultes et au « *mot en n* » qu'on lui crache à la figure, il répond à sa manière : « *Parce que je sais ce que c'est de ne rien avoir, je prends toutes les possibilités qu'on m'offre.* » Il parle parfaitement le suédois, termine le lycée (sans aucun retard) et se prépare à entrer à l'université pour y suivre des études de journalisme.

FOU DE L'EUROVISION

Tusse chante depuis toujours. En 2018, sa « *bonus mamma* » l'a inscrit, à son insu, à l'émission de télé-réalité « *Talang* », où il est allé jusqu'en demi-finale. Un an plus tard, il remportait le télé-crochet « *Idol Sverige* ». L'Eurovision, il en rêve depuis 2012. « *J'avais 10 ans, je regardais le concours pour la première fois. J'ai adoré la musique, le spectacle. C'était un autre monde, et puis, il y avait cette fille magique, Loreen, qui s'est mise à chanter Euphoria. Depuis, je suis obsédé par l'Eurovision.* » Le 13 mars 2021, 3,6 millions de spectateurs (dans un pays de 10 millions d'habitants) ont suivi la finale de Melodifestivalen, les sélections suédoises. En costume de velours rouge, collier d'argent et chaussures pailletées à talon, Tusse a recueilli 2 964 269 voix – un record dans l'histoire du concours.

RÉCUPÉRATION POLITIQUE

Sa victoire a déclenché des débats nauséabonds en Suède, dans un contexte où la question de l'immigration domine le débat public. Quelques jours plus tôt, le leader de l'extrême droite, Jimmie Akesson, avait déclaré qu'il voulait suspendre l'asile. Alors qu'il a longtemps été tenu à distance par les autres formations, son parti, les Démocrates de Suède (SD), est désormais considéré comme un allié potentiel de la droite, pour diriger le pays après les élections de 2022. « *La victoire de Tusse est un doigt d'honneur au racisme* », a réagi le journal *Aftonbladet*, proche du Parti social-démocrate (SAP), soulignant que l'artiste ne serait pas en Suède si l'extrême droite était au pouvoir. Lui a remercié les Suédois d'avoir désigné « *un enfant réfugié* » pour représenter leur pays à Rotterdam et rêve de devenir le premier artiste solo de couleur à remporter l'Eurovision. (M)

CATHERINE,
INDÉPENDANTE
MAIS BIEN
ACCOMPAGNÉE.



En tant que banque créée par et pour les entrepreneurs, nous pensons que pour lancer son activité, il faut être bien accompagné. Voilà pourquoi nous avons conçu **instaletliberal.fr**, le portail dédié à l'installation des professions libérales.



PARIS 2024



PARTENAIRE
PREMIUM

**BANQUE
POPULAIRE**

la réussite est en vous

Document à caractère publicitaire

BPCE - Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 170 384 630 euros - Siège social : 50, avenue Pierre Mendès France - 75201 Paris Cedex 13 - RCS Paris N° 493 455 042 -
Crédit photo : Getty Images -



Rassemblement, en mars, pour la réouverture des écoles à Manhattan.

À NEW YORK, COUR SUPRÊME CONTRE COURS SUPPRIMÉS.

Des parents d'élèves ont saisi la plus haute juridiction de l'État de New York pour réclamer le rétablissement de l'enseignement en présentiel dans les écoles publiques, suspendu par endroits depuis plus d'un an.

Texte Stéphanie CHAYET

LES TERRASSES DE NEW YORK BOURDONNENT DÉJÀ D'ACTIVITÉ, les fans de base-ball rempliront bientôt les gradins du Yankee Stadium, mais les enfants de Laura Beth Gilman n'ont toujours pas repris le chemin du lycée. Leur enseignement dit « *synchrone* » se résume à une dizaine d'heures de visioconférence par semaine ; ils n'ont pas eu de cours de maths ni d'anglais depuis le mois de janvier. « *Ils sont déprimés*, témoigne cette résidente de l'Upper West Side. *Leur sommeil est complètement dérégulé, je les entends parler à leurs copains à 2 heures du matin, et je dois parfois les tirer du lit pour qu'ils se mettent au travail. Leurs amis leur manquent. Pendant ce temps, les élèves des écoles privées sont en classe cinq jours par semaine.* » Le plus angoissant, dit-elle, c'est que la municipalité ne donne aucune garantie de retour à la normale à la rentrée de septembre. « *C'est au point où on hésite à renouveler notre bail cet été. Peut-être vaudrait-il mieux quitter New York ? Ou bien déménager dans un appartement plus petit, faire des économies et les envoyer dans le privé ?* »

Laura Beth Gilman est l'une des vingt-cinq plaignants qui devaient saisir cette semaine la Cour suprême de l'État de New York pour enjoindre au maire démocrate, Bill de Blasio, de « *rétablir sans délai l'enseignement présentiel à plein temps dans tous les établissements* ». Pour cette bande de parents d'élèves en colère, en majorité issus des quartiers bourgeois de Manhattan, la trop lente reprise de la vie scolaire viole le droit constitutionnel de leurs enfants à une « *solide éducation* ». « *L'enseignement à distance est une mesure d'urgence dont la durée n'aurait jamais dû excéder un mois ou deux*, plaide Jim

Mermigis, leur avocat, qui a déjà obtenu cet hiver la réouverture des écoles de Scotch Plains, dans le New Jersey. *Le préjudice qu'il cause aux enfants est irréparable, une foule d'experts en atteste. Les enseignants ont été parmi les premiers vaccinés, il n'y a plus aucune raison qu'ils soient à la maison.* »

En théorie, les écoles sont ouvertes, le maire de New York s'est même félicité tout l'hiver d'avoir déconfiné les 900 000 élèves du public avant les autres métropoles américaines : les écoliers du primaire en décembre, les collégiens en février et les lycéens en mars. En pratique, moins de 15 % d'entre eux sont physiquement présents dans les établissements scolaires lors d'une journée donnée. Les deux tiers des familles new-yorkaises ont choisi l'option tout-distanciel, soit par peur du virus, soit parce que les horaires irréguliers de l'option hybride ne leur convenaient pas, et le reste des élèves est divisé en cohortes qui vont à l'école entre une et trois fois par semaine. À condition que les portes ne soient pas cadenassées : jusqu'à récemment, deux tests positifs lors d'un dépistage hebdomadaire obligatoire suffisaient à fermer un établissement pendant dix jours (maintenant, il en faut quatre).

« *Certaines écoles ont été fermées jusqu'à cinq fois, à cause d'une règle arbitraire que pas un scientifique au monde n'avait préconisée* », s'indigne Natalya Murakhver, fondatrice de l'association Keep NYC Schools Open et initiatrice de la campagne de financement participatif du procès.

Aux dispositions sanitaires draconiennes demandées par les syndicats d'enseignants s'ajoute la pénurie de personnel : selon les données officielles du département de l'éducation de la ville de New York, 28 % des professeurs ont obtenu en septembre une dispense médicale de retour en classe, valable jusqu'en juin. Si les plus jeunes élèves bénéficient au moins d'instituteurs en chair et en os, l'immense majorité des collégiens et lycéens passe ses heures de présence assis en formation dispersée devant des écrans d'ordinateur afin de suivre des cours en visio sous l'œil d'un surveillant. « *Zoom in a room* », comme disent les parents. Les premières études sur la perte d'apprentissage laissent entrevoir des retards catastrophiques, surtout dans les familles les plus pauvres, où les enfants sont livrés à eux-mêmes depuis quatorze mois. La détresse n'épargne aucune classe sociale. « *Les tentatives de suicide sont en hausse, les troubles des comportements alimentaires sont en hausse, les services de pédopsychiatrie sont saturés* », poursuit Natalya Murakhver. Les mères aussi paient cher cette défaillance de l'institution : on estime qu'au moins deux millions d'Américaines ont quitté la vie active pour s'occuper de leurs enfants depuis le début de la pandémie.

New York n'est pas la seule ville à avoir perdu une année scolaire. L'enseignement à distance reste prédominant à Chicago, Boston, Los Angeles, San Francisco (en Californie, le parc Disneyland vient de rouvrir ses portes, mais 55 % des élèves du public sont encore en tout-distanciel). La levée des restrictions sanitaires est plus lente dans les États et les villes démocrates à cause de « *l'influence démesurée* » de syndicats d'enseignants qui s'accrochent à la distanciation physique malgré la campagne vaccinale, déplore Natalya Murakhver, une progressiste qui veut désormais conditionner son vote à la prochaine élection municipale, prévue le 2 novembre, au retour en classe de tous les enfants. Au moins un candidat à la primaire démocrate new-yorkaise est de son côté : Andrew Yang. Connu pour avoir proposé un revenu de base universel lors de la campagne présidentielle, cet entrepreneur de 46 ans compte faire du pouvoir d'achat des pauvres et de la réouverture des écoles ses deux priorités s'il est élu maire. (M)

L'HISTOIRE SE RÉPÈTE

PERFIDE JERSEY.

DE L'EXIL DE VICTOR HUGO À LA BATAILLE DES PÊCHEURS, L'ÎLE ANGLO-NORMANDE EST DEPUIS DES SIÈCLES LE THÉÂTRE DES RIVALITÉS FRANCO-BRITANNIQUES. CETTE DÉPENDANCE DE LA COURONNE D'ANGLETERRE, GRANDE COMME PARIS, CULTIVE UNE POSITION STRATÉGIQUE, À QUELQUES MILLES DES CÔTES FRANÇAISES.

Texte Nina JACKOWSKI

2021 : VIRÉE AMÈRE EN FLOTS POST-BREXIT

« La grande reddition ». Le titre de l'édition du 7 mai du quotidien britannique *Daily Mail* résume l'atmosphère houleuse entre la France et la Grande-Bretagne au lendemain du retour au port d'une cinquantaine de navires français partis défier l'île de Jersey. Les bateaux normands et bretons avaient tenté de bloquer le port de Saint-Héliier pour protester contre les nouvelles conditions de pêche imposées par le Royaume-Uni post-Brexit. Une manifestation en pleine mer qui n'a pas plu à Londres. Deux navires de guerre ont été déployés « *par précaution* », selon le premier ministre britannique, Boris Johnson. Les marins français sont finalement repartis bredouilles, raillés par le tabloïd conservateur, notant une « *habitude bien française* » de battre en retraite.

2009 : BREF GRAIN CONTRE LE PARADIS OFFSHORE

Jersey est aussi un paradis fiscal convoité. Au grand dam de Nicolas Sarkozy. En réponse à la crise des subprimes, ce dernier a fait de la lutte contre les paradis fiscaux une de ses priorités, dans la foulée du G20 de Londres, en avril 2009. « *On y est arrivé. Les paradis fiscaux, le secret bancaire. C'est terminé* », avait même prophétisé le chef de l'État, en septembre, à l'occasion d'une interview télévisée. C'était allé un peu vite en besogne, même si l'OCDE a publié un peu plus tard une liste de quarante-deux paradis fiscaux, dont Jersey. À Saint-Héliier, la capitale, un habitant sur deux travaille dans l'une des 73 banques installées sur l'île. Le secteur financier représente près de la moitié du PIB de l'île, sorte d'extension offshore de la City de Londres.

1959 : MARÉE BASSE POUR LE FRANÇAIS

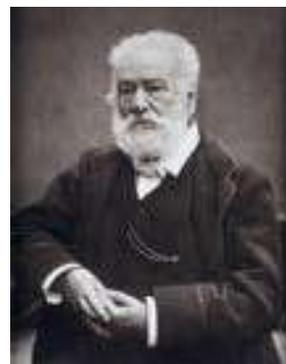
Les Chroniques de Jersey, dernier journal édité en français sur l'île, arrête sa parution. Un coup dur pour la langue française, quasiment effacée par l'anglais depuis les années 1950 et aujourd'hui parlé par la majorité de la population. Bagatelle Road, Rouge Bouillon ou Val Plaisant, la capitale, Saint-Héliier, regorge pourtant de noms français. Tout comme *Ma Normandie*, l'hymne local. Le français demeure l'une des trois langues officielles, avec l'anglais et, depuis 2019, le jersiais, un dialecte dérivé de l'ancien normand. Il n'a pas dit son dernier mot : depuis 2016, un trimestriel tiré à 30 000 exemplaires, *Le Rocher*, est inséré en supplément dans le quotidien de Jersey. Car parler la langue de Molière redevient à la mode dans les écoles.

1852 : VAGUES D'EXILÉS DANS LES PAS D'HUGO

Exilés de France, les réfugiés politiques se cachent à Jersey et se retrouvent sur le célèbre rocher des Proscrits. Le plus connu d'entre eux fut Victor Hugo, banni par un décret de Napoléon III en 1852 après son coup d'État. En 1855, l'écrivain est à nouveau expulsé, cette fois à la demande du gouvernement anglais, après avoir injurié la reine Victoria. Il rejoint la voisine insulaire de Jersey, Guernesey. Qualifiées par le poète de « *morceaux de France tombés dans la mer et ramassés par l'Angleterre* », ces îles deviennent de véritables foyers littéraires et politiques en lutte contre le régime français.

1204 : UNE MANCHE POUR L'ANGLETERRE

C'est à cette date que l'île de Jersey devient le théâtre des rivalités entre les deux pays. Alors que l'Angleterre et la Normandie forment un seul et même duché, possession de Guillaume le Conquérant, le roi de France, Philippe Auguste, s'empare de la Normandie continentale. Mais il ne parviendra jamais à conquérir les îles de la Manche. Pour défendre l'île de ses ennemis français, le château de Mont Orgueil est érigé à la demande de Jean Sans-Terre, alors roi d'Angleterre. Une forteresse militaire devenue le symbole de l'indépendance de Jersey. La France parviendra à ses fins seulement pendant sept ans, de 1461 à 1468, en occupant l'île lors de la guerre des Deux-Roses. (M)

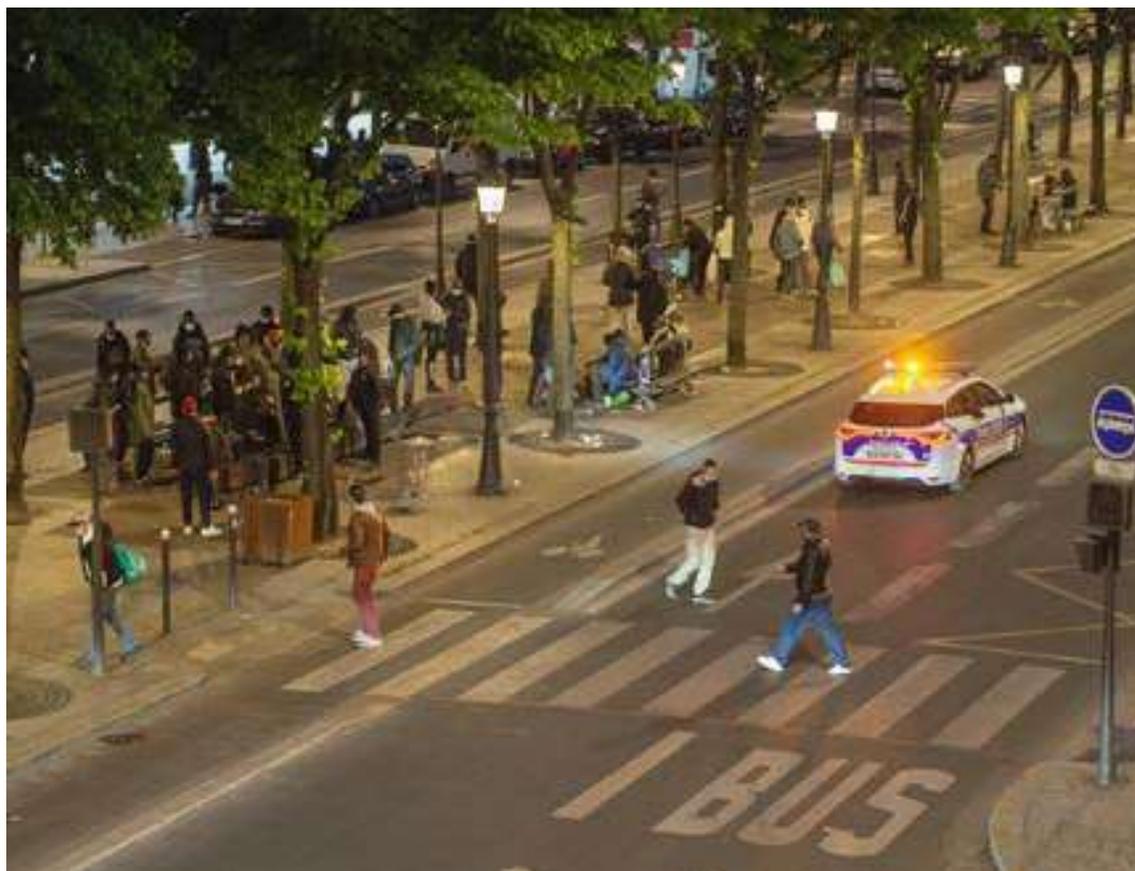


C'EST LÀ QUE ÇA SE PASSE

48° 53' 07" N 2° 22' 11" E

LES CONSOMMATEURS DE CRACK ONT PRIS L'HABITUDE DE SE RASSEMBLER LE SOIR AU DÉBUT DE L'AVENUE DE FLANDRE, DANS LE 19^e ARRONDISSEMENT, À PARIS. LE 30 AVRIL ET LE 1^{er} MAI, ILS AURAIENT ÉTÉ VISÉS PAR DES TIRS DE MORTIER D'ARTIFICE LANCÉS PAR DES HABITANTS DU QUARTIER, EXCÉDÉS.

Texte Stéphanie MARTEAU



SANCTUAIRE DU CRACK

C'est désormais là, au début de l'avenue de Flandre, devant le siège de la Cramif (caisse régionale d'assurance-maladie d'Île-de-France), que trafiquants et consommateurs s'agrègent chaque soir dès que ferme le jardin d'Éole, un parc public du quartier où les fumeurs de crack passent la journée. Pour François Dagnaud, le maire du 19^e arrondissement, l'endroit est devenu depuis un an « *le sanctuaire européen du crack, avec une file active de 200 trafiquants et consommateurs* ». Les 30 avril et 1^{er} mai, des mortiers d'artifice ont été tirés en direction des toxicomanes rassemblés comme chaque nuit sous les fenêtres des habitants du 15, avenue de Flandre. Le parquet a ouvert une enquête. Depuis, des renforts policiers ont été dépêchés.

MENDICITÉ AGRESSIVE

Depuis plus de un an, selon les riverains, la bouche de métro de la station Stalingrad située avenue de Flandre est impraticable entre 21 heures et 6 heures du matin, envahie par des dizaines de toxicomanes en manque qui pratiquent une mendicité agressive. À cause du tapage nocturne, certains habitants du quartier dont les fenêtres donnent sur la rue dorment dans leur salle de bains. Exaspérés, d'autres lancent des seaux d'eau sur les drogués qui se soulagent sous leurs fenêtres ou font des passes en pleine rue, quand ils ne se battent pas à coups de machette. « *On subit, et je me fais prescrire des médicaments pour ne pas péter les plombs* », raconte un habitant.

"JUNK DROGUE"

Le crack est de la « junk drogue », et c'est la raison de son succès : peu chère (entre 10 et 15 euros le « caillou », d'où l'on tire en moyenne 4 doses), facile à produire (il suffit de mélanger puis de chauffer la cocaïne avec du bicarbonate de soude), il est très addictif et il n'existe pas de produit de substitution. Si la place Stalingrad, lieu de trafic depuis les années 1980, avait connu un léger répit ces dernières années, il n'a pas duré. En novembre 2019, le démantèlement raté, faute d'accompagnement, d'un autre haut lieu du trafic, la « colline du crack » (porte de la Chapelle, 18^e arrondissement), a disséminé les toxicomanes du Nord-Est parisien et les a redistribués vers Stalingrad. Trois mois plus tard, le premier confinement a aggravé la situation.

POLITIQUES IMPUISSANTS

De nombreux élus reprochent son inaction à la Préfecture de police de Paris, alors que le trafic, tenu par des filières ouest-africaines, s'opère à la vue de tous. « *La police n'est pas dans une logique de tarissement, mais au contraire de convergence et d'agrégation de ces populations toxicomanes* », regrette un conseiller municipal PS du 19^e arrondissement. En dehors des interdictions de paraître ou des injonctions de soins, la justice est, quant à elle, à peu près impuissante. « *Le "plan crack", signé en 2019 entre la Préfecture, le parquet et les acteurs de la lutte contre les toxicomanes, arrive à son terme en 2021 et n'a pas tenu ses objectifs* », avoue Nicolas Nordman, adjoint à la sécurité de la maire de Paris. (M)

A scenic view of a resort pool area. In the foreground, a large swimming pool with a blue tiled bottom reflects the sky and surrounding greenery. To the left, a row of lounge chairs with blue cushions is arranged on a light-colored patio. In the background, a two-story building with a terracotta roof and large windows is visible, surrounded by lush landscaping including tall pine trees and palm trees under a clear blue sky.

**AVEC 585 ÉTABLISSEMENTS,
IL Y A TOUJOURS UNE ADRESSE
LES COLLECTIONNEURS
À DÉCOUVRIR
PRÈS DE CHEZ VOUS.**

Les Collectionneurs, des maisons de charme
et des restaurants gastronomiques.

 **les Collectionneurs**[®]
Restaurateurs, Hôteliers, Voyageurs

lescollectionneurs.com

COLETTE ESCOFFIER-MARTINI FAISAIT PARTIE

DU MILLIER DE VOLONTAIRES qui intégrèrent en 1943 le corps féminin des transmissions (CFT). Elle fut de celles qui contribuèrent à libérer leur pays. Mais qui s'en souvient ? Elles ont bel et bien été oubliées, biffées de l'histoire, ces braves qu'on avait surnommées les « Merlinettes ». Est-elle la dernière encore en vie, Colette Escoffier-Martini ? C'est probable, mais nul ne le sait vraiment et cette incertitude est en soi éloquente. La mort, le 27 avril à Besançon, d'Antoinette Faivre-Trobs n'aura été signalée que par un encart dans la presse régionale. Aucune source officielle ne peut aujourd'hui confirmer s'il reste d'autres survivantes.

À 98 ans, Colette Escoffier-Martini a passé l'âge de la gloriole et, hélas ! celui des souvenirs. « *C'est loin, tout ça* », dit-elle. Il n'a pas été simple de retrouver sa trace, dans une maison de retraite, vers Salon-de-Provence. Sa fille et sa petite-fille sont à ses côtés. Lors d'un déménagement, Roselyne et Céline Digoix ont retrouvé les papiers militaires de Colette Escoffier-Martini. Heureusement qu'elles sont là pour témoigner, ces vieilleries administratives ! « *Elle ne parlait pas de ce qu'elle avait fait* », explique Roselyne Digoix. Dans son fauteuil, la vieille dame écoute sa fille parler de ce qu'elle fut, avec un demi-sourire qui semble ouvrir sur de floues images du passé.

LES “MERLINETTES”, BONNES FÉES OUBLIÉES DE LA RÉSISTANCE.

L'histoire les a occultées. En 1943, un millier de Françaises répondent à l'appel du général Merlin et servent dans le corps féminin des transmissions. Après la mort d'Antoinette Faivre-Trobs fin avril, Colette Escoffier-Martini serait la dernière “Merlinette”.

Texte Benoît HOPQUIN — Photo Baptiste de VILLE D'AVRAY



Colette Escoffier-Martini, le 13 février, à Aix-en-Provence.

Colette Martini est née le 1^{er} novembre 1922 à Rabat. Son père, Sylvestre, est un instituteur d'origine corse qui, dans les tranchées de 14-18, a gagné la Légion d'honneur et perdu une jambe. Sa mère, Suzanne, était infirmière pendant la Grande Guerre, comme sa grand-mère pendant celle de 1870. Après le débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre 1942, Colette veut suivre leur exemple. Elle est en deuxième année de médecine, plaque ses études et postule comme ambulancière dans les rangs de la France combattante. À la fin de 1942, un colonel, Lucien Merlin, a proposé d'intégrer des femmes dans le service des transmissions. En leur confiant ces postes, son idée est de libérer des hommes qui seront plus utiles dans d'autres fonctions. Les candidates affluent et sont donc surnommées, en référence à leur concepteur, les « Merlinettes ». Colette Martini postule et rejoint un centre de formation à Hydra, près d'Alger.

Les services secrets français (le fameux « deuxième bureau ») organisent alors l'envoi derrière les lignes allemandes de commandos, formés de trois membres dont un opérateur radio, chargés de soutenir la Résistance. Colette Martini est volontaire pour cette mission à haut risque : la durée d'activité – et de vie – des opérateurs radio, pourchassés par la Gestapo, est faible, elle le sait. Qu'importe ! Colette Martini suit une formation spécifique à la clandestinité, au camouflage et au codage. De la dizaine de femmes qui seront ainsi parachutées en zone occupée, six seront capturées et cinq périront, fusillées ou en déportation.

À la veille de s'envoler vers la France, alors qu'elle est en stage de parachutisme, Colette Martini se voit réaffectée à un autre poste, au sein du service de renseignement en opération. Elle est chargée de recevoir les informations envoyées du terrain par les agents spéciaux ou la Résistance. Poste de l'arrière mais de confiance, s'il en est, qui la rend détentrice de secrets. Mais cette mission va très vite la rapprocher du front. Elle est en février 1944 en Corse, premier territoire français libéré. Puis elle débarque à Naples, en mars, et prend part, au sein du corps expéditionnaire français, à la fin de la campagne d'Italie. Elle fait partie de la délégation française reçue à Rome par le pape Pie XII, surpris de découvrir des femmes en uniforme. Elle participe ensuite à la préparation du débarquement en Provence et, en août 1944, est au milieu des soldats qui sautent sur la plage de Saint-Tropez. Toulon, Marseille, Autun, Dijon, Belfort, Strasbourg : elle suit la progression de la première division française libre, toujours comme opératrice radio. Puis elle traverse le Rhin et pousse jusqu'à Baden-Baden où elle apprend la capitulation allemande.

Colette Martini a 24 ans quand elle est démobilisée, en février 1946. L'armée n'a plus besoin d'elle. Le retour à la vie civile est brutal. Les quelques « Merlinettes » qui ont témoigné raconteront ce sentiment d'abandon et d'inutilité soudaine. « *Hier femmes soldats que tous doivent respecter, puissent-elles être demain des épouses et des mères heureuses* », déclarait le général Merlin à la fin de la guerre. On ne saurait être plus ouvertement renvoyée dans ses foyers... Colette Martini s'exécute. Elle renonce à reprendre ses études et se marie avec un lieutenant, René Escoffier, un veuf plus âgé qu'elle. Elle élève les trois enfants nés du premier mariage de cet homme et les quatre que le couple aura ensuite ensemble. La famille vit à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or) puis déménage en 1965 à Aix-en-Provence, où son mari meurt en 1976. Ses enfants devenus grands, Colette Escoffier-Martini se consacre à des œuvres humanitaires et notamment l'aide aux SDF de sa région. Il faudra attendre 2017 pour que l'armée se rappelle d'elle quand une école militaire choisit de donner son nom à une promotion. Maigre consolation pour cette soldate inconnue. (M)

C'EST, PEUT-ÊTRE UN DÉTAIL POUR VOUS... MAIS PAS POUR MARC BEUGÉ

LE 6 MAI, À ROMAINVILLE, EN SEINE-SAINT-DENIS, VALÉRIE PÉCRESSE ET ROSELYNE BACHELOT ONT OFFICIELLEMENT INAUGURÉ LES RÉSERVES DU FONDS RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN ÎLE-DE-FRANCE.



1- BRUIT DE FONDS

En attendant la réouverture des lieux culturels existants, pourquoi ne pas en baptiser de nouveaux ? Le 6 mai, à Romainville, Valérie Pécresse, présidente de la région Île-de-France, et Roselyne Bachelot, ministre de la culture, ont ainsi inauguré les réserves du FRAC Île-de-France. En Seine-Saint-Denis, le fonds régional d'art contemporain stockera près de 2000 œuvres, et organisera des expositions dans des espaces ouverts au grand public. À partir du 19 mai. Si tout va bien.



2- AIR DU LARGE

Pour ce grand moment de culture, Roselyne Bachelot avait enfilé, comme à son habitude, une remarquable tenue. Ainsi, son ensemble tailleur-pantalon rose poudré apparaît ici si ample qu'il nous rappelle les *zoot suits* portés dans les années 1930-1940 par les *zooters*, ces jazzmen et amateurs de jazz particulièrement soucieux de leur style. Les costumes en question étaient même si larges, et si gourmands en tissu, qu'ils finirent par être interdits à partir de 1940, en raison de l'effort de guerre. Heureusement pour Roselyne Bachelot, la situation actuelle est compliquée, mais peut-être pas à ce point.



3- AJUSTEMENT CULTUREL

À l'inverse de Roselyne Bachelot, Valérie Pécresse avait opté pour un tailleur-pantalon noir ajusté, bien plus économique en tissu et bien plus discret. Il nous permet de rappeler que, si le noir fut longtemps la seule couleur que les hommes avaient le droit, selon les conventions, de porter en soirée ou lors de mondanités, c'était dans le but de laisser aux femmes le bénéfice de la couleur, et ainsi s'assurer de les mettre en valeur.



4- PISTE NOIRE

On notera que la présidente du FRAC et son directeur portaient eux aussi un ensemble tailleur-pantalon noir. De même, ils portaient tous les deux des Chelsea boots noires identiques à celles de Valérie Pécresse. Tarif de groupe ? Phénomène de mode ? Envie d'afficher une forme d'unité ? À ce stade, aucune piste n'est à exclure. Pas même celle d'une volonté commune de laisser à Roselyne Bachelot le bénéfice de la couleur, pour mieux la mettre en valeur. Même si on a un peu de mal à y croire.



5- CÔTÉ OBSCUR

Enfin, au risque de gâcher un peu l'ambiance de cette sauterie, comment ne pas rappeler qu'avant de désigner l'outil de travail des peintres, et un support bien pratique pour les plaques commémoratives, le terme « chevalet » recouvrait une fonction bien plus sombre. Avant le XVIII^e siècle, « chevalet » désignait l'outil de torture par écartèlement. On allongeait l'accusé sur une table, on attachait ses pieds et ses mains à deux cylindres que l'on faisait glisser jusqu'à entendre le corps craquer... Certains chevalets étaient même équipés de lames destinées à lacérer le dos de l'accusé. Des fois que l'écartèlement n'eût pas suffi. (M)

QUASIMENT DIX ANS JOUR POUR JOUR

après la naissance des « indignados », qui a bouleversé la scène politique espagnole, et sept ans après la création du parti Podemos, émanation de ce mouvement, son leader a annoncé, le 4 mai, « l'abandon de toutes [ses] fonctions » et son retrait de « la vie politique ». C'est ainsi que Sandrine Morel, la correspondante du *Monde* en Espagne, annonçait le départ de Pablo Iglesias le 7 mai 2021. Il y a dix ans, le 18 mai 2011, *Le Monde* n'écrit pas encore le mot « indignados » lorsqu'il titre sur cette « mobilisation naissante contre la crise en Espagne », un mouvement né sur une plateforme numérique appelée « Une vraie démocratie maintenant », sans leader politique ou syndical, qui appelle à des rassemblements dans une cinquantaine de villes depuis trois jours. « La nouveauté de ce mouvement réside dans le fait qu'il s'érige contre le système en général et non pas contre une réforme concrète », observe le journal. À Madrid, certains tentent de camper en plein centre de la capitale espagnole, où ils espèrent pouvoir rester jusqu'aux élections municipales et régionales du 22 mai 2011. Dans le quotidien, le porte-parole du mouvement, Jon Aguirre Such, évoque ce sentiment qui donnera son nom à cette foule : « Nous canalisons l'indignation », précisait-il. 20 mai 2011, nouvel article. Face à l'ampleur prise en moins d'une semaine par ce soulèvement de protestation spontané, la place de la Puerta del Sol, à Madrid, est scrutée quotidiennement par la presse mondiale, dont *Le Monde*. C'est ce jour-là que le journal reprend le surnom que se sont donné ces manifestants : « Los indignados (les indignés), des milliers de jeunes Espagnols, se sont rassemblés pour la cinquième journée consécutive dans plusieurs villes du pays. » Le 24 mai, Élodie Cuzin signe un reportage dans le grand campement monté en plein centre-ville. Elle décrit « un véritable village autogéré » qui compte une distribution de café, « des infirmières, une garderie, une bibliothèque, un service juridique... Tout y est, même un potager planté dans les plates-bandes de la grande fontaine qui trône sur la place ». Elle y rencontre une lycéenne de 18 ans, une infirmière

de 33 ans, venue avec sa fille de 3 ans, un créatif dans une agence de publicité... Des jeunes, des quinquagénaires, des chômeurs et des retraités. L'éditorial est consacré à « la leçon de "los indignados" ». On les nomme désormais ainsi : « Un même sentiment les réunit : celui de ne pas être entendus par les responsables politiques, d'être tenus à l'écart d'un système devenu sourd et aveugle aux préoccupations des citoyens "de la rue". Pourtant, il faut écouter les revendications des "indignados" – "les indignés", par référence au livre de Stéphane Hessel, publié en mars en Espagne et dont des centaines de milliers d'exemplaires ont été vendus. Elles sont avant tout politiques et, à ce titre, pourraient trouver un écho dans d'autres pays européens. »

Le 28 septembre 2011, Alain Beuve-Méry consacre deux pages au succès mondial de Stéphane Hessel, « l'indigné mondialisé », dont le petit livre *Indignez-vous!* (Indigène éditions) s'est déjà vendu à plus de 2,1 millions d'exemplaires dans l'Hexagone et plus de 1 million d'exemplaires dans le reste du monde. Dont 430 000 en Espagne, les premiers à l'avoir pris au mot. « Les ventes ont aussi été dopées par le mouvement des "indignés", qui tire directement son nom de l'opus de Stéphane Hessel », écrit Sandrine Morel dans un des textes du dossier.

À l'automne 2011, « indignés, sans tête et sans frontières » résume Sylvie Kauffmann dans son analyse datée du 17 octobre, car le mouvement madrilène a bien essaimé partout en Occident, à Athènes, à Lisbonne... et depuis peu à New York. « Un groupe de manifestants, jeunes pour la plupart, s'est dirigé vers Wall Street, le temple de la finance, avec l'intention d'occuper la rue. (...) Avec les mêmes caractéristiques : ni leaders ni revendications précises. Et les mêmes cibles : la classe politique qui ne fait pas son travail, l'élite de la finance qui s'est enrichie pendant que la crise ruinait les classes moyennes. » Un mouvement mondial qui peine à prendre dans le pays de Stéphane Hessel, observe Bastien Bonnefous dans *M Le magazine du Monde*, en novembre 2011. « Depuis le 4 novembre, les Indignés français ont lancé l'opération "Occupons La Défense !" (...) Tout

au plus quelques dizaines de tentes aussitôt délogées par les forces de l'ordre sur l'im-mense parvis du quartier d'affaires parisien. Le 15 octobre, date d'une mobilisation mondiale, ils n'étaient que 500 à défilier dans les rues de Paris contre 500 000 à Madrid et plusieurs dizaines de milliers à Rome. »

Lorsque, un an après la naissance du mouvement, Sandrine Morel consacre un portrait à Jon Aguirre Such, « le porte-parole des "enragés" espagnols », celui-ci assure que le mouvement n'a pas vocation à s'institutionnaliser. Le 26 décembre 2014, une enquête d'Isabelle Piquer s'intéresse pourtant à Podemos (« nous pouvons »), ce nouveau parti de la gauche radicale qui aux élections européennes de mai a créé la surprise en remportant cinq sièges et 1,2 million de voix. « Issu de la mouvance des "indignados", Podemos fait irruption sur la scène politique espagnole en janvier 2014. (...) Depuis, Podemos, qui est crédité d'environ 25 % d'intentions de vote, ne cesse de monter dans les sondages. C'est un tremblement de terre en Espagne car, si ces estimations se confirment, la nouvelle formation pourrait casser l'hégémonie des deux partis qui gouvernent en alternance depuis plus de trente ans : les conservateurs du Parti populaire (PP), de retour au pouvoir en 2011, et les socialistes du PSOE. »

Une figure émerge : Pablo Iglesias, 36 ans, ancien professeur de sciences politiques devenu député européen. Le secrétaire général du parti deviendra député puis ministre. Jusqu'à sa démission de Podemos, le 4 mai, face à l'écrasante victoire de la droite aux élections régionales madrilènes. Un revers qu'Alain Salles présageait le 15 novembre 2019, lorsque, chef du service international, il faisait le bilan des années Podemos : « Les élections du 10 novembre [2019] sonnent le glas de ce renouveau politique espagnol. La sensation a été créée par le succès du parti d'extrême droite, Vox, devenu en moins d'un an la troisième force du pays, alors qu'on croyait l'Espagne immunisée par quarante ans de franquisme. » (M)

Texte Zineb DRYEF

LE 20 MAI 2011, LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT

INDIGNADOS

Cauchemar sur ordonnance.

ILS ONT TOUS CONNU LE MÊME ENGRENAGE : UNE INTENSE SOUFFRANCE PHYSIQUE, SOULAGÉE PAR DE PUISSANTS ANTIDOULEURS, DONT ILS N'ONT BIENTÔT PLUS PU SE PASSER. CES FEMMES ET CES HOMMES RACONTENT L'ENFER DE L'ADDICTION AUX OPIOÏDES, DES MÉDICAMENTS À BASE DE TRAMADOL, OXYCODONE ET AUTRES FENTANYL, QUE LEUR ONT PRESCRITS LEURS MÉDECINS. UN FLÉAU QUE LES AUTORITÉS FRANÇAISES, ALERTÉES PAR L'HÉCATOMBE AUX ÉTATS-UNIS, ONT AUJOURD'HUI DU MAL À ENDIGUER. Texte Benoît HOPQUIN – Photos Guillaume RIVIÈRE



Johan G., 31 ans,
à Toulouse,
le 6 mai.
Il souhaite rester
anonyme.
Il a pris jusqu'à
32 comprimés
de codéine
par jour.



Véronique Roche, 52 ans, à Thiers, le 12 mars. Elle a vécu douze ans sous l'emprise de l'OxyContin.

DANS LA CUISINE DE VÉRONIQUE ROCHE, une énorme horloge est fixée au mur. Ses aiguilles ont longtemps gouverné la vie de la propriétaire. *« Ma journée était réglée comme ça. À 8 heures, ma morphine. À 11 heures, ma morphine. À 14 heures, ma morphine. À 18 heures, ma morphine. À 20 heures, ma morphine. Parfois, je me relevais la nuit pour ma morphine. »* Même sans regarder l'heure, cette femme de 52 ans avait dans son corps, et plus encore dans son cerveau, le tic-tac du temps qui passe et l'attente stressante du rendez-vous avec son médicament. *« Il ne fallait pas que je dépasse d'une minute »,* se souvient-elle. Parfois, le manque se faisait ressentir bien avant. Véronique Roche ne tenait alors plus en place. *« Je devenais folle. Combien de fois j'ai fait le tour de cette table ? J'avais des fourmis dans les mains, je me les frottais sans cesse. J'avais le corps en feu. La nuit, j'allais me promener pour me dégourdir. J'essayais de tenir, mais je n'y arrivais pas. »* Et cette foutue pendule qui n'avancait pas...

Quand enfin venait le moment de la prise, Véronique Roche se ruait dans son salon vers la lourde commode ornée des photos de famille. Là, dans le deuxième tiroir, était entreposée sa pharmacie, des boîtes d'OxyContin, un médicament à base d'oxycodone, un puissant opioïde venu des États-Unis. Elle en avait de plusieurs sortes, avec différents dosages, à prendre selon le moment de la journée. *« Je mettais le cachet sous la langue. Ça fondait tout seul. C'était bon, en plus, c'était sucré. »* L'effet était immédiat. *« Dès que je l'avais pris, j'étais bien, j'étais zen, de bonne humeur. Mes petits-enfants aimaient venir s'endormir sur mes genoux tellement je respirais le calme. »*

Dans sa maison astiquée comme un sou neuf, à Chabreloche, un bourg de 1200 habitants du Puy-de-Dôme, près de Thiers, dans ce décor de campagne avec vue imprenable sur les premiers contreforts du Massif central, Véronique Roche dépeint crûment douze ans de cauchemar, pour elle, pour ses proches, pour ses camarades d'usine. *« Douze ans passés à monter et à descendre »,* décrit-elle. Famille,

amis, collègues, tout le monde était relégué à l'arrière-plan derrière celle que Véronique appelle encore affectueusement *« ma morphine »*. Parfois, elle lâche le mot juste : *« ma drogue »*. Et alors, la voix se brise. *« Je voyais bien que je me faisais du mal et que je faisais du mal aux autres, mais c'était plus fort que moi. »* Elle s'interrompt, trouve une diversion en rouspétant Yako, le chien qui fait du grabuge dans la véranda. Elle serre fort sa tasse de café. Des images défilent, les yeux se mouillent et embuent ses lunettes. À son côté, sa fille Margot, 27 ans, pleure.

La crise des opioïdes qui frappe les États-Unis depuis le milieu des années 2010 n'épargne pas la France. Comme Véronique Roche, de plus en plus de victimes sont confrontées à ce que l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé (ANSM) appelle pudiquement un *« usage problématique »* des antidouleurs, dans un rapport de février 2019. Un Français sur six consomme chaque année un opioïde, selon les chiffres de l'Assurance-maladie de 2015, les derniers disponibles. Entre 2000 et 2017, on est passé de quinze à quarante hospitalisations pour overdose par million d'habitants. Le nombre de décès a plus que doublé sur la même période et s'élève désormais à plus de 200 par an. Des spécialistes estiment que ce chiffre est largement sous-évalué. Certes, on reste loin des méfaits du tabac ou de l'alcool, qui font respectivement 70 000 et 40 000 morts par an dans notre pays. Mais le phénomène est en constante progression.

L'histoire de Véronique Roche commence en 2008. À 40 ans, elle souffre d'un tassement des vertèbres, résultat d'un choc aux autotamponneuses quand elle avait 18 ans. Il lui paralyse un bras et une jambe, menace de bloquer sa moelle épinière. Elle est opérée au CHU de Clermont-Ferrand. Mais, après être passée sur le billard, la patiente souffre le martyre. Elle est placée sous antidouleur à haute dose. Elle sort de l'hôpital avec plusieurs boîtes d'OxyContin et une ordonnance à renouveler tous les vingt-huit jours. Son généraliste fait la moue devant la prescription, sans plus. Même chose à la pharmacie. *« Vous avez un traitement de cheval »,* lui fait-on remarquer. Et puis plus rien. Aucune mise en garde contre les risques de dépendance.

Véronique Roche travaille depuis ses 30 ans chez un sous-traitant de produits électroménagers : elle trie les lames pour les robots de cuisine. Un an après l'opération, la convalescente reprend son poste à l'usine et assure le roulement de 13 heures à 21 heures. Elle informe la direction de son traitement. Les autres employés sont aussi au courant. Avec le temps, cela devient même une plaisanterie récurrente. On s'amuse, lors des pauses, à la voir courir vers le vestiaire, dont elle revient différente. *« Ça y est, elle est shootée, elle plane sur son petit nuage »,* se moquent ses collègues. Elle répond aux piques sur le même ton de l'humour. Mais, avec le temps, la légèreté laisse place à l'inquiétude. Certains l'alertent : *« Arrête ! Tu te fais du mal. »* Elle leur répond : *« Oui, je sais, mais je n'y arrive pas. »*

Au contraire, Véronique Roche ne cesse de prendre toujours plus de cachets. « J'avais un pilulier, mais il ne servait à rien. » Son médecin tente de baisser de moitié la puissance des comprimés. Alors, elle en prend deux en même temps. Il n'insiste pas. « Je lui disais juste que j'avais de plus en plus mal. Et c'était vrai : je sentais vraiment les douleurs. Je ne trichais pas. Enfin si, je me mentais à moi-même. Les douleurs étaient dans ma tête. C'était ma morphine qui me les donnait. » Force de la suggestion créée par le manque. Sans vraiment lutter, le médecin augmente les quantités à chaque nouvelle demande. Véronique Roche ne se rend même plus à son cabinet. Elle téléphone quand elle est à court et le généraliste lui envoie un complément d'ordonnance. Puis elle se rend dans l'officine et claironne : « Je viens chercher ma dose ! » On la lui fournit sans sourciller. Une nuit de manque, alors que le tiroir de la commode est affreusement vide, elle est prise de panique. À 4 heures du matin, Maurice, son mari, doit réveiller le pharmacien qui lui délivre de quoi tenir.

Douze ans de ce terrible cirque. Un copain à l'usine se tue en tombant d'un toit. Un petit-fils meurt, encore nourrisson. À chaque drame de la vie, Véronique Roche cherche le réconfort dans sa commode. En fait, de l'OxyContin, elle en a partout, dans un tiroir, mais aussi dans sa voiture, dans son sac à main, dans son blouson et même caché chez sa fille. Quand son père se fait amputer d'une jambe malade, il se voit prescrire le même opiacé. « J'ai récupéré les boîtes en trop », confie-t-elle. Idem quand sa mère se fait opérer du genou. La vieille dame s'insurge de la consommation effrénée de sa fille : « Arrête donc ! supplie-t-elle. La morphine, c'est pour les mourants. » Margot insiste pour que Véronique change de médecin. En vain. Les uns et les autres veulent qu'elle soigne son addiction. Chaque discussion tourne à l'orage. Prisonnière de son médicament, Véronique est traversée d'idées suicidaires. Elle est plus d'une fois tentée d'avalier la boîte entière, pour en finir une bonne fois pour toutes. Un jour, Margot la rattrape alors qu'elle s'apprête à se jeter par la fenêtre.

À Noël 2019, Véronique Roche est victime d'un accident de voiture. Arrivé sur place, le médecin du SAMU découvre trois boîtes d'OxyContin. La belle-sœur arrive sur les lieux et lui explique la dépendance de la blessée. « Je lui en ai longtemps voulu d'avoir raconté tout ça », avoue Véronique Roche. Le docteur tombe des nues. Une fois à l'hôpital, il se met en colère. « Il m'a dit que ce n'était pas normal d'avoir de la morphine comme ça, qu'il fallait stopper tout de suite. Il a téléphoné à mon généraliste. » Margot a longtemps cherché qui était ce soignant qui avait su créer l'électrochoc salutaire pour sa mère. En avril, elle a enfin retrouvé son nom et l'a appelé pour le remercier.

Après l'accident, Véronique Roche décide de réagir. Rendez-vous est pris début 2020 à l'hôpital de Clermont, dans le service de pharmacologie médicale du professeur Nicolas Authier, sommité de l'addictologie. Le sevrage commence. « J'ai vécu des moments très durs, assure-t-elle. Je

regardais sans cesse le tiroir où étaient mes médicaments. J'étais mal, mais je voulais en sortir. Je tenais pour mes enfants et mes petits-enfants. » Ses collègues la soutiennent. « Elles me répétaient : "Tu es forte, tu vas y arriver." Aujourd'hui, elles disent qu'elles aiment bien mieux me voir comme ça. » Un jour du printemps 2020, Véronique Roche fait le grand saut et rapporte toutes ses boîtes d'oxycodone à la pharmacie. « J'étais paniquée en rentrant. » Le traitement s'achève en novembre 2020. « Depuis, nous revivons tous, assure Margot. Nous pouvons de nouveau faire des choses ensemble. » La pendule de la cuisine n'est plus le centre de la vie de Véronique Roche. Mais la quinquagénaire ne se sent pas encore totalement rassurée. Elle doit subir prochainement une opération qui s'annonce douloureuse : « J'ai peur qu'ils m'en redonnent. »

Qu'ils soient catalogués « faibles » (tramadol, codéine, opium) ou « forts » (morphine, oxycodone, fentanyl), tous les opioïdes créent des dépendances. Le plus connu et le plus consommé en France est le tramadol, un antalgique développé dans les années 1970 et commercialisé sous plus de vingt noms. Ses ventes ont progressé de 70 % depuis 2007.

TRAMADOL

, c'est ainsi que Véronique Pénotet avait envisagé de baptiser son précédent chien. Il y avait une logique à associer ses deux plus fidèles compagnons. Sa journée commençait invariablement avec eux : au réveil, elle prenait son médicament puis allait promener le cabot. Dans cet ordre, toujours. « Mon tramadol, je l'aimais bien. C'était aussi celui qui m'aimait le plus », s'attendrit-elle encore.

À 36 ans, Véronique Pénotet est emplie d'une force de vie étonnante. Mais, tandis qu'elle se raconte dans ce pavillon familial de la Charité-sur-Loire, une commune rurale de 5 000 habitants dans la Nièvre, on comprend que cette façon, cette manière enjouée de parler d'elle sont de pudiques cache-misère. Ce rire haut perché qui cascade sans cesse est une façon de rattraper la part d'enfance, d'insouciance qui lui a été volée. Les jeux se sont finis si vite pour la petite fille. À 10 ans, la gamine contracte un rhume de hanche qui lui vaut deux mois d'hôpital à Paris. L'année suivante, elle est atteinte d'une mononucléose infectieuse. Elle est alors sujette à de grosses fatigues, mais aussi à des contractions musculaires intolérables. Souvent, en fin de matinée, elle s'effondre, crevée et endolorie. Appelée par le collègue, sa mère doit régulièrement venir la chercher à l'infirmerie. Véronique subit examen sur examen à Nevers et, bientôt, dans les plus grands hôpitaux parisiens. « J'étais une souris de laboratoire », se souvient-elle, tandis que son nouveau chien, Fun, se fait les dents sur une poupée en mousse. Les spécialistes ne trouvent pas la cause de son mal. L'un d'eux achève de démolir le moral de l'adolescente. « Tu sais, il y a des choses qu'on soigne et des choses qu'on ne soigne pas », assène-t-il.

Incapable physiquement de supporter une scolarité, la lycéenne doit arrêter ses études en seconde. Elle, la bonne élève qui rêvait de devenir professeure d'anglais, renonce à ses projets. La jeune fille perd une à une ses amies, faute de partager leur quotidien. « Je n'avais plus envie de rien. Tout me fatiguait. Je me suis retrouvée dans une bulle. » Impuissante à trouver l'origine du mal, la science tente d'en atténuer les conséquences. Après trois nuits passées à hurler de douleur, un médecin hospitalier lui prescrit du tramadol. Cette ordonnance est un cadeau empoisonné. « À la première prise, je me suis sentie soulagée. » Véronique vient d'avoir 19 ans et ne sait pas qu'elle signe un contrat maléfique. Seul un néphrologue, spécialiste des reins, tente de la dissuader d'en prendre. Véronique Pénotet se souvient avoir pesté contre ce rabat-joie. « Je ne voulais pas voir à quel point il avait raison. Je pouvais à nouveau bouger, faire plus de choses. J'avais moins mal. »

Dès lors, Véronique Pénotet va absorber « des palettes et des palettes de tramadol ». Elle prend du poids mais accepte ce prix, échangeant bien volontiers la douleur contre les kilos. Elle continue d'être suivie par son pédopsychiatre. Elle fait aussi de la kiné, de 000

○○ l'acupuncture, de la sophrologie. Mais rien ni personne ne la soutient autant que son tramadol chéri. « *Il est devenu mon pilier. Je n'avais pas compris l'emprise qu'il avait sur moi.* » Son généraliste renouvelle indéfiniment l'ordonnance. Le pharmacien qui voit cette gamine lui acheter des quantités industrielles d'opiacés ne bronche pas non plus. « *Il m'a juste dit la première fois : "C'est impressionnant." Et puis c'est tout.* » Véronique résume ainsi l'engrenage : « *Le médecin prescrivait, le pharmacien donnait, la patiente prenait.* »

Le corps s'habituant, les doses ne cessent d'augmenter. Elle passe de 100 milligrammes par jour à 150, puis 200, puis 400, enfin 600 et va même jusqu'à 800 milligrammes à un certain moment, soit le double du maximum recommandé. À la fatigue, « *ce fil à la patte* » qui l'empêche de faire quoi que ce soit, se substitue ou s'ajoute une sorte d'hébétude. « *Je n'arrivais plus à réfléchir. J'étais constamment dans le brouillard. J'étais incapable de lire une page.* » L'après-midi, les siestes deviennent interminables. Son père, à la tête d'une entreprise de machines agricoles, et sa mère, qui travaille pour une collectivité locale, s'inquiètent. Le couple supporte comme il peut le caractère de cette fille qui passe sans cesse de l'accablement à l'irritation. « *Par deux fois, j'ai failli ne jamais me réveiller*, assure Véronique Pénotet. *Je me suis rendu compte que j'en avais trop pris, mais c'était un peu tard. C'était comme une cuite à l'alcool. Tout tournait. J'avais l'impression que je m'enfonçais dans des sables mouvants. Je voulais sortir de ma sieste, mais je n'y arrivais pas. En fait, je faisais une overdose.* » Elle sort finalement de sa somnolence. Mais cette alerte s'ajoute aux autres sans provoquer de changement.

Véronique Pénotet sent que la douleur du manque a remplacé celle de son mystérieux mal. Et puis, toutes ces boîtes qui traînent partout, trois ou quatre d'avance au minimum, cette peur de n'en avoir jamais assez... « *J'étais devenue une pharmacie ambulante. J'ai peu à peu accepté l'idée que j'étais une droguée.* » Il y a trois ans environ, la jeune femme décide que c'en est assez. Son pédopsychiatre, ce fidèle confident, la secoue. « *Il va falloir bouger maintenant* », lui intime-t-il. On lui propose une cure à Lyon dans un hôpital psychiatrique. Elle se braque d'être adressée à ce genre d'établissement et préfère entrer en contact avec le centre antidouleur de Clermont-Ferrand. Le corps médical lui propose alors du Subutex, un substitut utilisé pour les héroïnomanes. « *Là, j'ai compris que je n'étais pas mieux que quelqu'un qui se piquait dans la rue.* » Elle rentre chez elle avec un protocole à respecter.

« *Le sevrage... Je savais que ça allait être un combat, mais je ne me doutais pas à quel point.* » Le traitement prévoit une journée d'abstinence complète sans tramadol, avant d'absorber le premier cachet du substitut. Véronique Pénotet reste vingt-quatre heures prostrée sur son canapé. Tantôt elle s'ensevelit sous les couvertures, tantôt elle ne supporte pas l'irritation du moindre vêtement sur sa peau. « *Je n'arrivais plus à parler, je claquais des dents. Le moindre bruit, une porte qui grince, une voiture qui klaxonne, me rendait folle, tant j'étais à fleur de peau. Je vivais tout ce qui venait de l'extérieur comme une agression.* » Sa mère tourne autour du canapé, impuissante. Le manque est terrible, mais la patiente tient bon. Le Subutex la soulage enfin. « *C'était magique. En deux minutes, un petit cachet de 2 milligrammes me rendait à la vie.* »

Elle compare le reste du sevrage à un match de boxe. « *On te met à genoux. Tu te relèves. On t'en remet une.* » À chaque baisse des doses, c'est le même pugilat. La jeune femme alterne périodes d'irritabilité et crises de larmes pendant des journées entières. Elle arrive aujourd'hui au bout de ce corps-à-corps avec elle-même, espère être définitivement sevrée en août. Peu à peu, elle reprend pied. « *J'ai 36 ans et je pars de rien*, constate-t-elle. *C'est comme si je sortais de prison.* » Elle va démarrer une formation, espère devenir éducatrice. « *Je n'ai pas le bac, mais j'ai mon vécu* », se console-t-elle. Elle ne parvient toujours pas à lire un livre au-delà de quelques pages. « *Mon cerveau est une imprimante qui fonctionne, mais avec peu d'encre.* » Elle pense qu'il s'agit d'une des séquelles de sa prise de tramadol. La concentration revient lentement. Les douleurs, elles, ont rappliqué aussi sec. « *Je n'ai pas une journée sans en avoir, mais je les gère. Je*

préfère désormais vivre avec elles plutôt qu'avec le tramadol. » Elle a tout de même gardé deux boîtes à la maison. « *Comme souvenir* », assure-t-elle.

Une étude sociologique réalisée au début de 2020 en France par des chercheurs de l'Université libre de Bruxelles (ULB) lie la consommation et l'abus d'opiacé à la pauvreté et à la précarité. Ces conclusions rejoignent ce qui est observé aux États-Unis. À cette aune, Monsieur W. est un contre-exemple, ou plutôt la preuve que personne, aucune classe sociale, ne peut se croire à l'abri. Ce Toulousain de 51 ans préfère taire son nom. Peut-être par honte, cette honte stupide des victimes qui se persuadent qu'elles sont quand même un peu coupables de ce qui leur arrive. Peut-être aussi parce que son monde, celui dans lequel il baigne depuis ses études, ne tolère guère la défaillance. Élève de Sup de Co Toulouse, il a intégré à la sortie un prestigieux cabinet d'audit. Il a un bon salaire et un statut social enviable. Avec, en regard, la pression des résultats.

DEPUIS ses 11 ans, Monsieur W. souffre de migraines qui ne cessent de s'aggraver et le torturent jusqu'à la nausée. À 23 ans, au retour du service militaire, un médecin lui conseille un médicament en vente libre, la Prontalgine, qui mélange paracétamol et codéine. « *J'ai senti que ça me boostait.* » Il prend un cachet par jour, puis deux, puis quatre, puis six. Les comprimés présentent aussi l'avantage de lisser son caractère. Il comprendra bientôt la raison de ses humeurs changeantes : il est diagnostiqué bipolaire, ce trouble qui fait alterner phases maniaques et dépressives. À 25 ans, il tombe en dépression.

En 1999, à 30 ans, il décroche un poste de choix aux États-Unis, d'abord à Milwaukee, dans le Wisconsin, puis à Hartford, dans le Connecticut. Il se fait envoyer de France sa dose de Prontalgine. Mais il va très vite trouver bien mieux sur place. Pour combattre une grippe et une forte toux, il se fait prescrire un sirop à base d'hydrocodone, une molécule semi-synthétique, cousine de l'oxycodone. Puis un médecin lui propose des cachets de Vicodin, un puissant analgésique, toujours à base d'hydrocodone. Le Toulousain devient dépendant à ce médicament. Il rejoint ainsi le rappeur Eminem et... le personnage principal de la série télévisée *Dr House*. Il intègre surtout ces bataillons de millions d'Américains accros aux opioïdes qui enrichissent quelques labos et déciment la population, jusqu'à 70 000 morts par an. « *Ce qui se passait là-bas était fou*, se souvient Monsieur W. *Les méthodes utilisées par l'industrie pharmaceutique, leur agressivité commerciale étaient incroyables. Des médicaments réservés à des cancers en France étaient prescrits pour un simple mal de dos.* » Très vite, le Français devient incapable de se passer de cette redoutable panacée, qui atténue en outre sa bipolarité. « *Je suis devenu addict. Je n'en consommais plus que pour le bien-être. Cela me procurait un mélange d'euphorie et d'optimisme.* » ○○○

Le protocole de sevrage prévoit une journée d'abstinence, avant d'absorber le premier cachet du substitut. "Je n'arrivais plus à parler, je claquais des dents. Le moindre bruit, une porte qui grince, une voiture qui klaxonne, me rendait folle, tant j'étais à fleur de peau. Je vivais tout ce qui venait de l'extérieur comme une agression."

Véronique Pénotet, victime du tramadol

Véronique Pénotet, 36 ans, à La Charité-sur-Loire, le 12 mars. Elle a consommé jusqu'à deux fois la dose maximale de tramadol recommandée.



○○ Monsieur W. se met à pratiquer ce qu'on appelle outre-Atlantique le *doctor shopping* (qu'on appelle en France « nomadisme médical »). Il change sans cesse de médecin, pousse jusqu'à trente ou quarante kilomètres de son domicile pour chercher celui qui lui prescrira sa ration. S'il roule ainsi, c'est plus par gêne d'avouer son addiction que par nécessité. « *Trois médecins sur quatre acceptaient sans problème.* » L'effet stimulant ne dure pas. En réalité, la dépendance diminue son rendement. « *J'étais ralenti et je ne m'en rendais même pas compte.* » Le Vicodin n'atténue plus son humeur maniaco-dépressive. Au contraire, il l'exaspère. Monsieur W. perd son travail en 2007, à l'issue d'une phase maniaque particulièrement sévère. Il revient en France, retrouve Toulouse et sa Prontalgine. Comme cette dernière ne suffit pas à combler le manque, il l'associe à du Doliprane codéiné ou à du sirop Néo-codion, cocktail délétère qui lui détruit le foie. Sa bipolarité et son addiction lui font perdre par trois fois son emploi. En 2011, après trois ans d'arrêt de travail, il est

Alertées par l'hécatombe constatée aux États-Unis, les autorités sanitaires répondent tant bien que mal. Retrait du marché du Di-Antalvic en 2011. Fin de la vente libre de la codéine depuis avril 2017. Limitation en avril 2020 des prescriptions de tramadol, qui passent de douze mois à douze semaines, mais renouvelables.

déclaré en invalidité permanente. Voilà le cadre supérieur, promis à une belle carrière, le père de trois enfants réduit, à 41 ans, au statut de pensionné. Empêtré dans cette nasse chimique, il est soutenu par sa femme. « *Je voulais sortir de ce cercle infernal* », soutient-il. Les premières tentatives en solitaire échouent. Monsieur W. est aujourd'hui accompagné et placé sous méthadone, un substitut aux opioïdes. Il a été en proie plus d'une fois à des pensées suicidaires. « *La foi m'a aidé à tenir bon* », assure-t-il. Une de ses rares occupations est aujourd'hui de préparer les offices dans sa paroisse.

Monsieur W. est suivi par Marie-Josée Ferro-Collados, 54 ans, addictologue à l'hôpital Joseph-Ducuing, à Toulouse. Elle s'est lancée un peu par hasard dans cette spécialité, en 2005. L'écouter parler de ses patients constitue une passionnante plongée dans notre société et ses maux. « *Au départ, il y a une douleur*, résume-t-elle. *Le médicament la soulage, mais il a un effet euphorisant. Pour conserver cet effet "up", il faut augmenter la dose.* » La docteure possède deux qualités indispensables dans son métier : la patience et l'humilité. « *Être addictologue, c'est accepter les échecs* », énonce-t-elle. Combien de patients n'ont jamais honoré leur premier rendez-vous ? Une femme s'est ainsi présentée trois fois à l'entrée, puis a tourné les talons, tétanisée. Il faut ensuite sonder la personne, savoir si elle est vraiment prête, si elle ne fait pas qu'obéir à une injonction de son médecin ou de sa famille.

« *On ne réagit pas tous de la même façon face à une molécule* », constate la praticienne. L'alchimie des vécus a plus que sa part dans ce phénomène. « *Il faut parfois remonter très loin pour trouver des explications à une addiction* », poursuit la spécialiste. Ces équations complexes, Frédéric Loubière, 62 ans, psychiatre dans le même hôpital, les explore avec elle quand ils traitent les patients. « *Les addictions viennent combler quelque chose, confirme ce médecin. La douleur s'amplifie quand elle passe par le filtre psychologique.* » L'expression « en avoir plein le dos » n'est pas née par hasard, rappelle le spécialiste.

Élise Bendavid, infirmière à Joseph-Ducuing, 60 ans dont trente-sept ans de pratique médicale, s'occupe depuis 2013 du Centre Passages, une structure liée à l'hôpital qui accueille les toxicomanes en sevrage. Au quotidien, quinze à vingt personnes viennent chercher des substituts dont les boîtes sont gardées dans un coffre-fort. Il y a les habitués, junkies et souvent SDF, qui poussent la porte sans gêne. Et puis il y a les autres, des personnes encore socialisées, souvent accros aux médicaments, qui débarquent en catimini, quand la salle d'attente est vide. Élise Bendavid n'est pas qu'une dispensatrice de cachets. Elle est aussi une confidente. « *Il y a, derrière, des casseroles qui remontent à l'enfance, des soucis personnels, familiaux, des problèmes de violence de tous ordres* », explique-t-elle.

Johan G. entre. Il est en tenue de travail, les chaussures maculées de plâtre. À 31 ans, il n'a jamais bu ni fumé. Costaud, il a longtemps pratiqué la boxe et le football, excellait dans ces deux



Marie-Josée Ferro-Collados, addictologue à l'hôpital Joseph-Ducuing, à Toulouse, le 10 mars.

sports. C'était avant. « *Les médocs m'ont bousillé* », résume-t-il. À l'adolescence, le garçon fait une chute de vélo. Il est opéré du pied et traité pendant deux mois avec du Dafalgan codéiné, un opioïde léger. À l'époque, il est déprimé, mal dans sa tête et dans sa peau depuis la séparation de ses parents. Il ne s'entend pas avec son beau-père, violent. La légèreté artificielle de la codéine est une découverte. Il lui reste, « *quelque part au fond du cerveau* », le souvenir d'avoir été bien.

Quatre ans plus tard, alors qu'il a 20 ans et travaille, Johan G. traverse à nouveau une mauvaise passe. Un midi, il déjeune chez sa grand-mère. Une boîte de médicament traîne sur une table. De l'ixprim, un produit à base de tramadol. Il en avale un cachet. « *J'ai passé tout l'après-midi à rigoler. J'étais à fond la caisse. Moi qui manquais de confiance en moi, là, j'étais bien.* » Tous les prétextes sont bons pour retourner chez sa grand-mère et taper dans la boîte. Quand elle arrête son traitement, il cherche comment trouver sa dose. Il se rabat sur du Codoliprane. Ce médicament à base de codéine est encore délivré sans ordonnance, mais dans la limite de deux boîtes par personne. Cela devient très vite sa dose quotidienne : 32 comprimés par jour qu'il suçote les uns derrière les autres. Une sorte de rite journalier s'instaure avec son pharmacien. Il arrive avec au creux de la main la somme exacte. Le brave apothicaire pose d'office deux boîtes sur le comptoir. « *J'étais comme un papy qui vient chercher sa baguette chez le boulanger.* » Quand sa mère meurt, il augmente encore la dose. Il a jusqu'à vingt boîtes d'avance chez lui.

En 2017, le Codoliprane est à son tour assujéti à une ordonnance. Johan G. se met alors à faire le tour des cabinets médicaux, prétextant des migraines. Un médecin se montre conciliant. Mais pas encore assez pour suivre son rythme de consommation. L'accro falsifie à de multiples reprises les ordonnances sur son ordinateur. « *Moi qui ai toujours été droit dans ma vie, je me suis retrouvé à faire ça.* » Johan G. réprime difficilement son émotion. « *Je ne pouvais plus continuer ainsi.* » Il fait une tentative de suicide. Plus tard, il essaye d'arrêter seul. En vain. Puis il rencontre celle qui deviendra sa compagne, lui cache son addiction. « *J'avais honte. J'avais peur de son jugement.* » Parfois, elle tombe sur une boîte. Il s'invente un coup de froid, une migraine... Un jour de neige, il glisse et sa cargaison de médicaments s'étale devant elle. « *Il a fallu des explications, raconte-t-il. Ma compagne m'a aidé. Quand quelque chose est cassé, soit on le répare, soit on le jette. Elle a essayé de me réparer.* » Un enfant naît, le 3 mai 2020. C'est le déclic, « *la chose dans ma vie qu'il me fallait pour arrêter* ». Le bébé dans les bras, la mère de son enfant lui met une pression supplémentaire. « *Elle m'a dit : "Tu te fais aider."* » Johan G. trouve sur Internet l'adresse du centre d'addictologie de Joseph-Ducuing. Le sevrage est encore en cours, mais Johan G. en est persuadé : « *Cette fois, c'est la bonne.* »

Face à de telles addictions, alertées par l'hécatombe constatée aux États-Unis, les autorités

sanitaires répondent tant bien que mal. Retrait du marché de la dextropropoxyphène (notamment du Di-Antalvic) en 2011. Fin de la vente libre de la codéine depuis avril 2017. Limitation en avril 2020 des prescriptions de tramadol, qui passent de douze mois à douze semaines, mais renouvelables. La médecine continue de tâtonner dans la prise en charge de la douleur. « *Elle n'est pas très bien faite, pas très bien enseignée*, constate Marie-Josée Ferro-Collados, l'addictologue toulousaine dont la spécialité n'est reconnue par un diplôme universitaire que depuis 2008. *On banalise, on dit : "Ça va passer", notamment chez les enfants.* »

COMME souvent, le resserrement des règles nourrit les trafics illicites. « *Il y a un accroissement du détournement de produits médicamenteux, observable depuis au moins cinq ans*, constate un responsable des douanes. *Les opioïdes sont un des produits qui circulent le plus.* » Les consommateurs se fournissent sur Internet en potions qui sont parfois de dangereuses contrefaçons, venues principalement d'Inde. Des trafiquants mexicains du cartel de Sinaloa investissent également ce secteur. Ils inondent déjà le marché américain en pilules dérivées du fentanyl, produit cinquante fois plus puissant que l'héroïne. Ils achètent la matière première auprès de la mafia chinoise ou indienne puis la retraitent dans des laboratoires clandestins. Ils tentent aujourd'hui de s'implanter en Europe. « *Ça reste limité en France*, assurent les douanes. *Mais nous sommes vigilants face aux phénomènes observés à l'étranger.* »

Le patron de l'Office central de lutte contre les atteintes à l'environnement et à la santé publique (OCLAESP, qui dépend de la gendarmerie nationale), le général Jacques Diacono, estime également que les dérives restent limitées. Les trafics de médicaments les plus visibles sont plutôt orientés vers l'exportation que vers l'importation. « *C'est le principe du trafic de drogue, mais à l'envers* », résume-t-il. Des réseaux de la criminalité organisée récupèrent en France des ordonnances, par le vol, la falsification, la menace ou, parfois, avec le consentement de médecins. Ils recrutent ensuite des petites mains qui font le tour de pharmaciens, dupés ou complices. Les produits sont remontés vers les têtes de réseau qui les sortent du pays et les revendent. En Afrique, le tramadol est ainsi utilisé comme un dopant. Le Subutex part, lui, plutôt vers la Scandinavie ou l'est de l'Europe. Un cachet de ce produit, qui coûte moins de 2,50 euros en France, peut être revendu 50 à 60 euros au nord de l'Europe et jusqu'à 300 à 400 euros dans une prison finlandaise. Les marges sont plus juteuses que pour la drogue et le risque pénal moindre.

Plus insidieuse que ce trafic mais plus massive, la complaisance de médecins peu regardants alimente la surconsommation. Leur nom circule par le bouche-à-oreille. « *Je n'ai pas choisi mon médecin par hasard, il était connu pour ça* », raconte celle que nous appellerons Jeanne. Cette femme de 60 ans était bien placée pour connaître les bonnes adresses dans la région de Toulouse : elle est secrétaire médicale. Depuis dix ans, elle ingurgite ses six boîtes par mois de Dafalgan codéiné, association de paracétamol et d'opioïdes. Son généraliste les lui prescrit sans barguigner. « *Je prends de la codéine et je viens vous voir pour ça* », a dit Jeanne la première fois. « *Ce n'est pas bien* », a répliqué le médecin. « *Je sais* », a répondu la patiente. C'est depuis toujours le même rituel : « *J'ai rendez-vous à 14 heures. À 14 h 4, je repars avec mon ordonnance.* » Jeanne sait bien les raisons qui poussent les médecins à fermer ainsi les yeux. Méconnaissance des risques, impuissance face aux douleurs de celui qui est dans son cabinet ou, plus prosaïquement, besoin de fidéliser une patientèle et de ne surtout pas la contrarier. « *Si un généraliste ne prescrit pas un médicament qui vous fait du bien, vous ne retournerez pas le voir* », résume Jeanne. Elle est en cours de sevrage. L'autre jour, un de ses amis a été opéré à l'épaule et s'est vu prescrire six boîtes d'un opioïde. « *Jette-les, lui a-t-elle conseillé. Il y a des gens qui deviennent accros.* » (M)



La prêtresse Kátia de Lufan, cheffe d'un *terreiro* du quartier de Vila da Penha, accueille les expulsés des favelas de Rio.



INQUISITION DANS LES FAVELAS.

Texte Bruno MEYERFELD
Photos Kristin BETHGE

À Rio, les lieux de culte du candomblé, une religion afro-brésilienne mêlant croyances chrétiennes et rites africains, sont mis à sac les uns après les autres. Et les pratiquants menacés. Ils sont dans le viseur des “narcopentecôtistes”, cette alliance entre trafiquants et pasteurs, qui prospère dans le Brésil tourmenté de l'évangéliste Bolsonaro.

LA VIEILLE PORTE DE BOIS PEINTE EN BLEU RÉSISTE. Grince. Puis finit par céder. « *Ô mon Dieu ! C'est terrible !* », hurle Carla (le prénom a été modifié), la voix étouffée par les larmes. D'un bond, la jeune femme de 37 ans se rue à travers les pièces du sanctuaire saccagé. Poussière jaunâtre. Herbes folles. Dentelle déchirée. Objets rituels brisés par dizaines, explosés au sol. Appuyée contre un mur, une petite poupée abandonnée, sa robe blanche ornée de perles et de coquillages, fixe d'un œil vide ce décor de désastre.

« *Je n'étais pas revenue depuis deux ans. C'est affreux. Ici, c'était un lieu de vie, de paix, de fête !* », sanglote Carla. Mis à sac par des assaillants, l'Ilê Axé de Bate Folha de la ville de Duque de Caxias, dans la banlieue nord de Rio, était autrefois, dans la région, l'un des principaux *terreiros*, lieux de culte du candomblé, une religion afro-brésilienne mêlant croyances chrétiennes et rites africains. Un endroit où, des décennies durant, fidèles et croyants dansaient en robes blanches ou tenues chamarrées, au rythme des tambours *atabaques* sacrés et des chants entonnés en langue yoruba, célébrant les pouvoirs de la belle Oxum, déesse noire des rivières, de la joie et de l'amour vrai.

CARLA, qui fut initiée au culte ici même, se calme et s'assoit. « *C'était le 11 juillet 2019. Il était aux alentours de 9 h 30 et il faisait très beau* », commence-t-elle. Ce jour-là, Etelvina Souza Duarte, 85 ans, grande prêtresse du candomblé – *mãe de santo Yatemyquiamasi*, selon son nom religieux – vient passer un coup de balai dans son *terreiro*. Quelques minutes plus tard, on frappe à la porte. Face à la vieille dame, « *trois garçons de moins de 25 ans en short et sandales, armés de pistolets* ». L'un d'eux, menaçant, pénètre dans les lieux : « *Maintenant, ma vieille, fini de plaisanter. Tu vas arrêter avec ta sorcellerie du démon !* » Une heure durant, la *mãe de santo* est contrainte à briser elle-même, un à un, les objets sacrés de son sanctuaire. Les tenues rituelles et les instruments de musique, eux, sont jetés en pleine rue et incendiés. « *Elle a essayé de les calmer, les a suppliés d'arrêter, elle pleurait* », poursuit Carla. La barbarie prend fin au bout d'une heure avec l'arrivée de la police. Mais, le calme revenu, les fidèles épouvanés se résolvent à fermer le *terreiro*. « *Tout ce qui était sacré a été détruit. Ce sont nos vies qui ont été brisées* », soupire Carla. Le triste sort de l'Ilê Axé de Bate Folha est loin d'être un cas isolé. À Rio, le candomblé ainsi que les autres religions afro-brésiliennes sont aujourd'hui victimes d'actes d'intolérance religieuse, frappant tout particulièrement les favelas et les périphéries populaires de la métropole, où règne une atmosphère de terreur. En tout, dans la seule région, plus de 200 lieux de culte auraient subi menaces et attaques armées. Beaucoup ont été contraints de fermer leur porte.

Cette religion est très minoritaire. Les pratiquants du candomblé, mais aussi des autres religions de matrice africaine (*umbanda*, *jurema*, *xambá*, *terecô*, *macumba*, *jarê*...), nées de la rencontre entre catholicisme portugais et cultes traditionnels des esclaves amenés de force au Brésil, ne représentent au plus que 0,6 % de la population du pays. Les adeptes se concentrent pour l'essentiel dans les centres urbains de Rio, Recife, du Maranhão et de Bahia. Ces rituels mystérieux, où les femmes tiennent une place prépondérante, honorant divinités *Orixas* et autres figures ésotériques, faisant alterner danse transcendante, offrandes d'animaux ou jeux de coquillages, ont toujours fasciné les voyageurs étrangers. Mais suscité aussi un profond rejet au Brésil. « *Le candomblé a longtemps été vu comme quelque chose de honteux, de marginal et d'inférieur, associé aux esclaves et à la magie noire* », explique Reginaldo Prandi, sociologue spécialiste des religions afro-brésiliennes.

Les choses ne s'améliorent vraiment qu'à partir des années 1950 et 1960 : le cinéma, la musique, la littérature s'emparent alors des racines africaines du Brésil. Vinicius de Moraes, poète fondateur de la bossa-nova, « *Blanc le plus noir du Brésil* », comme il se décrit lui-même, chante en hommage à Xangô et Iemanjá, divinités du feu et de la mer. En 1962, le film *La Parole donnée*, réalisé par Anselmo Duarte et dont l'histoire est liée au candomblé, remporte la Palme d'or à Cannes. La religion de la honte devient à la mode, un motif de fierté même. « *On pensait que les persécutions étaient terminées* », se souvient Reginaldo Prandi. Ça ne durera pas.

En ce début d'avril 2021, il pleut des petites gouttes tristes sur le Complexo de Israel, ensemble d'une demi-dizaine de favelas, situé dans la zone nord de Rio. Dans celle de Cidade Alta, on ne monte pas sans autorisation ou un très bon contact. Le climat est lourd. Les lieux sont tenus par les trafiquants de drogue. Aux coins des rues, des adolescents armés d'un fusil mettent en joue le visiteur au visage inconnu. « *Ici, c'est une zone de guerre* », confie un habitant.

Roberto (le prénom a été modifié), 24 ans, est né et a grandi à Cidade Alta. Il n'y met quasiment plus les pieds. « *Trop peur de me faire tuer* », admet-il. De fait, il y a trois ans, ce pratiquant régulier du candomblé et joueur de tambour *atabaque* a failli y laisser la vie. « *Je rentrais du culte, vers 11 heures, minuit, avec un pantalon traditionnel du candomblé, aux motifs africains. Ça n'a pas plu aux trafiquants...* » Arrêté à une barricade, Roberto se retrouve avec un pistolet sur la tempe. « *Ils ont hurlé : "Le diable est en toi ! Si tu reviens habillé comme ça, tu vas souffrir"* », poursuit le jeune homme, qui subit une fouille en règle de son logement et se voit finalement intimer l'ordre de quitter la favela sous sept jours. « *Ça a été le moment le plus terrifiant de ma vie. Les trafiquants armés étaient postés devant chez moi en permanence pour vérifier que j'obtempérais et emportais tout avec moi.* » Les voisins ne réa- ○○○

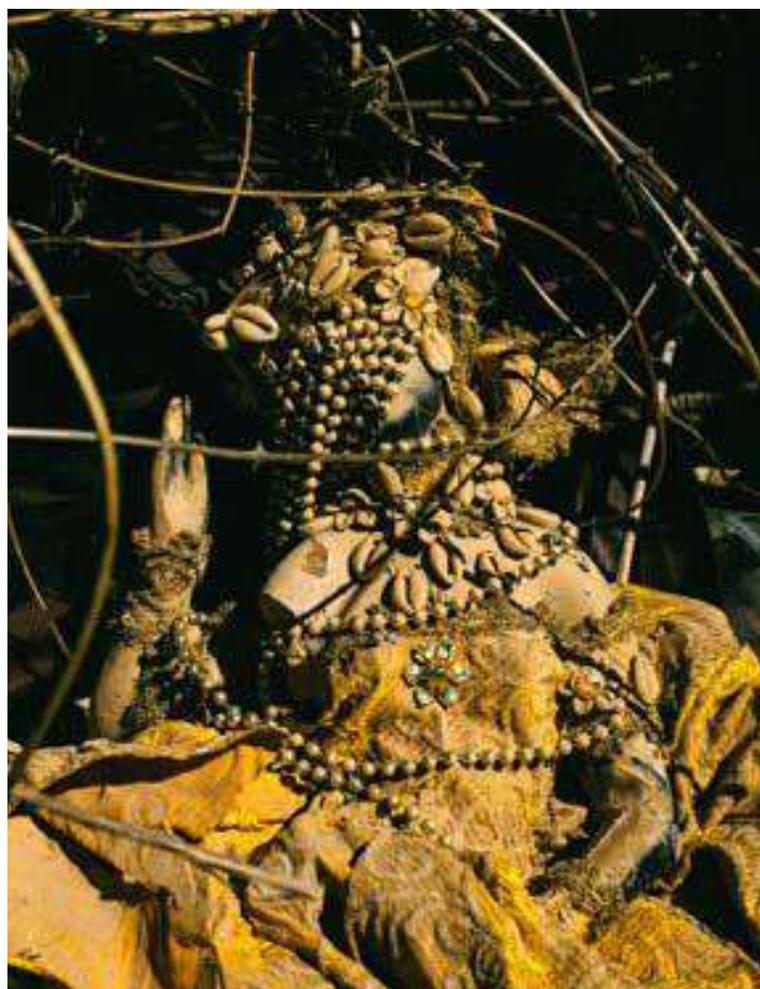
“PERSÉCUTER LES PRATIQUANTS DE RELIGIONS AFRO-BRÉSILIENNES, C'EST AUSSI UNE MANIÈRE POUR LES TRAFIQUANTS ET LES PASTEURS D'ASSURER LEUR DOMINATION SUR UN QUARTIER, EN EXPULSANT TOUTE AUTORITÉ CONCURRENTTE DE LEUR TERRITOIRE.”

UNE SOURCE JUDICIAIRE



Ci-contre, le terreiro de Kátia de Lufan, dans le quartier de Vila da Penha.

Ci-dessous, une poupée vandalisée dans le temple de l'Ilê Axé de Bate Folha de la ville de Duque de Caxias, au nord de Rio.



○○○ gissent pas. «*Tout le monde était terrifié*», soupire Roberto. Son cas n'est pas unique. À la Cidade Alta, autrefois haut lieu de pratique du candomblé, «*tous les terreiros ont fermé*», insiste Roberto. Les pratiquants trop visibles, prêtres (*pais de santo*) et prêtresses (*maes de santo*) ont été expulsés de force. Interdiction de sortir dans la rue habillé en blanc, la couleur symbole du candomblé. «*Ils disent : convertissez-vous à la religion évangélique ou partez*», raconte Roberto. *Ceux qui résistent prennent le risque d'être tués.*»

Derrière ces méthodes, on trouve trois lettres, taguées un peu partout sur les murs couverts de suie de la Cidade Alta : «*TCP*», pour *Terceiro Comando Puro* («*troisième commandement pur*»), l'un des groupes criminels les plus puissants et les plus brutaux de la ville. Apparu en 2002, il fait régner sa loi de fer dans les favelas de Duque de Caxias et du Complexe de Israel. Il y a inauguré une figure d'un nouveau genre : celle du narcopentecôtiste. Soit l'alliance entre les Églises évangéliques et des trafiquants.

La tête pensante de cette union est un mystérieux jeune homme de 33 ans. «*Peixão*» («*gros poisson*»), de son vrai nom Álvaro Malaquias Santa Rosa, est l'un des principaux chefs du TCP. Sur l'une des rares photos le représentant, il apparaît, peau noire, maillot de foot et bague dorée au doigt. C'est, au dire de tous, un évangélique fervent, voire fanatique, qui aurait même été ordonné pasteur. «*Il se vit comme le chef d'une armée de Dieu*», explique un habitant de Cidade Alta. Comme emblème de son pouvoir, «*Peixão*» s'est choisi l'étoile de David, symbole prisé des néopentecôtistes brésiliens, admirateurs de l'État d'Israël. Afin

de marquer son pouvoir, le trafiquant en a fait accrocher une, monumentale, tout en haut d'un château d'eau dominant la Cidade Alta. Éclairée de bleu, celle-ci est visible de nuit à des kilomètres. Dans les favelas tenues par le TCP, les temples ont pignon sur rue, les pasteurs entretiennent des liens directs avec les trafiquants. «*Ils iraient jusqu'à bénir les armes et leurs balles*», raconte une source judiciaire habituée de ces dossiers. Au Brésil, la progression des néopentecôtistes, très présents auprès des plus exclus, est foudroyante : jusqu'à un tiers de la population se déclare évangélique. L'alliance des religieux et des narcos apparaît comme naturelle. «*Ces trafiquants sont très croyants. Ils voient le monde comme une guerre du bien contre le mal et se donnent pour devoir de détruire les religions dites diaboliques, comme le candomblé*», explique l'anthropologue Sonia Giacomini, spécialiste des religions afro-brésiliennes.

Mais des raisons bien plus prosaïques président aussi à cette alliance d'apparence contre-nature. «*Persécuter les pratiquants de religions afro-brésiliennes, c'est aussi une manière pour les trafiquants et les pasteurs d'assurer leur domination sur un quartier, en expulsant toute autorité concurrente de leur territoire*», poursuit notre source judiciaire. Qui ajoute : «*Il existe également de forts soupçons, selon lesquels les Églises permettraient aux gangs de laver l'argent sale de la drogue.*» Parmi les religieux prêchant la haine du candomblé à visage découvert, le pasteur Tupirani da Hora Lores. À 55 ans, cet homme aux sourcils épais, leader de l'église pentecôtiste Génération Jésus-Christ, reçoit, sourire aux lèvres et guitare à la main, dans son garage reconverti en lieu de culte du



La prêtresse Seci Caxi (ci-contre) s'est battue pour la préservation des ruines de l'ancien *terreiro* du prêtre Joãozinho da Gomeia (1914-1971), à Duque de Caxias, qui viennent d'être inscrites au patrimoine historique du pays.

En haut, le pasteur pentecôtiste Tupirani da Hora Lores prône ouvertement l'intolérance religieuse et assimile le candomblé au satanisme.



L'UN DES PREMIERS ACTES AU POUVOIR DE JAIR BOLSONARO A CONSISTÉ À RETIRER DES ŒUVRES D'ART INSPIRÉES DU CANDOMBLÉ QUI DÉCORAIENT LES SALONS DU PALAIS PRÉSIDENTIEL DE BRASÍLIA. «IL MONTRE QU'IL N'A AUCUNE EMPATHIE POUR NOUS.»

MARCO ANTÔNIO PINHO XAVIER, DU MOVIMENTO UMBANDA DO AMANHÃ DE DÉFENSE DES RELIGIONS AFRO-BRÉSILIENNES.

quartier populaire de Santo Cristo. Sur la porte de métal, ce dernier a fait mettre une plaque comme un badge d'honneur : «*Pasteur Tupirani : premier prêcheur emprisonné par l'État démocratique laïque*». Bien connu de la police, le pasteur a en effet un casier judiciaire chargé. En 2009, il a passé dix-huit jours en prison pour incitation à l'intolérance religieuse. Une vidéo récente, diffusée sur les réseaux sociaux, dans laquelle le pasteur appelle, à contre courant de la fascination des néopentecôtistes pour Israël, au «*massacre*» des juifs «*comme pendant la seconde guerre mondiale*», lui vaut de nouvelles poursuites. «*Je suis l'homme polémique du moment*», commente-t-il tout sourire.

LE pasteur devient intarissable lorsqu'on lui parle des religions afro-brésiliennes. «*Je connais bien les horreurs du candomblé, tonne-t-il. Dans les terreiros, il y a des enfants qui sont drogués, possédés et violés par les pais de santo. C'est une horreur, commise au nom d'une supposée religion. Pour moi, c'est juste du satanisme.*»

Ces propos nauséabonds sont répétés à l'envi dans bien des temples évangéliques de Rio. En justice, les procédures pour intolérance religieuse sont lentes et les condamnations rarissimes. «*Au commissariat, nos plaintes ne sont pas prises au sérieux*, déplore la prêtresse Kátia de Lufan, 59 ans, cheffe d'un terreiro du quartier de Vila da Penha. *La plupart des policiers sont catholiques ou évangéliques. Personne ne veut entendre notre appel au secours.*»

Cette femme charismatique, coiffée d'un turban orange, accueille dans son espace les pratiquants du candomblé expulsés des favelas. Là, dans ce lieu richement décoré, dédié notamment au dieu Oxalá, divinité de la paix, ils «*peuvent pratiquer leur croyance et entreposer leurs objets rituels*», explique Kátia de Lufan. En 2015, sa petite-fille, Kayllane, qui avait alors 11 ans, a été gravement blessée à la tête par un jet de pierre, alors qu'elle marchait dans la rue, habillée de blanc. «*Cette couleur de paix est devenue un symbole de haine*», se lamente la responsable des lieux.

«*La religion est manipulée par les religieux, mais aussi par les politiciens*», ajoute Kátia de Lufan. Le «*lobby de la Bible*», composé de pasteurs néopentecôtistes, riches et médiatiques, hostiles au candomblé et aux religions afro-brésiliennes, a une grande influence auprès des politiques, depuis les conseils municipaux jusqu'au sommet de l'État, en la personne de Jair Bolsonaro. Né catholique, le président a été «*baptisé*» en 2016 dans les eaux du Jourdain par un pasteur évangélique.

L'un de ses premiers actes au pouvoir a ainsi consisté à retirer des œuvres d'art inspirées du candomblé qui décoraient les salons du palais présidentiel de Brasília. Le chef de l'État prend régulièrement la pose en compagnie de pasteurs pentecôtistes. «*Bolsonaro montre qu'il n'a clairement aucune empathie pour nous*, peste Marco Antônio Pinho Xavier, président du Movimento Umbanda do Amanhã, qui défend les religions afro-brésiliennes. *Ceux qui nous attaquent bénéficient d'un climat politique favorable.*»

À la tête des institutions censées protéger la diversité religieuse, le président a installé des fidèles. Au ministère des droits de

l'homme : Damares Alves, une pasteure exaltée. Et à la présidence de la Fondation Palmares, chargée de la promotion de la culture afro-brésilienne, le journaliste Sergio Camargo, «*Noir de droite*» assumé, qui considère qu'il n'existe pas de «*racisme réel*» au Brésil. «*Tant que je serai à ce poste, il n'y aura rien pour les terreiros ! Rien ! Zéro ! [Ils] n'auront pas un centime !*», a-t-il déclaré en avril 2020 lors d'une réunion, selon des enregistrements audio obtenus et diffusés par le quotidien *Estádo*.

Envers et contre tout, les pratiquants du candomblé ont récemment remporté une victoire. Le 24 mars, les ruines de l'ancien terreiro du légendaire *pai de santo* Joãozinho da Gomeia (1914-1971), à Duque de Caxias, ont été inscrites au patrimoine historique grâce un vote favorable de l'assemblée législative de l'État de Rio. Les lieux, abandonnés, occupés par des gamins de rue et des chevaux faméliques, conservent néanmoins une valeur symbolique très forte pour les croyants.

En 2020, le maire de la ville, Washington Reis, en pleine campagne municipale, avait annoncé vouloir y construire une crèche. Il avait alors ravi les pasteurs... mais déclenché un tollé chez les associations afros, qui ont manifesté leur colère et gagné une attention nationale. «*Contre cet homme, qui est un vrai raciste, on a montré qu'on ne lâcherait rien. Ça prouve qu'en se mobilisant on peut obtenir des choses*», explique la *mãe de santo* Seci Caxi, 59 ans, qui a mené le mouvement. La mairie de Duque de Caxias n'a quant à elle pas donné suite à nos demandes d'interview.

Dans cette lutte, les candomblécistes ont obtenu l'appui d'une pasteure évangélique : Mônica Francisco, militante de la cause noire et, depuis 2019, députée socialiste à l'assemblée régionale de Rio. «*Il faut défendre les religions afro-brésiliennes, elles sont la matrice de ce pays, le reflet de notre diversité, de notre histoire*», clame cette femme chaleureuse de 50 ans, née dans les favelas de la zone nord de Rio.

Mais les succès récents sont avant tout symboliques, reconnaît la députée. «*L'intolérance se diffuse et menace de devenir majoritaire dans la communauté évangélique. Il faut à tout prix offrir un discours alternatif aux pasteurs qui manipulent la foi*», s'inquiète-t-elle. Dans les favelas, le modèle du narcopentecôtiste séduit au-delà du TCP. «*Toutes les factions criminelles comptent désormais des trafiquants évangéliques*», confirme la chercheuse Christina Vital, professeure à l'université fédérale Fluminense (UFF) et autrice du livre *Oração de traficante* (2015, non traduit), traitant des liens entre religion et narcotrafic dans les favelas de Rio.

Dans une métropole en décadence, où trafiquants et miliciens contrôlent la moitié du territoire, soit près de 500 quartiers et 7 millions d'habitants, «*le risque, c'est tout simplement que les religions afro-brésiliennes disparaissent de Rio*», alerte Márcio de Barú, 41 ans. Leader d'un terreiro du quartier «*tranquille*» de Penha, il subit lui aussi menaces et jets de pierre. Sur son bureau nappé de dentelle blanche, il a disposé des petites figurines de chouette, symbole de vigilance. «*Tout ça, explique-t-il, c'est la conséquence de l'effondrement de l'État dans cette ville et ce pays, d'une justice et d'une police en faillite. Au train où ça va, on sera bientôt tous à la merci de nos ennemis. J'ai déjà pensé à quitter Rio. Mais pour aller où ?*» Commencées dans cette métropole, les attaques contre les lieux saints du candomblé se diffusent désormais comme une traînée de feu à travers le Brésil, touchant toutes les régions, du Nordeste à la frontière argentine en passant par Salvador, cœur spirituel des cultes afro-brésiliens. «*On ne se sent plus en sécurité nulle part*», s'inquiète Márcio.

À Duque de Caxias, Carla quitte à pas lent son terreiro martyrisé. Bonne nouvelle, les trafiquants ont récemment été expulsés par la police du quartier. Rouvrir les lieux ? La jeune femme en rêve. «*Mais beaucoup disent que les bandits se cachent et attendent le bon moment pour revenir.*» Carla ferme donc à nouveau la vieille porte bleue, sans trop savoir quand elle la rouvrira. Et lâche, amère : «*Rio est devenue la capitale de l'intolérance.*» (M)

Bachir
El Diouane,
pâtissier
à la Cantine
sauvage,
à la Plaine
Saint- Denis,
le 30 avril.



Destins contrariés au menu de la Cantine sauvage.

COMME TOUS LES EMPLOYÉS DU SECTEUR DE LA RESTAURATION, LES SALARIÉS DE LA CANTINE SAUVAGE, EN SEINE-SAINT-DENIS, ONT SUBI DE PLEIN FOUET LA PANDÉMIE. À L'APPROCHE DE LA RÉOUVERTURE DES TERRASSES, LILOO, JULIE, DIACRAO, BACHIR, NAJOUA ET JÉRÉMY, EX-SERVEURS, PÂTISSIER, PROPRIÉTAIRE OU DIRECTEUR DU LIEU, TÉMOIGNENT D'UNE ANNÉE QUI A REBATTU LES CARTES. PLONGEANT CERTAINS DANS LA DÉTRESSE, OUVRANT DE NOUVELLES PERSPECTIVES POUR D'AUTRES. ENTRE ATTENTE ET ESPOIR.

Texte Marie ALINE — Photos Timothée CHAMBOVET

IL EST 15 HEURES, CE JEUDI 6 MAI. DIACRAO BATHILY SE RÉVEILLE d'une sieste dans le studio de Villejuif (Val-de-Marne) qu'il partage avec son cousin depuis quelques mois. D'une voix ensommeillée, l'homme de 32 ans raconte le moment où il a appris la réouverture des restaurants à compter du 19 mai pour les terrasses puis du 9 juin pour les salles après plus de six mois de fermeture. Il était en train de prendre le seul repas de sa journée. « *On était au foyer avec des amis en train de manger un mafé. On a entendu la nouvelle et, là, j'ai ressenti une énorme joie. Je n'ai rien montré de mes émotions parce qu'il y avait du monde autour de moi. Mais, tout d'un coup, le mafé m'a paru vraiment super bon. Et puis, tout de suite, le doute s'est installé. Est-ce que je vais vraiment retravailler ?* » Sculpteur de décor en staff lorsqu'il vivait en Tunisie, ce grand voyageur soninké originaire du Mali était serveur à la Cantine sauvage depuis deux mois lorsque le deuxième confinement a été annoncé. Il a perdu son travail du jour au lendemain. La galère, il connaît et il n'aime pas ça. « *Quand je ne travaille pas, c'est comme si je n'étais rien.* » Inactif, il se met à penser à la mort de son père alors qu'il était jeune, à ce moment où sa mère s'est reposée sur lui pour faire vivre le foyer, à son échec scolaire, à sa vie cassée. Diacrao Bathily avait mis au point une stratégie simple pour oublier tout ça : parcourir le monde et bosser comme un fou. Alors cette année Covid-19 est une véritable épreuve. Il a déjà perdu son poste de commis de salle dans une boîte de nuit parisienne en mars 2020. Se retrouver une fois de plus sur le carreau, ne plus pouvoir ressentir cette électricité qui le parcourt quand il arpente la salle immense de la Plaine Saint-Denis, ça n'est pas un crève-cœur, c'est l'agonie.

Située avenue du Président-Wilson, trois kilomètres après la porte de la Chapelle, le long de la nationale 1, la Cantine sauvage est un hangar de 1500 mètres carrés où cohabitent une cuisine gigantesque, un laboratoire de pâtisserie-boulangerie, une boutique, une salle de restaurant pouvant accueillir habituellement jusqu'à 350 personnes assises, un stock d'antiquités, un autre de produits périssables et de boissons pour le bar. Un lieu de vie durement frappé par la pandémie moins d'un an après son ouverture, en 2019, qui dit la fragilité et la résilience du tissu social d'un département, la Seine-Saint-Denis, le plus touché par le Covid-19 avec une hausse de la mortalité de 25 % sur l'année 2020 par rapport à la moyenne 2015-2019.

De l'autre côté de la rue, une friche jouxte les Cathédrales du rail, deux anciennes halles ferroviaires. Ici, une vieille bétailière, un conteneur, deux camions et une camionnette attendent la fin de la crise auprès de plusieurs dizaines de tables, de chaises et d'une planche de surf. Ce décor fourtraque est à l'image de Moose Mokhtari, l'un des patrons associés de la société Sauvage. Il aime bricoler à grande échelle. Issu de Seine-Saint-Denis, il s'est lancé en 1992 en achetant un bar-PMU dans son quartier. Il a alors 20 ans. Six ans plus tard, il rentre dans le dur en achetant Le 138, un restaurant ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, rue du Faubourg-Saint-Antoine, dans le 12^e arrondissement de Paris. C'est le début du succès. L'affaire lui a permis d'acquérir d'autres adresses dans la même rue, une à Vincennes et une autre à Belleville. Au printemps 2019, il ouvre la Cantine sauvage avec Najoua Boussaid, sa cheffe et associée depuis 2013. Ils veulent créer un lieu de vie convivial inédit à la Plaine Saint-Denis.

La cuisine, inspirée du bistrot parisien et des origines tunisiennes de Najoua Boussaid, est simple et abordable. Des élus locaux, des techniciens des plateaux télé de la Plaine Saint-Denis, des employés des bureaux alentour, viennent y manger des poireaux vinaigrette ou une tchatchouka maison, des pâtes au poulpe et une pâtisserie maison, le tout pour une quinzaine d'euros. Certains viennent tous les jours et trouvent un menu différent à chaque fois. Le soir, l'immense salle est plus calme, mais la musique est bonne, comme les cocktails. Depuis son arrivée en tant que directeur de la société Sauvage, en septembre 2019, Jérémy Nguyen Bâ a fait bondir le nombre de couverts servis chaque jour : de 200, ils passent à 400, puis à 1 000. Il organise des concerts, accepte des privatisations partielles pour des pots de départ, des anniversaires et, surtout, il attend beaucoup des mariages qui vont être célébrés à l'été 2020. Le potentiel est là. De 1 million d'euros de chiffre d'affaires, il sait qu'il peut passer à 2. C'était compter sans le Covid-19.

Mi-mars 2020, la Cantine sauvage ferme ses portes. De la vingtaine d'employés, seuls trois restent actifs pour entretenir le site. Les produits frais sont distribués aux associations locales. Les denrées plus chères sont cuisinées à la hâte et stockées sous-vide au congélateur. Tout le monde est mis au chômage partiel et se repose. « *Personnellement, j'étais content d'être en vacances. Mais je ne l'étais pas pour le restaurant* », se souvient Jérémy Nguyen Bâ. Au bout de quelques semaines, les deux propriétaires, Moose Mokhtari et Najoua Boussaid, découvrent qu'ils vont devoir assurer sans filet. Déclaré comme « commerce de détails de pain, pâtisserie et confiserie en magasin spécialisé » auprès des administrations, leur lieu hybride ne peut pas bénéficier des aides gouvernementales destinées à la restauration. Après révision de leur dossier, ils sont éligibles pour obtenir une indemnisation qui n'arrivera pas pour cause de bug informatique. Ils décident de payer de leur poche les employés sans activité. « *Ma paie est arrivée avec du retard pendant tout le premier confinement* », raconte amèrement Lionel Ogoubi, 37 ans, serveur. Pourtant, il aime ce restaurant. Cet ancien danseur hip-hop originaire de L'Haÿ-les-Roses (Val-de-Marne) est entré dans le monde de la restauration par le Club Med. Il y a donné des cours de danse dans le monde entier jusqu'au jour où on lui a proposé de le former au métier de barman, histoire d'avoir une situation plus stable. Il se passionne pour le service, arrête la danse. Lorsqu'il embauche à la Cantine sauvage, à l'hiver 2020, il aime le rythme de cet immense resto : « *Jérémy me disait que j'étais une machine !* » Mais, surtout, il est heureux de vivre enfin avec des horaires de jour.

Quand le restaurant ferme, Lionel Ogoubi est locataire d'un 28 mètres carrés à Montreuil pour 850 euros et touche un chômage partiel de 1 200 euros par mois. « *Je ne pouvais pas tenir, niveau finance. En plus, ma copine a voulu se confiner chez moi. C'était la cata. Je regardais la télé toute la journée. Quand elle rentrait [elle est infirmière libérale], elle m'obligeait à applaudir à 20 heures alors qu'elle se plaignait de ses patients et ne voulait faire que de la téléconsultation.* » Il ne comprend pas pourquoi ses amis le critiquent sur Facebook lorsqu'il soutient le professeur Raoult. Il ne croit pas à la dangerosité du coronavirus. Il ne supporte pas les plaintes de sa copine. Il ne se sent en phase avec personne. « *J'ai mis mon portable en mode avion pendant trois semaines.* » Il ne sort plus de chez lui. « *Il y* ○○○

Lors du premier confinement, les deux propriétaires, Moose Mokhtari et Najoua Boussaid, découvrent qu'ils vont devoir assurer sans filet. Déclaré comme "commerce de détails de pain, pâtisserie et confiserie en magasin spécialisé", leur lieu hybride ne peut pas bénéficier des aides gouvernementales. Après révision de leur dossier, ils sont éligibles pour obtenir une indemnisation qui n'arrivera pas pour cause de bug informatique.

Ci-contre, Julie Sardou, dans la maison de sa tante, à Romainville.

Page de droite, Diacrao Bathily, à Villejuif. Tous les deux ont été serveurs à la Cantine sauvage.

○○○ *avait trop de misère dans la rue.* » Il tombe dans une spirale. Un jour, il se décide à aller dans la cour de sa résidence où des parents promènent leurs enfants en poussette, une bière à la main. « *Il était 14 heures ! Je me suis dit qu'il n'y avait pas de mal. Je me suis ouvert une bouteille.* » Puis il prend de mauvaises habitudes. Les bouteilles de bière s'accumulent dans son 28 mètres carrés de Montreuil. L'alcool le rattrape au même titre que sa PlayStation. Il joue en réseau à *Call of Duty*, un jeu de guerre. La tension monte avec sa copine. Ça explose souvent.

L'ARRÊT du restaurant a également été un désastre pour Bachir El Diouane. Ce pâtissier de 51 ans, en poste depuis deux ans à la Cantine sauvage, vit à Paris, dans le 18^e arrondissement, dans un studio avec sa femme et son fils. Il aime son métier, qu'il pratique depuis plus de vingt ans, et a les yeux qui brillent lorsqu'il évoque ses gâteaux. À l'instar des chambres froides du restaurant qui ont rendu l'âme faute d'être utilisées, Bachir El Diouane a disjoncté. Seul, la journée, avec son fils de 6 ans dans leur studio, il tente de lui faire l'école. Le moral n'y est pas, le petit ne suit pas. L'enfant ne supporte pas d'être enfermé dans ce petit espace dans lequel ils viennent d'emménager après le remariage de son père. Sa mère les a quittés il y a quelques années déjà et ne donne plus signe de vie. Le petit ne parle que de leur vie d'avant, des voisins qu'ils avaient près de leur maison à Saint-Denis. Bachir El Diouane est désespéré. Les collègues ne sont pas là pour lui changer les idées. À lui aussi, le travail manque terriblement. Il n'a pas d'autres choix que de tenir.

Quand le restaurant rouvre ses portes, en mai 2020, c'est une bouffée d'oxygène pour tous les survivants de l'équipe. Lionel Ogoubi abandonne la bouteille et repart au boulot. Avant de démissionner en juillet. « *Ils m'ont payé comme en chômage partiel, alors j'ai fait des extras dans d'autres restaurants.*



J'ai gagné en une semaine ce que je faisais en un mois chez eux. Je suis parti. » Il est embauché dans le 16^e arrondissement, double son salaire, quitte sa femme et retourne vivre à L'Haÿ-les-Roses, où il a grandi. Avec un loyer deux fois moins cher et un salaire deux fois plus élevé, sa vie est plus confortable. Bachir El Diouane, lui, a repris ses habitudes. Tous les matins, il emmène son fils à l'école, l'esprit plus léger. Il parcourt à pied les quelques kilomètres qui le séparent du restaurant. Invariablement, il sonne à 9 heures. La porte est ouverte, mais c'est son rituel. À 9 h 15, Bachir El Diouane est à son poste et prépare les gâteaux. Sa tarte au citron a des fans. Il façonne aussi des « *fingers* » – « *car ils sont en forme de doigts* », explique-t-il – aux multiples parfums comme autant d'invitations au voyage. Le Mexique est au chocolat, La Réunion à la vanille, l'Amazonie au fruit de la passion... La reprise du travail le ranime : « *Je prends plaisir à faire le crémeux passion. C'est très simple : purée de passion, des œufs, du sucre. Rien n'est difficile en pâtisserie.* » Dans un secteur qui connaît déjà beaucoup de turnover, seuls sept des employés reviennent au restaurant à l'issue du premier confinement. Certains ont démissionné ou ont trouvé des boulots moins frappés par la crise. L'un est devenu poseur de fibre optique dans le Val-d'Oise alors qu'il vit à Suresnes (Hauts-de-Seine). Il déroule du câble de 8 heures à 19 heures. Un autre a sauté sur la première opportunité. Il est passé de serveur à auxiliaire de vie pour assurer son loyer. D'autres ont disparu de la circulation. Pour reconstituer son équipe, Jérémy Nguyen Bâ doit recruter dix personnes. Dès la fin août, Julie Sardou, 26 ans, étudiante sortie de Sciences Po Lille, est embauchée. Elle vient de passer l'été à faire les cueillettes et du camping sauvage. Elle a abandonné derrière elle maquillage et soutien-gorge, mais pas son besoin d'indépendance. En rupture familiale, elle est hébergée par une tante à Romainville (Seine-Saint-Denis). Une cousine a accepté de partager sa chambre avec elle. Julie Sardou a aménagé un petit coin d'un mètre sur deux où est posé un matelas sur lequel elle rêve de stabilité et lit Nietzsche. Sans travail, elle se sent inutile, à la charge ○○○



○○ de cette famille éloignée pour laquelle elle ne veut pas être un poids. Le CDI qu'elle signe comme serveuse, trente-neuf heures par semaine, 1400 euros par mois, avec une période d'essai de deux mois, est une aubaine. L'horizon se dégage avec au bout la promesse d'un studio bien à elle. « *Je cherchais un job temporaire et mon premier critère était une équipe bienveillante, raconte-t-elle. J'ai trouvé encore mieux : des gens incroyables ! À chaque fois que j'arrivais à la Cantine, il y avait un souffle de bonne humeur. C'était très familial.* » Les collègues deviennent ses amis. « *Bachir m'offrait souvent des tartes au citron, il savait que c'était ma pâtisserie préférée* », se souvient-elle. Mohamed Bouad, le pizzaiolo, lui fait des blagues. Najoua Boussaid, Yovel Pirataph et Youness en cuisine sont des coéquipiers exemplaires. « *Si j'avais un problème avec un client, ils ne m'en tenaient pas rigueur. Ils étaient gentils* », se rappelle-t-elle. Lloyd Suwakkeen et Adam Tounsi, respectivement barman et serveur rescapés de la première vague, deviennent de vrais copains ; Liloo Tosi, embauchée en même temps qu'elle, sa sœur de cœur.

A 23 ans, Liloo Tosi est la fille d'un architecte et d'une cheffe à domicile pour « *un grand footballeur parisien* ». Elle sait ce qu'est un coup de feu. Elle aime « *le rush* », comme elle dit, et se laisse happer par la vie du restaurant. « *J'ai un peu mis de côté mes études quand j'étais à la Cantine sauvage. L'ambiance était dingue.* » Cet été 2020, elle revient de Tokyo, où elle était partie pour couper de ses études d'ingénieure en environnement à Tours. Sur place, elle a travaillé comme serveuse dans un restaurant gastronomique français, car elle n'aime pas se sentir à court d'argent. Elle a adoré le service attentionné qu'elle a appris dans cette maison. Une fois de retour, elle reprend un job à la pizzeria Del Arte à Créteil Soleil mais se fait licencier après deux semaines faute de clients. Lorsqu'elle est prise à la Cantine sauvage, elle s'est décidée à entamer une formation de soigneuse



animalière. Elle fera les deux en parallèle et vivra à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne) chez sa grand-mère pour économiser le temps de prendre un appartement bien à elle. Elle signe un CDI de vingt heures par semaine payées 850 euros par mois. Son plan semble fonctionner à merveille.

La vie reprend alors doucement le dessus à la Cantine sauvage, avec une terrasse qui ne fait que 30 couverts. Les employés de bureau ne sont pas encore revenus. « *On ne faisait que cent couverts par jour* », raconte Jérémy Nguyen Bâ. Assez vite, il pressent un deuxième confinement et, cette fois, l'équipe de direction ne veut pas se laisser surprendre. « *Quand on a un paquebot et qu'on l'arrête net, qu'on demande à tout le monde de descendre à quai, c'est difficile de redémarrer en un claquement de doigts*, analyse Najoua Boussaid, cheffe et gérante du lieu. *Fin octobre, j'ai refusé qu'on ferme pour qu'on continue à se voir, à être ensemble.* » La direction décide d'ajouter à leur statut celui de « *restauration collective sous contrat* » pour réorienter leur affaire. Jérémy Nguyen Bâ développe la vente à emporter pour les particuliers, réfléchit à la mise en place de partenariats avec des entreprises locales pour leur livrer des repas dans les bureaux, répond à des appels d'offres dans ce sens. Lorsque le deuxième confinement est annoncé, fin octobre, il est prêt. « *Mais, pour tenir, il a fallu se séparer d'employés que l'on venait juste d'embaucher. N'ayant pas été remboursée de la première période de fermeture, la direction ne pouvait pas repayer le chômage partiel de sa poche.* » Les derniers employés recrutés, prévenus assez tôt, perdent leur poste. Malgré la claque, Julie Sardou garde un souvenir ému de son pot de départ. Elle raconte la bouteille de crémant ouverte par le directeur, le couteau de cuisine offert par la gérante. Mais, voilà, sans travail, elle n'a plus la perspective de vivre dans son propre appartement. Idem pour Liloo Tosi. Quant à Diacrao Bathily, il risque de se retrouver à la rue. Embauché comme serveur en même temps que les filles, cet orphelin de père, qui envoie une partie de son salaire à sa mère restée au pays, ne peut compter que sur lui-même. Il avait signé un CDI lui assurant 1400 euros net par mois. La fin de sa période d'essai coïncide avec le début du deuxième confinement. Il est remercié. Pourtant, il reste reconnaissant envers Moose Mokhtari. Le grand patron du groupe Sauvage lui a promis de payer les 350 euros de son loyer et de le dépanner s'il a besoin d'argent. « *Je lui demande 10 ou 20 euros de temps en temps. Ça me permet de tenir jusqu'à la réouverture.* »

De son côté, Bachir El Diouane a pu garder son poste. La gérante lui propose même de le rémunérer partiellement pour qu'il puisse s'occuper de son fils. Il refuse net : « *Le travail est une thérapie pour moi. Si je reste à la maison, je vais exploser.* » Il se remet aux fourneaux. À la belle époque, il fabriquait deux cents gâteaux. Aujourd'hui, c'est imprévisible et ça le mine : « *Quand je fais moins, la vitrine se retrouve vide, ça me donne l'impression de ne rien avoir fait. Quand je fais trop, ça part à la poubelle, c'est du gâchis. C'est encore pire. Je sais que ça ne dépend pas de moi, mais ça me donne l'impression d'être inutile.* » Au restaurant ne sont restés que les anciens : Youness et Yovel Pirataph en cuisine, « *Momo* » au four à pizza, Bachir El Diouane, Ali et Lahcen Aderak à la pâtisserie, Adam Tounsi et Lloyd Suwakkeen au service. Najoua Boussaid et Jérémy Nguyen Bâ maintiennent l'illusion d'une activité normale.

Tout le monde est mis à contribution pour tenir un objectif évident : survivre. 110 000 salariés du monde de la restauration sont laissés sur le carreau par la crise sanitaire, selon une étude AKTO relayée le 6 mai par l'Union des métiers et des industries de l'hôtellerie. Les restaurants ont subi une baisse d'environ 50 % de leur chiffre d'affaires et 6 % d'entre eux pensent déposer le bilan d'ici à la fin 2021 malgré les aides. La Cantine sauvage, elle, a vu son chiffre d'affaires journalier dégringoler de 90 % et doit s'en sortir sans l'État. Alors les serveurs se muent en commerciaux. Ils distribuent des cookies à la sortie du métro pour faire de la pub. Les pâtisseries deviennent livreurs. Le directeur se penche sur la stratégie de communication pour faire revenir le client. Enfin, quand il reviendra, vraiment.

Dans cet entre-deux, une routine étrange se met en place. En cuisine, les bons de commande de vente à emporter arrivent au compte-gouttes. Les gestes sont ralentis, moins précis que d'habitude. Jérémy Nguyen Bâ vend une baguette par heure aux clients de passage. Afin de contrer la morosité, il signe des conventions avec des entreprises du quartier. La Cantine sauvage devient cantine d'entreprise. « *Ça met du baume au cœur à tout le monde* », sourit-il. Concrètement, quelques salariés des sociétés alentour viennent parfois déjeuner à l'une des cent tables encore bien alignées dans la salle. Ils arrivent

heureux d'entrer dans un restaurant, s'asseyent par table de trois et s'offrent même quelques bouteilles de rosé. « Ça nous fait du bien d'être ici, fanfaronne l'un de ces privilégiés. Et on sent aussi que ça fait plaisir au serveur de s'occuper de nous. Ça redonne du sens à son métier. »

Après plusieurs mois sans travailler, Julie Sardou est maintenant loin de la Cantine sauvage. Certes, elle n'aura pas son appartement tout de suite, mais elle cherche un poste en rapport avec sa formation dans l'urbanisme. Elle enchaîne les entretiens, collectionne les échecs, s'épanche dans son journal intime et s'échappe de temps en temps loin de Romainville, chez son copain, à Paris. Elle échange parfois des messages avec Liloo Tosi, qui est rentrée vivre en Picardie chez sa mère, à Chézy-sur-Marne, un village agricole au bout de la ligne P du Transilien, juste avant Château-Thierry, le terminus. Elle ne supporte pas d'être à la charge de sa mère, mais elle n'a pas le choix, elle ne touche pas le chômage et vit sur ses économies. Dans leur petite maison au bord du Dolloir, elle se concentre sur sa formation de soigneuse animalière. Comme pour oublier cette situation précaire, elle s'impose un rythme drastique : lecture, études, sport et le soir, pour se détendre, une partie d'échecs avec sa mère. Elle apprend à ne plus être mauvaise joueuse.

Tenter de mettre à profit ce temps en suspens aura été le maître mot de toute l'équipe de Sauvage. À l'approche de la réouverture, Jérémy Nguyen Bâ brandit le nouveau logo végétalisé qui annonce une ère différente. Il prépare la trentaine de recrutements que le groupe va effectuer dans les semaines à venir. Grâce à la numérisation de son service d'embauche, il a rationalisé le processus pour gagner du temps et faire baisser son nombre de salariés. Sa reprise se fera avec beaucoup moins de serveurs. Depuis des mois, il construit un outil qui permettra aux clients de passer leur commande directement depuis leur téléphone portable dès qu'ils prennent place à table. Le paiement se fera avant même d'avoir mangé, ce qui évitera les queues interminables à la caisse. Que deviendra le rapport humain que les clients venaient justement

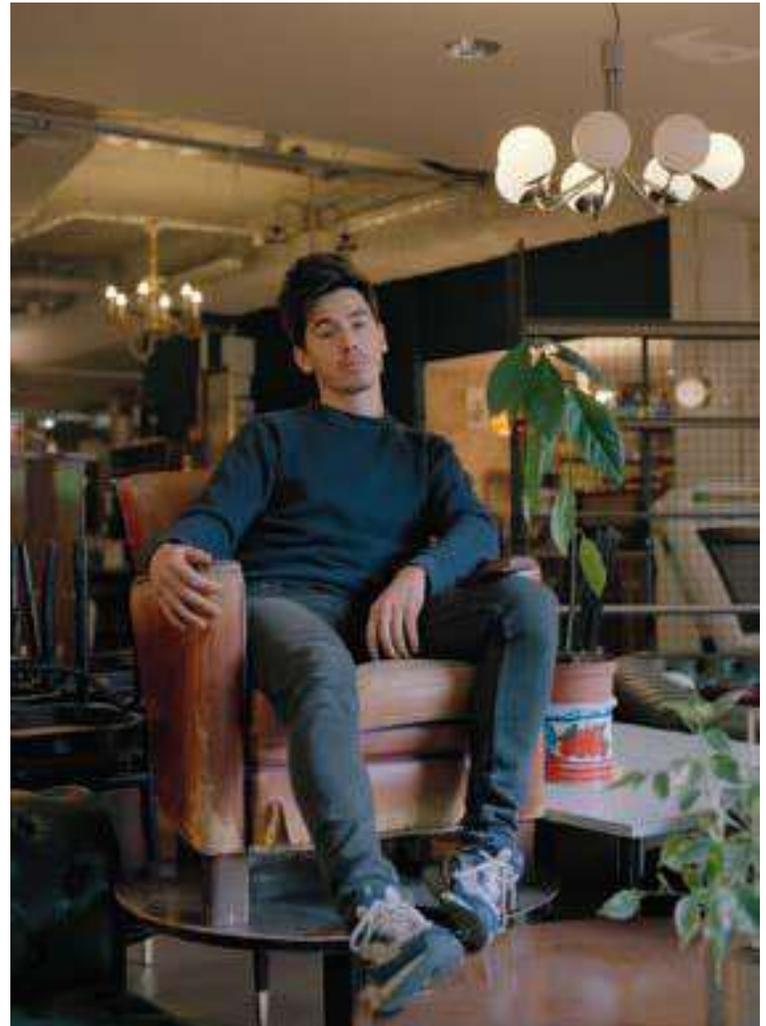
chercher ? « L'équipe aura plus de temps pour bien s'occuper des clients, expliquer la carte au lieu d'encaisser et de prendre les commandes », se défend Jérémy Nguyen Bâ. La cheffe, Najoua Boussaid, ajoute : « Rationaliser nous laisse le temps de développer la friche, par exemple. » Le terrain vague sera transformé en place de marché informelle avec des artisans, des fripiers, un beer truck, un four à pizza mobile placé dans l'ancienne bétailière, un food truck, des transats, de la musique, peut-être un potager. Elle a profité du mois d'avril pour s'échapper en Tunisie et revenir travailler dans l'olivieraie familiale et ses 20 000 arbres. Najoua Boussaid veut développer une production autonome d'huile d'olive bio avec des femmes de Djerba, payées équitablement. Le fruit de leur travail serait vendu intégralement aux cuisines du groupe Sauvage. « Partir m'a semblé mieux que de taper toutes les cinq minutes dans la barre de recherche Google "réouverture des restos", non ? »

Après les dernières annonces d'Emmanuel Macron, la décision est prise : même si la terrasse est petite, le restaurant ouvrira dès le 19 mai. Les tables et les chaises sont commandées, les recrutements ont commencé. Najoua Boussaid exulte : « On a encore beaucoup de boulot, mais on sera prêts ! » Les neuf employés rescapés attendent de rencontrer six nouveaux collègues. Bachir El Diouane ne croit pas au retour à la vie normale, mais il continue à faire des gâteaux. Liloo Tosi a décliné l'offre qui lui proposait de revenir. Elle a trouvé un poste de serveuse-caissière dans une salle d'escalade à Paris. Elle va pouvoir bosser et faire du sport. Et puis elle est heureuse de ne plus être un poids pour sa mère. Julie Sardou a été embauchée comme assistante du président d'un cabinet de conseil en aménagement territorial. Lionel Ogoubi s'appête à reprendre du service dans le 16^e arrondissement. Diacrao Bathily, lui, attend depuis son studio le coup de fil de la Cantine sauvage. « Je ne sais pas s'ils vont me rappeler. Mais, s'ils le font, j'irai travailler. L'énergie va venir toute seule même si je n'ai pas beaucoup mangé ces dernières semaines. » ^(M)

Page de gauche, Liloo Toosi, ancienne serveuse, poursuit désormais des études de soigneuse animalière.

À droite, Jérémy Nguyen Bâ, le directeur de la société Sauvage, à la Plaine Saint-Denis.

Dans cet entre-deux, une routine étrange se met en place. En cuisine, les bons de commande de vente à emporter arrivent au compte-gouttes. Les gestes sont ralentis, moins précis que d'habitude. Jérémy Nguyen Bâ vend une baguette par heure aux clients de passage. Afin de contrer la morosité, il signe des conventions avec des entreprises du quartier. La Cantine sauvage devient cantine d'entreprise. « Ça met du baume au cœur à tout le monde », sourit-il.



Untitled, 2011-2020, réalisée par l'artiste suisse Urs Fischer, est composée de neuf sculptures en cire, dont cette reproduction de L'Enlèvement des Sabines (de Giambologna).

Page de droite, la rotonde de la Bourse de commerce, à Paris, avec une fresque d'époque ornée de scènes représentant les continents.



MAÎTRE D'ŒUVRES.

Texte Roxana AZIMI et Raphaëlle BACQUÉ
Photos Romain COURTEMANCHE

C'est la fin d'une longue attente pour François Pinault. Le 22 mai, après de nombreux reports dus à la situation sanitaire, le musée du milliardaire breton, à la Bourse de commerce, au cœur de Paris, ouvrira enfin ses portes. L'aboutissement d'une vie pour l'homme d'affaires de 84 ans. L'exposition inaugurale, conçue par ses soins, esquisse le portrait d'un passionné, devenu collectionneur au début des années 1970, et toujours très actif. Ce parcours, guidé par l'instinct et le sens des affaires, a fait de lui l'un des acteurs les plus influents du monde de l'art contemporain.

LE REGARD BLEU LASER

FLOTTE UN PEU, juste au-dessus du masque noir, et l'on entend à peine la voix souffler : « *J'aurais aimé que tout cela arrive plus tôt.* » Devant François Pinault, l'installation de l'œuvre monumentale du sculpteur suisse Urs Fischer se termine. C'est une réplique apparemment parfaite de *L'Enlèvement des Sabines*, commandée au ^{xvi}^e siècle par les Médicis pour orner la piazza della Signoria, à Florence. Plus de quatre cents ans plus tard, l'industriel devenu collectionneur a choisi ce modèle, entièrement en paraffine plutôt qu'en marbre, pour ouvrir l'exposition inaugurale de la Bourse de commerce, « son » musée au cœur de Paris, dans le quartier des Halles. L'ensemble de cire, une bougie géante, est voué à se consumer et s'écouler doucement, six mois durant ; comme le temps qui file, cette obsession de l'humanité et plus encore, peut-être, du milliardaire de 84 ans. Presque chaque jour, chaussé de baskets montantes noires Balenciaga – une des marques du groupe de luxe Kering, qu'il a fondé – « *Monsieur Pinault* », comme l'appellent les ouvriers qui s'agitent autour de lui, est venu

surveiller la fin du montage de cette exposition dont, c'est une première, il est le concepteur. Il en a choisi les œuvres parmi sa collection, le déroulé et même le titre, « *Ouverture* », « *sans "s"* », précise-t-il. En ce jour de décembre 2020, le splendide bâtiment, entièrement réaménagé, est prêt depuis septembre, et ses propos sonnent comme une inquiétude.

Des ouvertures de lieux, François Pinault en a connu. En 2006, il a inauguré le Palazzo Grassi à Venise et, trois ans plus tard, la Pointe de la Douane. Comme au cours de l'inauguration de ces deux institutions, François Pinault accueillera lui-même les premiers visiteurs. L'homme d'affaires aime se retrouver face au public. Quand ses expositions sont montées, il lui arrive même d'en arpenter les salles, curieux des réactions.

Mais le François Pinault de 2021 n'est pas le même que celui de la décennie 2000. Au moment de l'ouverture de Grassi, il est déjà un patron redouté et riche, rehaussé du lustre particulier que confère l'industrie de la mode et du luxe, et un grand collectionneur. À l'époque, même si son nom est

connu du monde de l'art, il reste pourtant un poids lourd parmi d'autres. L'exposition au Palazzo Grassi sera un passeport qui lui permettra de gagner définitivement une stature internationale et, surtout, la réputation de collectionneur prescripteur. Si les touristes sourient devant le chien rouge de Jeff Koons montant la garde sur le Grand Canal, les visiteurs de Grassi se retrouvent, une fois à l'intérieur, face aux grands noms de l'histoire de l'art, Mark Rothko ou Carl Andre, à quelques guérilleros, ceux de l'arte povera notamment, ou des tontons flingueurs comme Paul McCarthy. Le soir du dîner inaugural, le fils de paysan breton exulte, fier d'accueillir à sa table la crème des collectionneurs américains, le gratin des affaires, et juste ce qu'il faut d'anciennes têtes couronnées, d'actrices et de fils de la bonne société pour attirer tous les regards.

Quinze ans plus tard, de telles festivités n'ont plus lieu d'être, alors que la France a franchi la barre des 100 000 décès dus au Covid-19, que le monde de la culture est dans une situation critique. Et François Pinault n'a plus besoin d'épater ses très rares concurrents ni d'attirer les foules avec un chien de Jeff Koons.

Aujourd'hui, chacun de ses achats est scruté, et de très près. Par les journalistes, les critiques, les commissaires d'exposition. Le label Pinault est devenu au fil des années une validation. Quant aux autres collectionneurs, beaucoup espèrent gagner de l'argent en pariant sur les mêmes artistes que lui. Sa collection serait valorisée à 1,5 milliard d'euros d'après *Challenges*, un chiffre que son équipe refuse de commenter.

VOILÀ t r o i s m o i s , François Pinault a convié un autre amateur d'art. D'un genre très particulier : Bernard Arnault, patron de LVMH, son plus grand rival, autant dans les affaires que dans le monde de l'art. « FP », comme l'appellent ses plus proches conseillers, a invité « BA », surnom donné en interne au PDG de LVMH. Les deux hommes ont contemplé l'accrochage pendant deux heures, sans témoin. Au fil des mois qui ont précédé l'ouverture, prévue le 22 mai, de nombreuses personnalités du monde de la culture ont aussi eu droit à des visites privées, certaines avec

François Pinault lui-même comme guide. Sont ainsi venus des artistes renommés, des directeurs de musée, mais aussi de grands mécènes, comme Maja Hoffmann, qui a créé la Fondation Luma, dont un nouvel édifice, conçu par l'architecte Frank Gehry, sera inauguré le 26 juin à Arles, ou encore Guillaume Houzé, membre du directoire du groupe Galeries Lafayette et de la fondation Lafayette Anticipations. Si des visites se sont ainsi succédé, c'est que le Tout-Paris culturel était on ne peut plus curieux de cette inauguration. Depuis le début de la pandémie, les membres de l'équipe de la Bourse de commerce ont été suspendus aux annonces, aux rumeurs, aux démentis. Depuis un an, François Pinault a encaissé chaque retard accumulé sur le chantier comme autant de mauvais coups. En cette année de pandémie, il a maudit les vagues de contamination. Car cela fait près de vingt ans, en réalité, qu'il s'impatiente.

L'ouverture de la Bourse de commerce, c'est l'aboutissement d'une vie. En 2001, il évoque pour la première fois son intention d'investir un lieu pour y montrer ses œuvres choisies. Pinault, ami du président Chirac, vise alors le site, très symbolique dans l'histoire du monde ouvrier, de l'ancienne usine Renault de Boulogne-Billancourt, sur l'île Seguin. La municipalité de l'époque, dirigée par l'ancien ministre giscardien Jean-Pierre Fourcade, traîne des pieds. Les associations de riverains multiplient les recours. Le projet s'enlise dans la bureaucratie et Chirac rechigne à intervenir. De guerre lasse et vexé, le collectionneur se transporte à Venise, qui ne l'a jamais vraiment consolé.

Incognito, souvent accompagné d'un unique conseiller, l'ancien ministre de la culture Jean-Jacques Aillagon, l'homme d'affaires n'a cessé d'explorer des endroits alternatifs, à Paris et ailleurs. La Mairie de Paris ne l'ignore pas. Le socialiste Bertrand Delanoë comme sa successeuse Anne Hidalgo ont déroulé le tapis rouge à Bernard Arnault, pour implanter sa Fondation Louis Vuitton dans le bois de Boulogne. Ils veulent aussi trouver un site à François Pinault. « *C'est l'épouse de mon adjoint à l'urbanisme, Jean-Louis Missika, qui, un jour, a évoqué la Bourse de commerce* », se souvient Anne Hidalgo. L'ancienne Halle aux blés est idéalement située. À deux pas du Forum des Halles et de son ○○○



Romain Courtemanche pour M Le magazine du Monde. Courtesy of the artist and Balice Herling, Paris, Adagp, Paris, 2021

La Bourse de commerce,
à Paris, le 28 décembre.



○○ nœud de lignes de métro et de bus. À dix minutes à pieds du Musée du Louvre et du Centre Pompidou. Une vue superbe sur la splendeur gothique de l'église Saint-Eustache, des restaurants à foison.

L'édifice du XVIII^e siècle, entièrement rond et surmonté d'une coupole, appartient alors à la riche chambre de commerce et d'industrie de Paris - Île-de-France qui y a installé ses bureaux. En 2015, cette dernière veut vendre à la Mairie de Paris mais pas brader son bien. L'ancien président François Hollande reconnaît aujourd'hui avoir «*facilité la discussion de façon à ce que la cession se passe à un prix raisonnable*». Le chiraquien Pinault n'avait d'ailleurs pas caché, trois ans plus tôt, qu'il avait préféré voter pour le candidat socialiste plutôt que pour son adversaire de droite Nicolas Sarkozy. Le chef de l'État n'est pas le seul à intervenir. La ministre de la culture Audrey Azoulay et le ministre de l'économie de l'époque, un certain Emmanuel Macron, pèsent eux aussi de tout leur poids pour que la Ville rachète enfin l'édifice moyennant 86 millions d'euros. Le 27 avril 2016, Anne Hidalgo peut enfin annoncer qu'elle concède l'occupation du site à la société Pinault Collection (un bail de cinquante ans renouvelable contre 15 millions d'euros par an les deux premières années). À charge pour le milliardaire d'assumer les travaux d'aménagement nécessaires. Il aura fallu cinq ans et plus de 150 millions d'euros pour terminer le musée. Nous y voilà.

POUR cette première exposition reflétant ses choix et son goût, ses très proches conseillers ont d'abord suggéré à «FP» de raconter l'histoire de sa collection. Un ensemble de quelque 10 000 œuvres et 587 artistes, depuis sa première acquisition, en 1972, d'une toile de Paul Sérusier, un post-impressionniste de l'école de Pont-Aven. Il a repoussé tout de suite cette idée, «*trop classique, trop banale*», juge-t-il. Il a tout autant exclu l'exposition-palmarès, avec ses alignements de «*must have*» d'artistes bankable. Il ne veut pas risquer la comparaison avec le rival Bernard Arnault, dont la collection est nourrie de valeurs sûres – Matisse, Yves Klein, Claude Monet, Mark Rothko... Un ensemble très différent de celui de Pinault.

En effet, plus que sa puissance, plus que sa fortune, évaluée par le magazine *Challenges* à 32 milliards d'euros, c'est sa vista que l'autodidacte voudrait que l'on retienne aujourd'hui, «*la profondeur de la collection plutôt que son ampleur*», précise Martin Béthenod, directeur de la Bourse de commerce. Il a choisi la sobriété mystique de l'architecte japonais Tadao Ando, déjà chargé du Palazzo Grassi et de la Pointe de la Douane.

Dans l'accrochage, on est frappé par le nombre important d'artistes noirs, africains ou afro-américains, tels que David Hammons, Lynette Yiadom-Boakye ou Kerry James Marshall, non loin de fresques du XIX^e siècle vantant l'exploitation coloniale. François Pinault réfute cependant l'idée qu'il aurait pu tirer parti de l'écho retentissant du mouvement Black Lives Matter : «*Cela n'a aucun lien ! Je collectionne depuis très longtemps les œuvres de ces artistes. Si j'avais imaginé que cela pourrait être perçu comme une concession à une mode, j'en aurais peut-être même pris le contre-pied !*» Surprenante, aussi, l'accumulation de photos, signées Michel Journiac ou Cindy Sherman, traitant des stéréotypes de genre. Ou encore ce cri d'Anna Magnani dans le film *Mamma Roma*, de Pasolini, peint par la Sud-Africaine Marlene Dumas, qu'il a consenti à décrocher de sa propre chambre à coucher car il dit tout de la rage et de la douleur des femmes. François Pinault aurait-il senti que les stars d'hier, celles qui avaient profité sans pareil des débuts de la spéculation dans l'art, les Jeff Koons, Murakami et consort, ont mangé leur pain blanc, qu'il est temps de se prévaloir d'autre chose ? L'un des premiers visiteurs conviés à découvrir l'accrochage dans le courant du mois de décembre, le conseiller des politiques et des patrons Alain Minc, a aussitôt résumé : «*C'est un manifeste politique ! Une expo d'anarchistes avec des Noirs, des marginaux qui disent qu'être capitaliste c'est être sensible aux transformations du monde.*» Ses intentions percées à jour par son conseiller, le milliardaire était aux anges. Au fil des années, «FP» s'est entouré d'un état-major : un ancien ministre de la culture, Jean-Jacques Aillagon, directeur de la Collection ; un ancien directeur de cabinet de ce dernier,

Martin Béthenod, aujourd'hui aux commandes de la Bourse de commerce ; une curatrice toujours sur la brèche, Caroline Bourgeois ; un spécialiste photo affûté passé par Christie's, Matthieu Humery. À noter aussi la présence éclair d'un ancien conseiller d'Emmanuel Macron, Sylvain Fort. Embauché en 2019, avec l'espoir – peut-être – d'améliorer les relations notoirement fraîches avec l'Élysée, ce dernier n'est finalement pas resté plus d'un an auprès du collectionneur. La greffe n'aurait pas pris...

Cette troupe d'élite conseille, mais la décision finale appartient au milliardaire. Jean-Jacques Aillagon reconnaît : «*Quelles que soient la force et la conviction de nos avis, c'est lui qui arbitre et c'est bien qu'il en soit ainsi.*» L'intéressé en convient : «*Dès que je vois un détail qui ne va pas, je ne lâche rien ni personne. Peut-être se disent-ils : "Quel emmerdeur !"*». Lors de ses inspections quotidiennes, il pointe ici un châssis trop lâche, là une finition à parfaire, plus loin un cartel

**PLUS QUE SA PUISSANCE,
PLUS QUE SA FORTUNE,
C'EST SA VISTA QUE
L'AUTODIDACTE VOUDRAIT
QUE L'ON RETIENNE
AUJOURD'HUI, "LA
PROFONDEUR DE LA
COLLECTION PLUTÔT QUE
SON AMPLEUR", PRÉCISE
MARTIN BÉTHENOD,
DIRECTEUR DE LA BOURSE
DE COMMERCE.**

manquant. Car, plus qu'à Venise, un souci l'anime : le grand public. D'où une politique tarifaire très accessible pour les jeunes. Et aussi la part belle faite à la peinture figurative, plus facile à appréhender que les arts abstraits ou conceptuels.

Cette fois, même le charme du trublion italien Maurizio Cattelan n'a pas opéré ! Celui-là même qui a fait sourire François Pinault avec une proposition de pierre tombale gravée de l'inscription «*Pourquoi moi ?*» n'a pu imposer le projet qu'il couvait pour le centre de la rotonde. Discrètement installés près de la coupole, ses pigeons ne toiseront que ceux qui voudront bien les remarquer. En lien direct avec le grand patron, Bertrand Lavier s'est également entretenu de longues semaines du contenu des 24 vitrines datant de l'Exposition universelle de 1889, qui ceinturent la rotonde. Par SMS, depuis sa maison en Bourgogne, l'artiste a dû envoyer le croquis de chacun des objets qu'il souhaitait exposer : ici un ours en peluche, là une scie et une ○○○



○○ lance accolées comme un rébus (« Silence »), plus loin encore un violoncelle peint en mauve...

Quelques jours avant Noël, François Pinault découvrait un salon qui devait accueillir des autoportraits d'artistes : il a tout fait décrocher au profit d'une pièce unique. Nul ne pourra manquer *Ici Plage, comme ici-bas*, immense frise de Martial Raysse aux tons fluo. Sachant pertinemment que les dernières œuvres de ce peintre français, ami depuis vingt ans, traînent un parfum de ringardise dans le monde de l'art contemporain.

« *Tellement de gens lui avaient dit du mal de moi et de mon travail qu'il avait décidé de juger par lui-même* », s'amuse Martial Raysse en racontant leur rencontre, en 2000. Après avoir connu son heure de gloire dans les années 1960, le peintre se trouve alors au creux de la vague. François Pinault a débarqué en avion privé à Périgueux pour visiter une de ses expositions. Les acheteurs n'apprécient pas ses grandes toiles maniéristes aux coloris acides des années 1990. François Pinault s'attarde pourtant devant *Le Carnaval de Périgueux*, une toile aux allures de kermesse flamande. Quelques

minutes plus tard, dans un bar du quartier, il propose à l'auteur de l'acheter. Tous deux nés en 1936, les deux hommes sont des « *aventuriers au caractère bien trempé* », selon la galeriste Catherine Thieck. Ce sont aussi deux amateurs de femmes, jaloux de leur mystère, pareillement marqués par la violence de la guerre d'Algérie, « *lui dans les bataillons disciplinaires et moi chez les fous* », rappelle Martial Raysse. Aujourd'hui encore, Pinault est son principal collectionneur, sinon le seul. Et alors ? C'est encore seul, en 2015, qu'il décide de présenter à la Conciergerie de Paris le travail de Raphaëlle Ricol, une peintre expressionniste aux couleurs stridentes. La jeune fille, sourde de naissance, est totalement inconnue, mais son père, René Ricol, l'est moins. Le commissaire aux comptes de Pinault Printemps Redoute est un compagnon de route de l'industriel. En 2001, René Ricol suggère à sa fille de rencontrer François Pinault. Elle emporte deux tableaux à son bureau, rue François-I^{er}. L'homme d'affaires les regarde sans dire un mot. Puis, sans s'encombrer de bavardage inutile, il se met à lui acheter des toiles à chacune de ses expositions.

A-t-il voulu faire plaisir à son ami comptable du capitalisme français ? « *Il a été séduit par l'urgence à créer de Raphaëlle Ricol* », objecte Caroline Bourgeois, conservatrice de la Collection Pinault. À chaque visite, François Pinault s'est arrêté « *sur les œuvres les plus provocantes, les plus carnassières, celles qui vous mettent une claque à peine vous les regardez* », se souvient la jeune artiste, précisant qu'il « *sent l'œuvre dans laquelle l'artiste aura le plus souffert* ». Un jour où elle lui montre *Malgré la différence*, un tableau rapprochant une femme en burka d'un fanatique du Ku Klux Klan, elle lui explique que le Palais de Tokyo, jugeant l'œuvre trop offensante, l'a refusée en 2010 au moment de l'exposition « *Dynasty* ». Pinault l'achète illico.

La provocation n'est pas pour lui déplaire. « *Il aime les œuvres urticantes* », abonde Bertrand Lavier. Ainsi François Pinault avait-il acheté sa Ferrari Dino accidentée, clou de la FIAC en 2013. L'ancien ministre de l'éducation Luc Ferry, pourfendeur en chef de l'art contemporain, avait pris un malin plaisir à l'éreinter dans *Le Figaro*, rappelant à « *l'heureux propriétaire du chef-d'œuvre* » – dont il ignorait alors le nom – qu'il aurait « *pu s'offrir cinq Dino rutilantes au même prix, en faire détruire une si ça lui chantait, et prendre le volant des autres* ». Comment Pinault choisit-il ses œuvres ? « *Quand cela me donne la chair de poule, que cela me procure des émotions, quand j'ai les larmes qui me montent aux yeux, c'est cela la mesure*, répond-il. *Si c'est beau mais que cela vous laisse froid, c'est mauvais signe.* »

CETTE forte émotion, il l'a ressentie en découvrant, voilà trente ans, le travail de David Hammons. Depuis un demi-siècle, l'artiste a fait de la question raciale et de sa propre identité afro-américaine le cœur de sa recherche. François Pinault ne s'est jamais formalisé que ce dernier, très secret, l'ait reçu la première fois sans aucun égard : « *Il m'a envoyé bouler... Il ne voit personne. C'est un humilié, un écorché vif. Être noir aux États-Unis dans les années 1960, c'était dur. Et puis, il déteste les collectionneurs. Mais, en même temps, il en vit...* » À la Bourse de commerce, où pas moins de 26 pièces de Hammons sont exposées – le plus

grand rassemblement en France à ce jour –, une salle aux fenêtres occultées est tout entière occupée par la carcasse d'une cellule de prison, recomposée par cette figure du Black Arts Movement. *Minimum Security*, c'est ainsi qu'il a intitulé cette œuvre dont le mouvement de tôle résonne avec un écho sinistre et glaçant. « *Ne regarde pas* », avait intimé Hammons quand Pinault avait, par curiosité, soulevé la couverture cachant cette énorme installation. « *Il ne voulait pas la vendre* », confie le milliardaire. Mais François Pinault a l'art de convaincre, et le portefeuille qui va bien.

Comme il a le pouvoir de propulser de jeunes inconnus, c'est le pari qu'il fit avec Claire Tabouret, après avoir découvert son travail, de la peinture figurative aux couleurs toxiques et acides, en 2014, à la veille de sa troisième exposition à la galerie Isabelle Gounod, à Paris. « *J'étais remontée comme une pendule, je m'étais préparée, je ne voulais pas rater ce moment* », se souvient la jeune peintre qui, alors âgée de 32 ans, s'impatientait de voir sa vie changer. Sans hésiter, François Pinault achète, rasant tout. Trois mois plus tard, il lui passe commande d'un très grand tableau pour l'exposition « *L'illusion des lumières* » au Palazzo Grassi. Au cours de cette période, François Pinault se rend presque une fois par semaine dans son atelier de Pantin pour suivre l'évolution d'un grand tableau, une armée de chérubins déterminés nimbés d'un vert toxique. Un collectionneur aussi important allant en banlieue parisienne pour rencontrer un artiste, la situation pourrait surprendre. Mais, dès le début des années 2000, François Pinault a délaissé les affaires, a quitté la présidence de la holding Artemis et la direction opérationnelle de son groupe, et se consacre davantage à l'art.

Lorsque, un an et demi plus tard, Claire Tabouret envisage de s'installer à Los Angeles, c'est auprès du mécène qu'elle prend conseil autour d'un thé dans son hôtel particulier de la rue de Bourgogne. « *Il m'a poussée à me déstabiliser, à ne pas m'installer dans un confort petit bourgeois parisien* », se remémore la jeune femme. « *On ne la lui fait pas*, sourit Hélène Delprat, une plasticienne inclassable dont il a acheté pas moins d'une vingtaine d'œuvres. *Son empire ne lui a pas retiré* ○○○



Au rez-de-chaussée, une vitrine
abritant une œuvre
de Bertrand Lavier, *Blue*, 2020.

Page de gauche, *Red Canoe*, 2000,
de l'Écossais Peter Doig.



Oh Say You Can See, 2017
(en haut à gauche), et
Untitled, 2000 (ici),
de David Hammons. Une paire
de sièges d'avion en cire
(*Untitled* 2011-2020), signée Urs
Fischer. *Mamma Roma*, 2012 (à
gauche), et *Stellina*, 2012, de la
Sud-Africaine Marlene Dumas.

○○ *humilité et lucidité.* « *Il va vite, comprend vite, on n'a pas besoin de se parler pendant des heures* », ajoute le peintre Vincent Gicquel, Breton et autodidacte, comme le collectionneur qui le suit depuis 2017.

Qu'on ne se méprenne pas : les artistes qui l'entourent ne sont pas les fous d'un roi dont il faudrait tuer l'ennui ou le blues. Et, s'il les régale souvent de caisses de vin, François Pinault ne copine pas. Aux artistes, il réclame plus de constance que de complicité. « *Est-elle solide ?* », demande-t-il à Isabelle Gounod, après avoir rencontré Claire Tabouret. « *Il faut continuer, il faut travailler* », écrit-il à chaque lettre de vœux qu'il adresse en fin d'année à Raphaëlle Ricol. Familier de François Pinault, Bernard-Henri Lévy est catégorique : « *Il aime les artistes dont il aime les œuvres et réciproquement, quand il se détache de l'œuvre, il me semble qu'il se détache aussi de l'artiste.* »

À Venise, et maintenant à Paris, le milliardaire montre seulement une partie de sa collection. Il existerait ainsi, selon l'industriel Jean-Claude Volot, également collectionneur de Raphaëlle Ricol, « *deux Pinault, celui*

dont on voit la collection spéculative à Venise, et celui qui achète des choses qu'il ne montre pas ». Ainsi de Paul Rebeyrolle, peintre hors norme et écorché vif, décédé en 2005, dont le grand patron claironnait voilà quinze ans : « *C'est l'un des plus grands, et il faut le faire savoir.* » Pourtant, il ne l'a jamais exposé à Venise, pas plus que dans l'accrochage inaugural de la Bourse de commerce. De même, il ne s'est pas vanté d'avoir dans ses collections des peintures de Monique Frydman et de Fabienne Verdier, qu'on retrouve dans tant d'intérieurs bourgeois, ou des créations abstraites de Georges Noël, grand méconnu.

Il lui est aussi arrivé d'acheter des œuvres pour des occasions intimes. En 2005, il a passé commande auprès de Nicolas Vial, alors illustrateur au *Monde*. Il avait remarqué dans le *New Yorker* un *cartoon* montrant un chien perché au faite d'un arbre avec ce sous-titre : « *Il m'a fallu toute une vie pour en arriver là.* » À la demande de François Pinault, qui voulait livrer une leçon de vie à l'un de ses petits-fils, Nicolas Vial s'en inspirera en donnant au chien les traits du toutou de Maryvonne Pinault, l'épouse du milliardaire, et comme décor le château de la Mormaire, à Montfort-Lamaury, dans les Yvelines. Ce « Pinault intime » se nicherait-il dans ce château, où il a déployé d'impressionnantes sculptures en extérieur, ou dans ses autres résidences, qu'il collectionne autant que les œuvres ? Dans l'hôtel particulier Clermont-Tonnerre, que l'homme d'affaires s'était offert en 2016 pour 52 millions d'euros rue du Bac, à Paris, ou à la splendide Villa Greystones, juchée à Dinard sur la pointe de la Malouine face à la mer ? Ou encore aux États-Unis, dans son appartement new-yorkais, qui respirerait le minimalisme, ou sa luxueuse villa construite par Richard Neutra à Los Angeles ? Les lieux étant privés, personne n'en sait rien.

Partout, d'après ses proches, il y marierait styles et époque, l'art moderne et contemporain, l'art primitif et le grand mobilier du XVIII^e. Longtemps, le siècle des Lumières fut le pré carré de Maryvonne. « *Elle l'a initié au XVIII^e et, depuis vingt ans, il y a réellement pris goût* », assure le marchand Bill Pallot (par ailleurs accusé d'avoir fait fabriquer de faux sièges Louis XVI et en attente de son procès). Ce dernier compare

volontiers l'éclectisme de Pinault à celui des Rothschild, « *mais sans le côté opulent et pesant* ». Il fut un temps où, dans son ancienne demeure de la rue de Bourgogne, les murs de sa chambre étaient tapissés de tableaux blancs signés Robert Ryman, de toiles de Barnett Newman, Mondrian et Jasper Johns complétés par un plâtre d'*Iris, Messagère des dieux*, de Rodin. Dans le même esprit, rue du Bac, le décorateur Jacques Grange lui a aménagé à l'étage un appartement privé décoré de meubles de Jean-Michel Frank et de consoles de Diego Giacometti. Partout ailleurs, le décor est classique, avec des meubles XVIII^e. Aux murs, des tableaux de Gerhard Richter ou de Jean Fautrier, quelques surréalistes, des toiles de Rudolf Stingel et des dessins de Philip Guston.

Ce mélange des genres, cette audace et, surtout, la débauche de moyens qui l'accompagnent peuvent nourrir des critiques. Des contempteurs qui, preuve du pouvoir de celui qui est considéré non seulement comme l'un des plus grands collectionneurs au monde, mais surtout comme le plus grand marchand, souhaitent tous rester anonymes. Car froisser Pinault, c'est se saborder, et freiner la carrière des artistes qu'on défend.

DEPUIS 1998, il est propriétaire de la maison de ventes Christie's. Il est, de fait, le mieux « rencardé » des collectionneurs : localisation des œuvres, identité et situation financière des enchérisseurs, aucune des données cruciales du marché ne lui échappe. « *Sa grande fondation à Venise est utilisée comme une succursale de Christie's*, commentait l'artiste Maurizio Cattelan dans un entretien accordé en 2011 à *Paris Match*. *Je ne vois pas de séparation entre ses deux activités.* » Sa collection n'est pas, contrairement à ce que beaucoup pensent, une fondation, mais une société à actions simplifiées. Ce qui lui permet d'acheter et de revendre très facilement.

Le courtier Marc Blondeau, qui a conseillé Pinault dans les années 1990, se veut plus nuancé : « *Vendre des œuvres lui permet de regarder ailleurs, d'avancer.* » C'est cette cohérence qu'il recherchait secrètement, autant que les culbutes phénoménales, lorsqu'il a

décidé de revendre quelques pièces historiques achetées dans les années 1990, tel *Rébus*, une toile emblématique de l'Américain Robert Rauschenberg, acquise auprès du magnat britannique Charles Saatchi pour environ 5 millions de dollars et revendue au MoMA de New York pour une trentaine de millions de dollars. Mais, objecte Jean-Jacques Aillagon, « *le robinet est bien plus ouvert que la bonde qui ne laisse passer qu'un filet d'eau* ». En somme, il achèterait largement plus qu'il ne revend. Depuis l'an 2000, François Pinault aurait ainsi acquis quelque 9 571 œuvres, mais il n'en aurait cédé que 192. Les sommes perçues permettraient donc de réaliser de nouvelles acquisitions, de découvrir de nouveaux artistes. Et de couvrir les frais de fonctionnement de ses deux lieux vénitiens. Jean-Claude Volot se souvient ainsi d'une conversation, courte mais éclairante, avec François Pinault. « *Un jour, il m'a dit : "J'ai besoin de 23 millions d'euros pour faire tourner Venise et il ne faut pas que ça coûte à mon groupe"*. » Le groupe Kering, qui doit par ailleurs répondre de fraude fiscale en Italie, par l'intermédiaire de la marque Gucci, à hauteur de 1,25 milliard d'euros entre 2011 et 2017, mais aussi en France, où le Parquet national financier a ouvert en 2019 une enquête pour « blanchiment de fraude fiscale aggravé ».

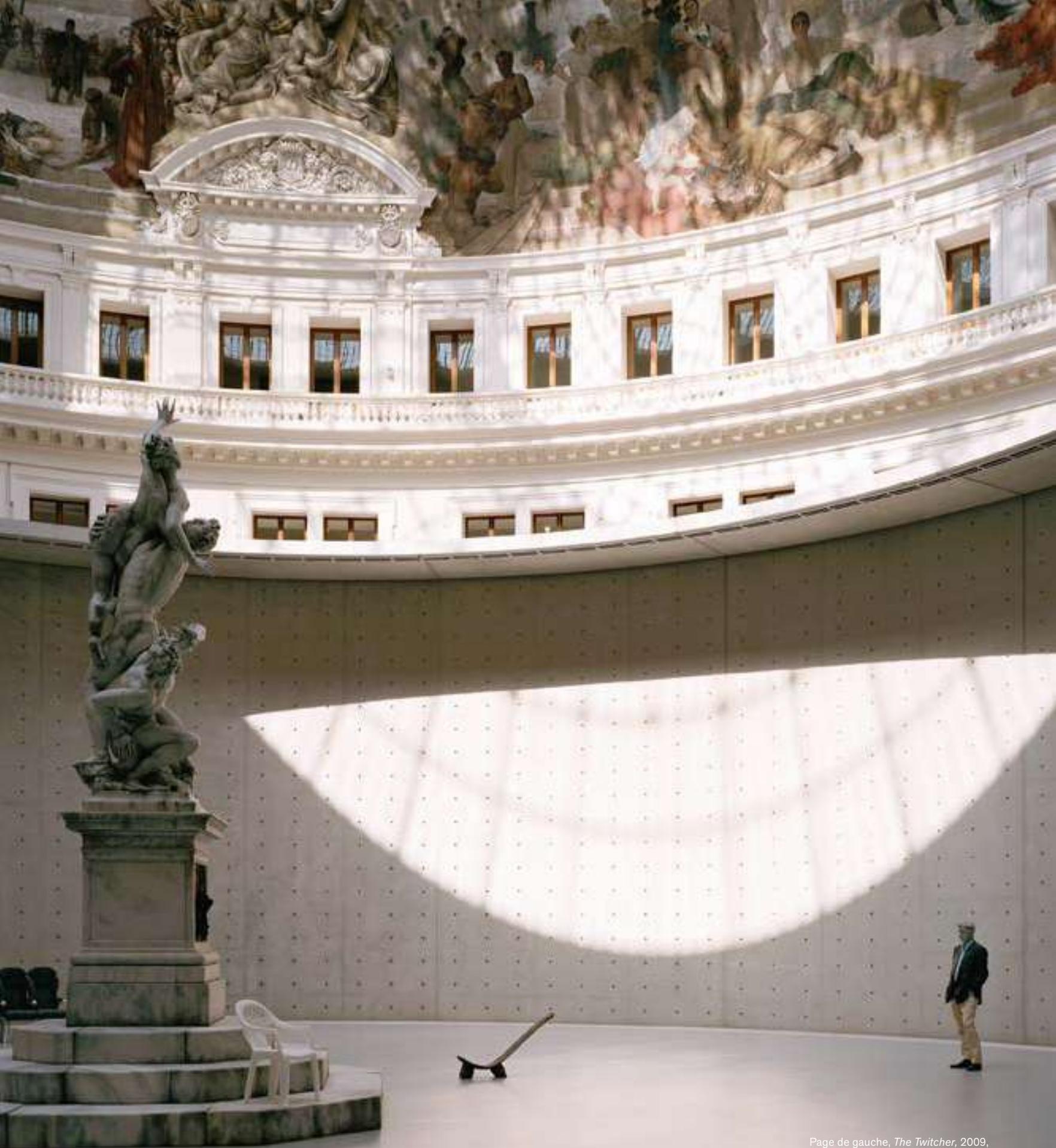
À 84 ans, le mécène sait que « sa » Bourse de commerce est destinée au futur. La relève est assurée. Par son fils, François-Henri, PDG de Kering. Et le fils de ce dernier, également prénommé François. C'est entre ces deux hommes qu'il posait, en avril 2016, lors d'une conférence de presse dans les salons de l'Hôtel de Ville pour annoncer son futur ancrage parisien. Lors de cet événement, François-Henri Pinault avait alors admis qu'il n'avait pas « *la passion dévorante pour l'art* » de son père ni son expertise. Quand il achète, c'est dans le vivier des artistes du patriarcat : Adel Abdessemed, Thomas Houseago, Damien Hirst... Mais, avec l'ouverture de la Bourse de commerce, la donne change. François-Henri Pinault nous avait alors confié : « *L'histoire personnelle est devenue une aventure familiale.* » ^(M)

BOURSE DU COMMERCE, 2 RUE DE VIARMES, PARIS 1^{er}, OUVERTURE LE 22 MAI. PINAULTCOLLECTION.COM

COMMENT PINAULT CHOISIT-IL SES ŒUVRES ? "QUAND CELA ME DONNE LA CHAIR DE POULE, QUE CELA ME PROCURE DES ÉMOTIONS, QUAND J'AI LES LARMES QUI ME MONTENT AUX YEUX, C'EST CELA LA MESURE. SI C'EST BEAU MAIS QUE CELA VOUS LAISSE FROID, C'EST MAUVAIS SIGNE."



Romain Courtemanche pour M Le magazine du Monde. Courtesy of the artist, Corvi-Mora, London and Jack Shainman Gallery, New York. Urs Fischer, Untitled, 2011-2020/Urs Fischer. Courtesy of the artist



Page de gauche, *The Twitcher*, 2009,
de la Britannique Lynette
Yiadom-Boakye.

Sous la rotonde, les œuvres de cire d'Urs
Fischer, dont une statue représentant
le peintre Rudolf Stingel.

Le magazine du Monde

LE GOÛT DE M

Retrouvez la rabbin Delphine Horvilleur dans “Le Goût de M”,
le podcast de “M Le magazine du monde”,
sur lemonde.fr/le-gout-de-m

Le directeur artistique
Yorgo Tloupas (ici, chez
lui, à Paris, le 4 mai).

CADRES supérieurs.

ÉCOLOGIQUE, SAIN, ÉCONOMIQUE, LE VÉLO, NOTAMMENT ÉLECTRIQUE, FAIT L'OBJET D'UN ENGOUEMENT INÉGALÉ CHEZ LES FRANÇAIS. CE PHÉNOMÈNE, AMPLIFIÉ PAR LA CRISE SANITAIRE, A PROVOQUÉ UNE EXPLOSION DES MARQUES INDÉPENDANTES ET DES ENSEIGNES DE MODE SPÉCIALISÉES, POUR DES ADEPTES TRÈS À CHEVAL SUR LE STYLE.

Texte Marie GODFRAIN
Photos Manuel OBADIA-WILLS

Ci-contre, Apollonia Poilâne, la patronne des boulangeries du même nom, est une grande adepte de la petite reine (ici, à Paris, le 3 mai).

Page de droite, le directeur artistique Ramdane Touhami, fondateur de la marque de cosmétique Buly, possède vingt-cinq modèles de vélos différents (ici, à Paris, le 4 mai).





UN DRÔLE D'OBJET TRÔNE AU MILIEU DU SALON de Ramdane Touhami, entre deux fauteuils en bois vintage de Pierre Jeanneret. Une « licorne », si l'on en croit son propriétaire, directeur artistique et fondateur de la marque de parfumerie et de cosmétique Buly. Il n'existe en effet que trois exemplaires du vélo signé Jean Prouvé, dont le cadre, datant de 1941, est en tôle pliée ouverte en diagonale, le matériau fétiche du célèbre architecte et designer (mort en 1984). Ramdane Touhami est un authentique fétichiste du vélo. Et il n'est pas le seul. Même si certains amoureux de la petite reine vénéraient auparavant motos ou voitures, leur conscience de l'urgence écologique et leur propre bien-être les a convertis. Un phénomène amplifié par la crise sanitaire, qui a poussé de nombreux Français à adopter ce mode de déplacement. Dans une économie déprimée, il s'est vendu l'année dernière en France 2,7 millions de vélos (+ 1,7 %), dont 500 000 électriques (+ 29 %), selon l'Union sport et cycle. Actuellement, il faut compter jusqu'à neuf mois d'attente pour certains modèles et certaines pièces.

La multiplication des geeks du vélo a provoqué une explosion des marques indépendantes et des collaborations entre fabricants de modèles électriques et enseignes lifestyle. Les Cycles Cavale lancent ces jours-ci un vélo arborant le bleu canard emblématique de l'enseigne Sarah Lavoine, marqué de la signature de la designer parisienne. Les mannequins de Claudie Pierlot

prennent la pose autour d'un modèle Voltaire et le créateur Ora-ïto a dessiné le modèle high-tech de la nouvelle marque Angell... La culture de l'objet vélo se développe aussi à grand renfort de ventes aux enchères, de beaux livres (récemment, *Vélo - 2nd Gear* chez Gestalten), de guides (*Slow Vélo*, de Bérange Florin et Eugénie Triebel, édité par Arthaud, qui propose 30 échappées à travers la France) et de presse spécialisée. Ainsi, dans la roue du magazine *Pédale !* édité par So Press, Ramdane Touhami lancera la revue *Pediforce* (dédiée au vélo et à la politique) à la fin de l'année.

Le mouvement est porté par des créatifs et des fans de design, comme Emmanuel Berard, qui explique : « Il y a dans le vélo un besoin d'épure, de fonctionnalité, proche de la typographie et du graphisme. Le cadre d'un vélo, ce sont deux triangles accolés. La moindre modification – même minime – de cette géométrie bouleverse tout. C'est comme une lettre : si on tire sur la hampe du p, il devient un b. » Ce spécialiste du design et des arts graphiques collectionne chez lui, entre une affiche de Josef Müller-Brockmann, le pape du graphisme suisse, et une table des designers italiens Superstudio, des cadres de vélo Klein, marque californienne des années 1990. « Ces pièces sont portées par une architecture incroyable et des dégradés de bleu ou de rose tyrien tirant vers le noir qui les rapprochent de véritables œuvres d'art », détaille celui qui a accumulé au fil des ans une vingtaine de cadres.

Au-delà de son esthétique, ce qui fait le sel du vélo, c'est sa personnalisation, en phase avec le sens du détail de certains adeptes du genre. « Il y a un snobisme inimaginable autour du matériel », constate le directeur artistique Yorgo Tloupas. Le cyclisme est un univers très codifié qui permet de choisir le vélo qui correspond exactement à ses goûts et à sa pratique. » On achète donc son deux-roues pièce par pièce, du frein aux poignées en passant par le cadre et la visserie. Certains dépensent des fortunes, d'autres accumulent. « Pour moi, le vélo, c'est comme un vêtement : je le choisis le matin en fonction de mon activité ou de la météo... », se justifie Ramdane Touhami, qui possède aujourd'hui vingt-cinq modèles différents.

D'autres aficionados de la petite reine cherchent à optimiser leur temps de transport avec ce moyen de locomotion réputé pour son rendement énergétique optimal. « Je me suis bricolé beaucoup de vélos dans le but de me déplacer en fournissant le moins d'efforts possible, confesse Guillaume Chaillet, conseil en communication. Je vise la fluidité, l'économie de moyens. J'aime beaucoup transformer des vélos vintage en y greffant des pièces plus high-tech, un peu comme ceux qui bricolaient les bécanes autrefois... » Des boutiques ultra-spécialisées se sont multipliées dans toutes les villes de France. La Colombienne Trisha Castro, agente culinaire installée en France depuis quelques années, a ainsi fait remonter un antique 000

○○ cadre des années 1970 par Max, fondateur de Belleville Machine. Partout en France, on prépare des vélos sur mesure pour des connaisseurs qui ne laissent rien au hasard. Certaines marques oubliées en profitent pour renaître de leurs cendres, tel Mercier – dont la nouvelle identité visuelle a été confiée à Yorgo Tloupas.

Cette passion des créatifs pour le vélo s'exprime aussi à travers une mode spécifique, soutenue par des griffes haut de gamme comme Rapha, fondée au début des années 2000, ou Wilma, spécialiste des tenues et accessoires pour les femmes. Elles sont en effet nombreuses à pédaler sept jours sur sept, à l'instar de Trisha Castro ou d'Apollonia Poilâne (patronne des boulangeries du même nom), qui vantent toutes deux les valeurs d'entraide véhiculées par ce sport unisexe.

Le cyclisme a beau être par essence un sport solitaire, la pratique en groupe permet d'optimiser la prise au vent... et de favoriser les échanges. « *Quand tu es au milieu du peloton, tu fais moins d'efforts, tu es porté par ceux qui sont en tête. Cela permet d'être plus relax et de lancer des conversations. C'est pourquoi le vélo s'organise autour de communautés. Il y a celle des coursiers – les plus punk – menée par Fabrice "Fuego" Levannier, fondateur de la société de coursiers Courrier, celle des cadres de l'Ouest parisien ou celle des créatifs, comme mon groupe de Montmartrois. La plupart se retrouvent dans des vélodromes autour de Paris pour s'entraîner* », révèle le Parisien Antoine

Ricardou, designer et cofondateur du studio be-poles, qui s'apprête à rallier Arles à vélo en quatre jours, en juin, pour l'inauguration de la maison Fragonard, qu'il a dessinée.

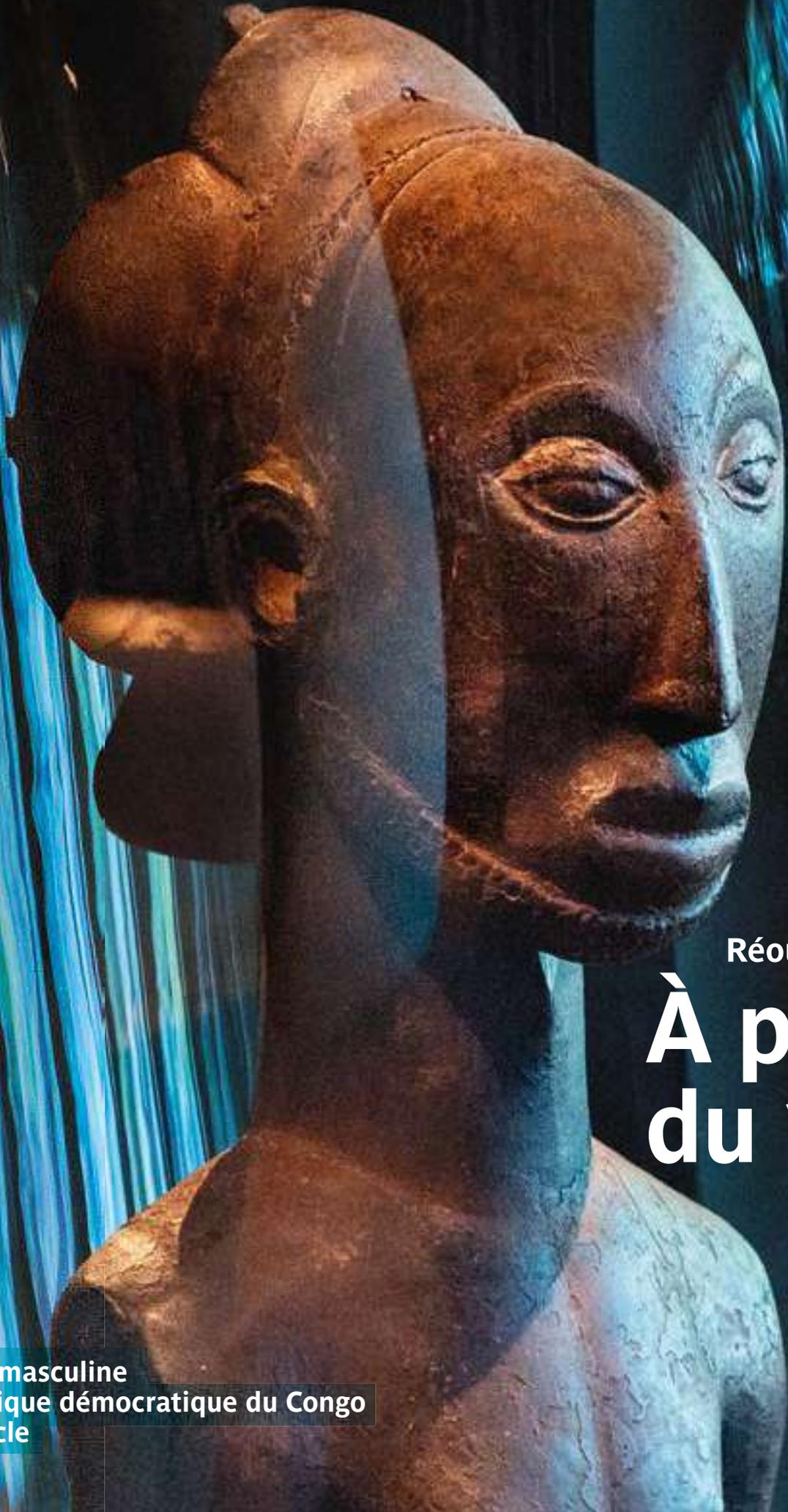
Avec le développement de cette tendance, les pratiques et les typologies de cycles se diversifient : fixie (ou pignon fixe, sans roue libre), beach cruiser (pneus larges et cadre aux courbes harmonieuses), gravel bike (multi-usages), singlespeed (vélo à une seule vitesse), vélo pliant, vélo cargo... La dernière vogue est le bikepacking, ou néocyclotourisme, qui propose des accessoires permettant de voyager léger. Autrefois jugé ringard ou réservé aux grands sportifs, le voyage à vélo rencontre un engouement sans précédent. « *Il s'inscrit dans l'esprit de la microaventure, comme les nuits passées à guetter le brame du cerf. Le développement des voies cyclables et des carrioles donne envie de partir, même pour deux jours* », témoigne Laurent Belando, auteur de *Vélos nomades* (éd. Tana, 2020), un guide qui démocratise l'évasion de proximité. Certains, comme l'ornemaniste Pierre Marie, vont jusqu'à parcourir 500 kilomètres à vélo chaque été pour découvrir la France. De plus en plus d'axes sont prévus à cet effet, telle La Flow Vélo, qui relie Thiviers, en Dordogne, à l'île d'Aix. Une piste de 290 kilomètres, entre vignobles et océan, dont la fréquentation a bondi de 140 % en 2020. De quoi faire de l'ombre aux autoroutes. (M)

L'agente culinaire Trisha Castro s'est fait réaliser un vélo à sa convenance (ici, à Paris, le 4 mai).

“Le voyage à vélo s'inscrit dans l'esprit de la microaventure, comme les nuits passées à guetter le brame du cerf. Le développement des voies cyclables et des carrioles donne envie de partir, même pour deux jours.”

Laurent Belando, auteur de “Vélos nomades”





Réouverture

**À partir
du 19 mai**

Statue masculine
République démocratique du Congo
19^e siècle

Réservation:
www.quaibrantly.fr

DEUXIÈME VIE

Fils PRODIGUES.

Spécialisée en maille et diplômée du Royal College of Arts de Londres, Siri Johansen a longtemps mis son savoir-faire au service de griffes haut de gamme : Burberry, Pringle of Scotland ou Kenzo. « Mais après une décennie dans l'industrie, à voir tous les matériaux inexploités qui s'accumulaient dans les usines, j'ai eu envie de tenter de travailler autrement », explique la Norvégienne, qui vit désormais à Paris. Son initiative, Waste Yarn Project, consiste à ne fabriquer qu'à partir de surplus de fils inutilisés, en laine ou mélangés. Pour cela, elle s'est alliée à Sébastien Maes, le fondateur du fabricant international Maestro Knitting, avec lequel elle avait l'habitude de collaborer lorsqu'elle était salariée des maisons de mode.

Le fonctionnement ? Le Waste Yarn Project récupère des restes de fils de l'usine de Maestro Knitting à Shanghai puis les trie pour ne conserver que les plus nobles. Avec cette matière, dans un petit atelier à deux pas et à l'aide de machines à tricoter manipulées à la main, les employés fabriquent pulls et bonnets. Mais auparavant, pour décider de leurs couleurs, ils font tourner une roue de la fortune qu'ils ont bricolée : c'est ainsi le hasard qui décide des teintes qui habilleront le devant, le dos, le col, la manche droite, la manche gauche... Siri Johansen se félicite de cette intervention du destin : « C'est enthousiasmant de voir surgir à chaque fois de nouvelles combinaisons. » (M) Valentin PÉREZ

450 € LE PULL, 99 € LE BONNET.
WASTEYARNPROJECT.COM



LIBREMENT INSPIRÉ

Eau près de mon ARBRE.

LE NEZ ALBERTO MORILLAS A CHOISI DE FAIRE DOMINER LE CYPRÈS DANS SA NOUVELLE FRAGRANCE POUR GIORGIO ARMANI. UNE ESPÈCE TRÈS PRÉSENTE SUR L'ÎLE SICILIENNE DE PANTELLERIA, OÙ LE COUTURIER A SES HABITUDES.

PLANTÉE EN PLEIN CŒUR DU CANAL DE SICILE, à mi-chemin entre la Tunisie et l'Italie, l'île de Pantelleria ne s'est jamais laissée dompter. Bien qu'on lui associe le nom de quelques stars (Sting, Madonna et Carole Bouquet, qui y produit du vin), on n'y séjourne pas seulement pour faire des mondanités mais pour s'extraire du tumulte et renouer avec une nature brute. Il y a des années, le couturier Giorgio Armani en a fait son lieu de villégiature. « Il m'a suffi de passer trois

jours à Pantelleria pour saisir toute la force de cette île sauvage, volcanique, visuellement très minérale. Pour pousser, la végétation doit lutter contre les éléments, résister au vent puissant salé par la mer », raconte le parfumeur Alberto Morillas, qui en est revenu avec l'idée de Cyprès Pantelleria, la nouvelle fragrance de la collection Les Eaux de Giorgio Armani. Le nez n'a pas été inspiré par les vignes et les oliviers, mais par les cyprès, « qui ne sont pas ici élancés et pointus mais comme

sculptés par leur lutte contre le vent ». Sauge, agrumes et fleur d'oranger viennent étoffer cette sensation de nature ensoleillée, tandis qu'une note salée les enveloppe d'une fraîcheur aquatique. Ce parfum d'éléments, de contrastes entre le bois, le végétal et le minéral, Alberto Morillas l'a voulu très puissant dans sa tenue. Pantelleria ne s'oublie pas si facilement. (M) Claire DHOUILLY

CYPRÈS PANTELLERIA,
ARMANI PRIVÉ, 155 € LES 100 ML.
ARMANIBEAUTY.COM





Collier Pi Square,
en or jaune, Dinh Van,
4 950 €. dinhvan.com

FÉTICHE **NOMBRE d'or.** En 1991, le joaillier Jean Dinh Van crée le modèle Pi, une médaille ronde au cœur percé, conçue dans le titrage d'or 24 carats, le plus élevé, mais aussi le plus fragile. Pour le solidifier, on le martèle alors à la main, donnant à chaque pièce un aspect unique et des reflets solaires. Le Pi devient iconique et sera régulièrement décliné dans d'autres versions, taillé dans de l'onyx ou de l'agate blanche, noué par un lacet de cuir ou un cordon de satin, porté au cou ou au poignet, il sera même proposé sous la forme d'un plastron d'or de 9 centimètres. Pour ses 30 ans, une collection capsule lui est dédiée avec trois pièces inédites (deux pendentifs et une paire de pendants d'oreilles) auxquelles vient s'ajouter une chaîne à maillons rectangulaires, autre classique de la maison. Le fameux disque d'or arbore cette fois un perçage carré jouant sur le contraste des deux formes et sur un design géométrique, signature de la maison. Les pièces Pi Square sont chacune limitée à 30 exemplaires, en écho à cette troisième décennie de succès. (M) Fiona KHALIFA — Photo PAUL et HENRIETTE



L'e-shop récupère des stocks dormants de tissus et cuirs de LVMH et les photographie sur Stockman (ici, de l'agneau).

TÊTES CHERCHEUSES Les bonnes matières de Marie FALGUERA et Romain BRABO.



soumettent leur idée à Anne Prieur du Perray, chef de projet dans la transformation digitale chez LVMH. « *Créer une entreprise au sein du même du groupe, c'est une opportunité inouïe* », souligne le duo, qui travaille aujourd'hui à temps plein pour la plateforme.

Jusqu'à présent ces stocks de tissus étaient rachetés en lots par des soldeurs ou attendaient dans les hangars qu'un directeur artistique ait une envie subite d'une popeline particulière. « *Nona permet d'accompagner les designers dans l'écoconception : on choisit ce qui existe déjà et on crée à partir de cela, c'est une nouvelle façon d'appréhender le processus créatif* », détaille Marie Falguera.

La plateforme n'envoie aucun échantillonnage à ses clients, pour limiter le coût écologique des livraisons et ne pas gaspiller les métrages. Un travail méticuleux a donc été effectué sur le site Internet, avec un système de zoom à très haute définition sur les matières. Le tissu est également photographié sur mannequin Stockman pour apprécier son tombé. Il est aussi filmé étiré dans le sens de la chaîne et de la trame pour qu'il soit possible de jauger sa main sans le toucher. Les motifs exclusifs et les matières logotypées ne sont pas proposés à la vente, pour des questions de droit de propriété intellectuelle. « *Demain, nous aimerions proposer des Zip, des boutons, des fils... Le rêve serait que des pièces soient entièrement créées avec des fournitures Nona* », projettent-ils. (M) Sophie ABRIAT

NONA-SOURCE.COM

“NONA EST L'UNE DES TROIS DÉESSES PARQUES, symboles du changement nécessaire”, explique Romain Brabo, l'un des instigateurs de la nouvelle plateforme digitale lancée en avril par LVMH. Cet e-shop permet la revente de tissus et de cuirs issus de stocks dormants des maisons du groupe. « *Tous les professionnels – designers émergents, créatifs, costumiers... – peuvent désormais s'approvisionner en matières haut de gamme à des prix compétitifs* », poursuit le spécialiste, expert achat matières chez Kenzo. Il cherchait depuis longtemps une solution pour revaloriser les montagnes de surplus s'accumulant dans les entrepôts, ceux des maisons comme ceux des sous-traitants. Avec sa collègue Marie Falguera, ingénieure textile et experte qualité matières, ils



VU SUR LE NET OUI-CUIR.

Cuir animal, végétal, végan, cuir d'ananas ou de cactus... Créatrice d'accessoires depuis une dizaine d'années, Amélie Pichard a constaté le développement d'appellations marketing et souvent incorrectes autour du cuir. « *Il y a beaucoup de confusion dans la tête des consommateurs, raconte celle dont les sacs arborent un alligator mordoré comme emblème. Tout est schématique : vous êtes forcément pro-cuir ou pro-végan. Or, quand j'ai voulu faire une ligne végane avec Pamela Anderson en 2014, je me suis aperçue que ce n'était pas 100 % écolo, avec l'utilisation de plastique. Je n'ai pas pour autant fermé les yeux devant les vidéos de L214 qui montrent les tortures infligées aux animaux dans les abattoirs. J'ai voulu clarifier tout ça.* » Le résultat, « *Dure à cuir* », est un podcast composé d'épisodes de six à huit minutes. Dans les premiers, des monologues pédagogiques et vivants, la designer détaille les matériaux et confie les contradictions auxquelles elle fait face. Suivront des entretiens avec des acteurs des filières : éleveur, responsable d'abattoirs, développeur d'alternatives... « *Ce qui compte pour moi, c'est de montrer que les choses ne sont pas lisses et que le créateur comme le client peuvent se forger des points de vue nuancés. Animal ou végan, il faut arrêter de croire qu'un matériau est par essence parfait : tout dépend des critères retenus.* » (M) Valentin PÉREZ

« DURE À CUIR », PODCAST D'AMÉLIE PICHARD SUR SPOTIFY, SOUNDCLOUD ET APPLE PODCASTS. AMELIEPICHARD.COM



De gauche à droite,
Sac Earth, en liège certifié
FSC, Salvatore Ferragamo,
2 500 €. ferragamo.com
Sac Cesta, en cuir,
Martinez, 890 €.
souliers-martinez.com
Sac Grasp, en Intrecciato
nappa noir, Bottega Veneta,
2 950 €. bottegaveneta.com
Panier Woven, en cuir
recyclé, Loewe Surplus
Project, 1 700 €. loewe.com

VARIATIONS

Une envie TRESSANTE.

Technique ancestrale, la vannerie consiste à tresser des fibres végétales pour réaliser des paniers, chapeaux, corbeilles ou autres objets artisanaux. Si les matériaux varient le plus souvent entre l'osier, le rotin ou la paille, beaucoup de maroquiniers ont emprunté ce savoir-faire en utilisant du cuir. Et notamment la maison italienne Bottega Veneta avec son procédé signature Intrecciato développé en 1966 pour renforcer le cuir grâce au tressage de bandelettes de peau qui ont eu tendance à s'élargir ces dernières saisons. Même format XL pour Loewe dans une version multicolore. L'espagnol Martinez, lui, reprend les codes classiques de la vannerie avec une forme de panier rigide et un tressage serré. Enfin, chez Salvatore Ferragamo, le cuir fait place au liège pour une version écologique du modèle phare de la marque lancée à l'occasion de la Journée de la Terre. (M) Fiona KHALIFA — Photo PAUL et HENRIETTE

MÊME SI CELA AGACE PARFOIS DAN AUERBACH, difficile de ne pas relever les multiples points communs qu'il partage avec Jack White. Ces deux chanteurs-guitaristes ont d'abord grandement participé au « retour du rock » du début des années 2000, au travers des duos : avec le batteur Patrick Carney, au sein des Black Keys, depuis 2001, pour Auerbach, 41 ans ; avec la batteuse Meg White, au sein des White Stripes, de 1997 à 2011, pour le second. Enfants de villes esquintées du nord des États-Unis – Akron (Ohio), longtemps capitale du pneu, pour le barbu des Black Keys ; Detroit (Michigan), reine déchue de l'automobile, pour celui qui guide aussi les pas des Raconteurs et de Dead Weather –, ils sont chacun descendus à Nashville (Tennessee) pour y poursuivre leur carrière et ouvrir un studio d'enregistrement lié à leur propre label – Easy Eye Sound pour le premier, Third Mind Records pour le second – leur permettant d'assouvir leur passion pour les « roots music » américaines et les instruments vintage. Ces deux rockeurs ayant flirté avec le punk et le garage rock ont toujours clamé leur fascination pour les pionniers du blues. Mais Dan Auerbach se distingue depuis ses débuts par la vénération qu'il entretient pour le hill country blues du nord du Mississippi et deux des figures de ce microcosme rural longtemps négligé, R. L. Burnside (1926-2005) et Junior Kimbrough (1930-1998).

Dès le premier album des Black Keys, *The Big Come Up* (2002), le duo reprenait une chanson de chacune de ces deux idoles. Auerbach et Carney rendent de nouveau hommage à leurs racines dans un album, *Delta Cream*, vibrant du groove hypnotique du hill country blues.

Rien, pourtant, n'avait été planifié. Après la sortie du précédent opus des Black Keys, *Let's Rock*, et plusieurs mois de tournée, Dan Auerbach était retourné dans la capitale du Tennessee, en décembre 2019, vaquer à ses occupations de producteur. Au programme, l'enregistrement d'un de ses vieux protégés, le chanteur blues-soul louisianais Robert Finley. « J'avais demandé à Kenny Brown et Eric Deaton de participer à ces sessions », se souvient Auerbach, joint au téléphone le 4 mai, alors qu'il était parti dans l'Iowa « acheter une vieille Harley-Davidson ».

« Kenny et Eric sont les deux musiciens que j'admire le plus », insiste le Black Key, en rappelant que Brown, le guitariste, et Deaton, le bassiste, ont été deux des piliers des groupes accompagnant Junior Kimbrough et R. L. Burnside. « Eric Deaton est une véritable encyclopédie du hill country blues et Kenny Brown a posé sa patte sur des albums comme *Too Bad Jim* [1992], de R. L. Burnside, ou *Sad Days, Lonely Nights* [1993], de Junior Kimbrough, qui sont pour moi des classiques. »

Comme il en a l'habitude, le propriétaire du Easy Eye Sound Studio profite de la session pour jammer

avec ces instrumentistes admirés. « C'est la première fois que je jouais avec eux, mais j'ai tout de suite retrouvé le style caractéristique de Kenny Brown, excentrique, sauvage, avec sa slide fonctionnant comme un bourdon. J'ai eu l'impression de me retrouver dans un de ces disques qui m'avaient fait tant rêver. Cela s'est tellement bien passé, que j'ai appelé Pat [Carney] pour lui proposer de nous rejoindre. Il m'a tout de suite répondu : "Et comment !" »

Comme son complice, le batteur fait partie d'une génération de rockeurs underground qui s'est reconnectée au blues dans les années 1990, alors que la précédente avait souvent délaissé, dans les années 1980, un genre affadi par les conventions. À l'origine de ces retrouvailles amoureuses, des artistes de la scène alternative – tels Nirvana reprenant Leadbelly, Beck perçant avec son très blues *Loser* ou le furieux Jon Spencer Blues Explosion. Mais aussi un label indépendant, Fat Possum Records, créé en 1992, à Oxford (Mississippi) par Matthew Johnson et Peter Redvers-Lee, qui, avant de signer de jeunes excités (dont les Black Keys), se sont donné pour mission de tirer de l'oubli des musiciens du nord du Mississippi, dont R. L. Burnside et Junior Kimbrough.

« Sans Fat Possum, les Black Keys n'existeraient pas, assure Dan Auerbach. Ce sont eux qui ont révélé cette musique qui a changé notre vie. Pour les jeunes musiciens des années 2000, Burnside, Kimbrough, mais aussi T-Model Ford ou Paul

«Vine» Jones, ont été aussi importants que Muddy Waters ou Howlin' Wolf l'ont été pour ceux des années 1960 ». Dès l'adolescence, le chanteur avait pourtant déjà attrapé le virus du blues, grâce aux collections de disques hors pair de son père et de son oncle. « J'allais à la bibliothèque du centre d'Akron pour visionner des VHS de Memphis Slim, Lightnin' Hopkins ou Mississippi John Hurt filmés par Alan Lomax », se souvient Auerbach, en rappelant l'importance essentielle de cet archiviste des origines de la musique populaire américaine.

The Black Keys, aux sources du MISSISSIPPI.

UNE SESSION IMPROVISÉE AVEC DEUX PILIERS DU "HILL COUNTRY BLUES", KENNY BROWN ET ERIC DEATON, A DONNÉ LIEU À "DELTA KREAM", LE DERNIER ALBUM DU DUO FORMÉ PAR LE CHANTEUR-GUITARISTE DAN AUERBACH ET LE BATTEUR PATRICK CARNEY. DES REPRISES ENREGISTRÉES DANS LES CONDITIONS DU LIVE, QUI SONNENT COMME UN HOMMAGE.

Texte Stéphane DAVET



C'est un autre documentaire, *Deep Blues: A Musical Pilgrimage to the Crossroads*, réalisé en 1992 par Robert Mugge et Robert Palmer, consacré au blues rural du nord du Mississippi, qui, en même temps que les disques réédités ou produits par Fat Possum, bouleversera son univers musical. « Ces images me révélaient des musiciens passés sous les radars de l'histoire et leur environnement. Ce nord du Mississippi avec ces paysages de collines sans fin, ces juke joints rustiques, à la fois débits de boissons et clubs ultrarustiques dans lesquels les musiciens

se produisaient », explique celui qui, à l'âge de 18 ans, ira sur place vivre ses premiers voyages initiatiques. Musicalement, « le hill country blues se distingue par sa structure hypnotique généralement construite autour d'un seul accord, son dépouillement jusqu'à l'os, sa brutalité crue ». Cette rudesse entêtante, les Black Keys et leurs deux complices la retrouvent dans *Delta Kream*.

L'enregistrement s'est fait dans des conditions de live. « Kenny [Brown] était assis près de moi, Eric [Deaton] à ma droite, nous trois regardant Pat. Sans avoir répété, nous décidions

d'un titre. On l'essayait. On le reprenait une ou deux fois, puis on passait à un autre. Cela a duré un après-midi et une matinée. Pat et moi n'avions pas joué ces morceaux depuis plus de dix ans, mais tout revenait naturellement. »

Le quatuor, jure-t-il, n'avait alors pas de disque en tête. Juste le plaisir du partage. Ce n'est que plusieurs mois après, en réécoutant ces bandes, que la qualité de la session a imposé l'album. Immérgés dans la culture noire de ce Mississippi profond, les Black Keys ne craignent-ils pas le reproche, en vogue aux

États-Unis, de la « réappropriation culturelle » ? « Kenny Brown a beau être blanc [comme Eric Deaton], il incarne l'histoire du hill country blues avec autant de pertinence que R.L. Burnside », insiste Auerbach, en rappelant que le *white son* de Burnside a été lancé à la guitare, à l'âge de 10 ans, par son voisin, le bluesman du Delta Joe Callicott (1899-1969). « La force de la musique américaine a toujours été son melting-pot. » (M)

DELTA KREAM, THE BLACK KEYS, NONESUCH RECORDS/WARNER.



Dan Auerbach (au premier plan) et Patrick Carney, alias The Black Keys.





Ci-contre, l'hôtel des Ligneris, dit hôtel Carnavalet, et la cour des Drapiers. À droite, la pièce dévolue à *La Salle de bal de l'Hôtel Wendel*, décor imaginé par José Maria Sert y Badia.

Page de gauche, vue de l'escalier de Snøhetta donnant dans cette salle.



L'ESPRIT DU LIEU **Grand spectacle** au Musée CARNAVALET.

APRÈS QUATRE ANS DE RÉNOVATION, LE MUSÉE DE L'HISTOIRE DE PARIS, QUI OCCUPE DEUX SPLENDIDES HÔTELS PARTICULIERS DU MARAIS, ROUVRIRA LE 29 MAI. L'OCCASION DE REDÉCOUVRIR SES COLLECTIONS DANS DES DÉCORS SPECTACULAIRES.

LE FRACAS DES MARTEAUX PIQUEURS s'est tu depuis des mois, le ballet des ouvriers s'est arrêté. La fine poussière de plâtre qui recouvrait les planchers a été nettoyée, les bâches protégeant meubles et tableaux retirées. Fermé depuis 2016, le Musée Carnavalet, à Paris, est fin prêt à accueillir le public dès le 29 mai, après un long chantier de rénovation. Quatre années de travaux et quelque 58 millions d'euros n'étaient pas de trop pour rajeunir le plus ancien musée de la capitale, où s'écrit depuis 1880 l'histoire de Paris, du néolithique à nos jours. Chutes de pierres, maçonneries déjointées, toitures en mauvais état, planchers menaçant de céder... Le sauvetage était devenu urgent. Et les contraintes nombreuses : fluidifier le parcours de visite de 3900 mètres carrés sans bénéficier

d'espace supplémentaire, améliorer la lisibilité des objets, tout en montrant autant de pièces – 3800 sur une collection de 625 000 œuvres. Le tout, sans briser le charme de deux splendides hôtels particuliers du Marais, celui des Ligneris, où vécut au ^{XVII}^e siècle la femme de lettres Madame de Sévigné, et l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau. « *Il fallait donner une unité au patchwork architectural sans l'uniformiser, l'adapter aux normes du ^{XXI}^e siècle sans le dénaturer* », résume Valérie Guillaume, directrice de Carnavalet. « *Un travail de haute couture* », ajoute la scénographe Nathalie Crinière. En déplaçant l'entrée principale de la rue des Francs-Bourgeois à son adresse initiale, rue de Sévigné, François Chatillon, l'architecte en chef des monuments historiques

chargé du projet, a eu la bonne idée de prolonger les pavés de la cour d'honneur jusque dans l'entrée autrefois recouverte de pierre blanche. Partout où cela était possible, il a détricoté les transformations pas toujours heureuses datant des années 1980, retiré des murs certains tissus ou papiers peints superflus au profit d'une peinture blanche évoquant le plâtre de Paris. C'est dans les salles consacrées à la Révolution que les changements sont les plus saisissants : les fenêtres autrefois obturées ont été ouvertes, des murs ont été cassés, la hauteur d'origine a été retrouvée après destruction de faux plafonds. Comme dans un nouvel appartement où, en retirant une moquette, on découvre un lino, qui lui-même masque un parquet, les maîtres d'œuvre sont allés de surprise en surprise. ○○○

Texte Roxana AZIMI
Photos Vincent TOUSSAINT
et Thérèse VERRAT



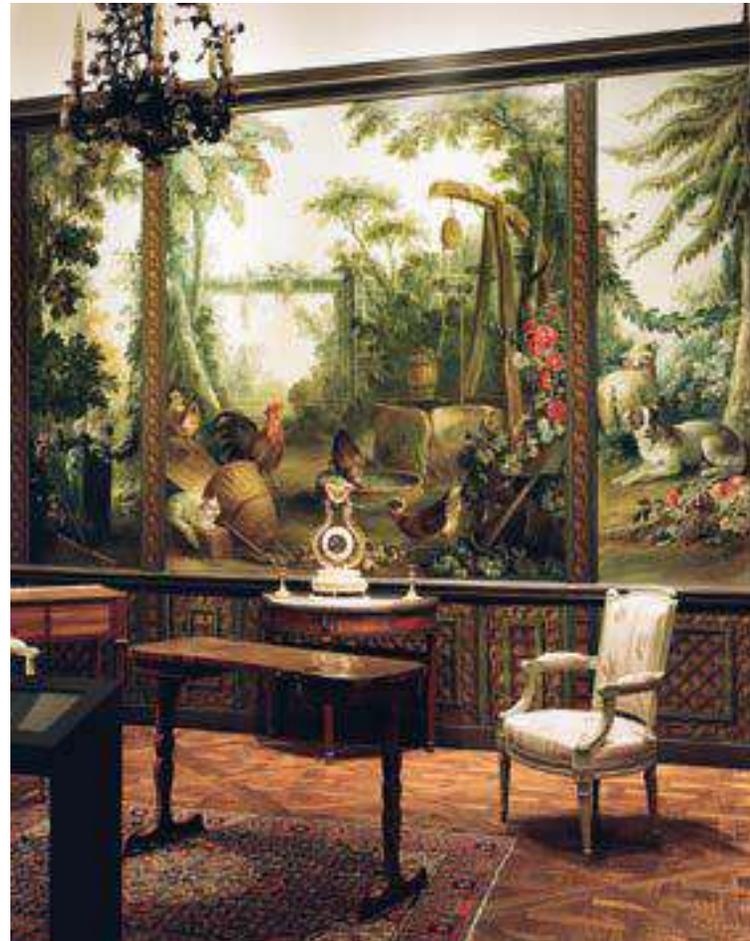
“Plus on déshabillait le bâtiment, plus on trouvait des choses, des éléments de rosaces et de moulures.”

Valérie Guillaume, directrice du Musée Carnavalet

∞∞ « Plus on déshabillait le bâtiment, confie Nathalie Crinière, plus on trouvait des choses, des éléments de rosaces et moulures, par exemple, qu'on a gardés dans certains cas. » Autre changement spectaculaire, l'exploitation des sous-sols voûtés de pierre, autrefois fermés au visiteur, qui désormais abritent la collection archéologique depuis le mésolithique jusqu'au milieu du xvi^e siècle, notamment une immense pirogue. Mais la métamorphose tient souvent à des détails qui échapperont sans doute au visiteur pressé, comme ces cimaises désolidarisées des fenêtres, savant subterfuge évitant l'effet d'enfermement. « On n'avait pas besoin de mettre notre ego dans toutes les poignées de porte », sourit François Chatillon, qui a imaginé la pente en accordéon du couloir reliant les deux hôtels particuliers. Pour compenser la place perdue en raison des rénovations, Nathalie Crinière a ainsi imaginé 184 vitrines, ultra-techniques mais discrètes, dont le squelette métallique brun

sombre se fond dans les décors. Même principe de sobriété dans la signalétique conçue par l'agence d'architectes norvégienne Snøhetta (qui a notamment conçu l'actuel siège du Monde). Le cabinet scandinave n'a en revanche pas résisté à un certain lyrisme dans les deux amples escaliers aux parois métalliques qui balisent la visite. Pour rejoindre certaines salles sans suivre le chemin complet – « on évite le parcours Ikea », ironise François Chatillon –, des raccourcis ont été ménagés. Une possibilité, pour les visiteurs moins assidus, de goûter la magie du site sans s'épuiser.

ENFIN, il appartient à la direction d'insuffler un semblant de cohérence et de chronologie dans un dédale touffu de salles. Quitte, pour cela, à déplacer ailleurs les anciens points de repère, comme le salon de compagnie de l'hôtel d'Uzès et ses magnifiques boiseries de Claude-Nicolas Ledoux, qui accueillait



autrefois les visiteurs. Restauré, ce salon est transféré à l'étage dévolu au XVIII^e siècle. Les autres *period rooms*, reconstituant des décors complets d'édifices aujourd'hui détruits ou transformés, qui font l'attraction du musée, ont été gardés dans leur jus, mais légèrement remaniés. Ainsi de la chambre de Marcel Proust, dont l'esprit est un poil moins intimiste que par le passé. Certains décors respirent davantage, comme celui imaginé par José Maria Sert pour la salle de bal de l'hôtel Wendel. Parce que la pédagogie va de pair avec l'esthétique, les objets d'inspiration coloniale n'ont pas été remisés, mais expliqués et recontextualisés. En revanche, le choix polémique d'en finir avec les chiffres romains, remplacés sur certains cartels par la numérotation arabe, hérissera toujours les puristes. Comme on s'étonnera que le Paris de Carnavalet reste intra-muros, érudant toute référence au Grand Paris de demain... (M)

MUSÉE CARNAVALET, 23, RUE DE SÉVIGNÉ, PARIS 3^e. CARNAVALET.PARIS.FR

Page de gauche, la reconstitution du boudoir de l'hôtel de Breteuil. À droite, celle de la chambre de Marcel Proust, avec

des meubles et des souvenirs de l'écrivain. Ci-dessus, à gauche, la salle des enseignes, qui regroupe près

de 200 pièces du XVI^e au XX^e siècles, évocation des commerces parisiens. À droite, la reproduction

du salon de l'appartement parisien du peintre François Boucher, décoré par Gilles Demarteau.

Autour du Musée CARNAVALET.

MIZNON

Depuis huit ans, le chef israélien Eyal Shani y applique à Paris les ingrédients qui ont fait son succès à Tel-Aviv : produits frais, ambiance conviviale... et tarifs qui ne coupent pas l'appétit. Parmi les incontournables, la démoniaque tête de chou-fleur rôtie à point, les moelleuses pitas fourrées aux boulettes de poisson ou au kebab d'agneau, la ratatouille gourmande. Le tout arrosé de tahini à volonté.

22, RUE DES ÉCOUFFES, PARIS 4^e.

MIZNONPARIS.COM

MUSÉE COGNACQ-JAY

Des œuvres de Greuze, Fragonard ou Boucher, des porcelaines de Saxe et de Sèvres, des meubles de Jacob et Saunier... C'est un voyage dans le siècle des Lumières que propose le très discret Musée Cognac-Jay, abrité depuis 1990 dans l'hôtel Donon. Une plongée dans l'intimité surannée du couple formé par Ernest Cognacq et Marie-Louise Jaÿ, fondateurs de la Samaritaine.

8, RUE ELZÉVIR, PARIS 3^e.
MUSEECOGNACQJAY.PARIS.FR

SUR LE FIL DE PARIS

Dirigée avec passion par l'érudite Christelle Gonzalo, une historienne spécialiste de Boris Vian, cette petite librairie, nichée à l'angle des rues Saint-Paul et de l'Ave-Maria, fait le bonheur des amoureux de Paris. Rien ne manque dans cet impressionnant fonds de documents anciens, des almanachs « des personnes de condition » du XVIII^e siècle, aux annuaires des rues, en passant par les plans, cartes postales et photos aux tonalités sépia.

2, RUE DE L'AVE-MARIA, PARIS 4^e.
SURLEFILDEPARIS.FR



LE SENS DU DÉTAIL

Modulaire du TEMPS.

S'il est aujourd'hui reconnu comme un des maîtres du design italien, Mario Bellini a d'abord fait ses armes chez le fabricant de machines à écrire Olivetti. Cependant, à la fin des années 1960, l'architecte et designer né en 1935 à Milan souhaite participer aux révolutions en cours, qui voient la jeune génération briser le carcan des normes sociétales. *« Beaucoup d'idées brillantes sont nées grâce à l'heureuse conjonction de facteurs historiques, culturels et sociétaux »*, rappelle Mario Bellini, dont le studio milanais est toujours actif. *« C'est le cas du Camaleonda, qui reflète le désir de liberté et de flexibilité de cette fin des sixties. Son nom est un mot-valise qui exprime cette nature : il associe le mot camaleonte [“caméléon”, en italien], un animal capable de s'adapter à n'importe quel environnement, et le terme onda [“vague”], qui reflète sa nature changeante. »* À sa sortie, en 1970, le Camaleonda fait figure d'ovni : outre ses formes outrageusement rebondies, le canapé surprend par son aspect modulaire. Des anneaux permettent d'assembler ses différents éléments (assises, accoudoirs et dossiers) en fonction des besoins. Le travail de Bellini se concentre sur ce système de rivets et de mousquetons en laiton chromé, reliés à des câbles en Nylon afin d'assurer la modularité et la stabilité du canapé. *« On pouvait bouleverser la composition du Camaleonda en détachant simplement ses éléments »*, s'émerveille Mario Bellini, à l'heure où B & B Italia réédite son chef-d'œuvre. © Marie GODFRAIN

CAMALEONDA, DE MARIO BELLINI, B&B ITALIA, PRIX SUR DEMANDE, SELON CONFIGURATION. BEBITALIA.COM

FONCEZ LE VOIR !



MILLE ET UNE PRODUCTIONS, EDOUARD MAURIAT ET ANNE-CECILE BERTHOMEAU PRESENTENT

UN FILM DE CHARLÈNE FAVIER

SLALOM

NOÉE ABITA JÉRÉMIE RENIER

AVEC MARIE DENARNAUD MURIEL COMBEAU MAIRA SCHMITT ET AXEL AURIANT



AU CINÉMA LE 19 MAI

DES NOUVELLES DE...

Amélie FIAT et Olivia BARTOLI, créatrices d'un site de locations de maisons.

À LA TÊTE DE CASALINO, LES DEUX ENTREPRENEUSES PROPOSENT DES MAISONS SITUÉES DANS UN BEL ENVIRONNEMENT. AVEC LA CRISE SANITAIRE, ELLES ONT DÛ DÉVELOPPER LEUR PRÉSENCE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX ET S'ADAPTER À DE NOUVEAUX CLIENTS : LES TÉLÉTRAVAILLEURS.

Texte Litza GEORGOPOULOS



“MAS FAMILIAL DANS LES ALPILLES”, « chalet d'alpage aux Contamines-Monjoie », « ancien moulin en Corse-du-Sud », « beach house à Guétary », « chartreuse en Dordogne »... Depuis 2015, Amélie Fiat sélectionne avec soin des lieux de villégiature et les propose à la location sur le site Casalino. Un concours de circonstances lui

en a soufflé l'idée. Un été, plutôt que de prendre des vacances à l'autre bout de la planète, cette diplômée d'école de commerce, qui travaille dans le Web marketing à Paris, part avec son mari en virée dans les différentes régions françaises. Elle en revient enthousiasmée par la diversité des paysages. Peu après, elle rédige une

annonce avec sa mère en vue de louer occasionnellement le chalet de famille dans lequel elle a grandi. « *Je me suis aperçu que sur les gros sites de location type Airbnb et Aritel, il allait être noyé entre des studios basiques et des grands chalets luxueux.* » Elle estime qu'il serait « *difficile de se rendre compte de la beauté et de la rareté de ce type de biens authentiques, vraiment habités par les propriétaires une grande partie de l'année... Les idées se sont croisées, et j'ai pensé à créer un site exclusif permettant d'aller découvrir la France au travers de jolies demeures.* » En explorant les sites des offices de tourisme et de locations grand public, et grâce à un peu de bouche-à-oreille, Amélie Fiat étoffe son offre d'endroits à supplément d'âme. Pour chacun, elle rencontre les propriétaires, visite les maisons, les photographie elle-même afin de garder une unité dans les images. « *On cherche la pépite, précise-t-elle, une maison à la déco sympa, bien placée, sans nuisances, avec une belle vue, dans un joli village, même si l'endroit n'est pas connu.* » En favorisant la relation humaine, l'entrepreneuse tisse des liens privilégiés avec les hôtes, ces derniers ayant le choix de lui rétrocéder une commission sur les transactions ou bien de souscrire à un abonnement. Ce parti pris du contact direct s'avère non seulement un gage de sérieux, mais il lui permet de se placer au plus près des souhaits des vacanciers.



Parmi les biens que proposent Amélie Fiat (à gauche, au premier plan) et Olivia Bartoli, un refuge dans le Cantal (page de gauche), une villa contemporaine au Cap-Ferret (ci-dessous) et une autre à Cavalaire-sur-Mer (ci-contre).



Jusqu'à ce qu'Olivia Bartoli rejoigne l'aventure, en mars 2020, Amélie Fiat traitait personnellement chaque demande, y compris le soir et le week-end. Seule, sans algorithme ni robot. Les deux jeunes femmes se sont rencontrées au travers d'amis communs. L'ancienne juriste en salle de marché à la Défense avait envie de s'investir dans un projet plus excitant. Au début du confinement, elle réactive le compte Instagram de Casalino, en sommeil. « *Tout le monde était sur son téléphone, j'ai pensé que les gens avaient besoin de rêver et de se projeter dans l'après. Pourquoi ne pas en profiter pour animer les réseaux sociaux et proposer des maisons à louer ?* »

De Paris, Amélie Fiat s'occupe des réservations d'été, qui arrivent plus tardivement : à cause des déplacements à l'étranger non autorisés, les Français ont dû revoir leurs plans au dernier moment. Pendant ce temps, confinée à la montagne, Olivia Bartoli s'attelle au démarchage. « *Nous avons eu de la chance dans ce contexte de crise, reconnaît-elle. En l'absence de clientèle étrangère, les propriétaires craignaient pour leur saison. Ça les arrangeait d'être présents sur plusieurs plateformes. Notre catalogue s'est développé rapidement.* » Casalino passe ainsi de 30 à 90 adresses, dont un bon nombre à la montagne, en prévision de la saison d'hiver. Mais de la Toussaint à Pâques, les réservations chutent. « *À chaque annonce du gouvernement, nous avons*

“On cherche la pépite, une maison à la déco sympa, bien placée, sans nuisances, avec une belle vue, dans un joli village, même si l'endroit n'est pas connu.”

Amélie Fiat

toujours beaucoup d'annulations, remarque Amélie Fiat. Mais cela engendre aussi de nouvelles sollicitations : des citadins voulant se confiner au vert, des couples qui, en temps normal, seraient plutôt allés à l'hôtel, des demandes de séjours plus longs... On est en flux tendu en permanence. En gros, nous avons beaucoup plus de travail pour une seule réservation qui aboutit. »

En ces temps de pandémie, les desiderata des clients ont évolué, certains équipements devenant des critères essentiels, de la bonne cafetière à la vraie cuisine, du jardin arboré à la piscine. « *Les gens aspirent à venir télétravailler dans de beaux endroits,* ajoute Amélie Fiat. *Et la qualité de la connexion Internet est déterminante. Il y a aussi de plus en plus de demandes pour les périodes creuses.* » Déconfinés plus tôt, les touristes étrangers des pays limitrophes – Suisse, Luxembourg,

Belgique –, qui désirent profiter du début de l'été prochain pour venir travailler dans le sud de la France, se sont rétractés. Les Français, eux, ont anticipé leurs grandes vacances en envoyant des requêtes dès cet hiver. Pour gérer les demandes de disponibilité, le tandem a alors embauché en renfort Clarisse Danielou, une ancienne hôtesse de l'air clouée au sol.

Passé le premier confinement, les deux associées sont retournées sur le terrain afin de visiter les nouvelles acquisitions – c'est toujours mieux qu'en Facetime – et d'organiser les shootings : septembre dans les Alpes encore vertes puis de nouveau en décembre sous la neige, octobre au Cap-Ferret, début d'année en Île-de-France... « *Ce printemps, nous partons en Corse, puis en Bourgogne. Nous essayons de démarcher plusieurs propriétaires, en privilégiant les escapades par région, dans l'idée de couvrir toute la France d'ici à la fin de l'année* », explique Olivia Bartoli. Le duo se fixe pour objectif de réunir une collection de 200 maisons dans l'Hexagone... et, pourquoi pas, de franchir les frontières. « *Casalino est un nom italien, et c'est celui de ma grand-mère,* explique Amélie Fiat. *Naturellement, si nous devons ouvrir le catalogue à un autre pays ce serait l'Italie. Les lacs, la Sicile, la mer, la montagne... ce pays, qu'Olivia et moi adorons, est plein de contrastes. Une mine d'or sur un plan touristique.* » (M)

CASALINO.FR

L'autrice et actrice Fran Lebowitz, lors du vernissage d'une exposition consacrée à l'artiste Francesco Clemente, à New York, le 27 avril.

Page de droite, manteau et jupe en laine, chemise en coton, **THE ROW**.





UN PEU DE TENUES

PREMIÈRE NEW-YORKAISE.

Stylisme Malina Joseph GILCHRIST
Photos Theo WENNER

LE TEMPS D'UN VERNISSAGE, PERSONNALITÉS, MANNEQUINS ET ANONYMES DÉAMBULENT EN QUÊTE D'UN CHOC ESTHÉTIQUE. PARURES CLINQUANTES, MANTEAUX MASCULINS ET ROBES DE SOIRÉE SONT DE LA PARTIE. CHAMPAGNE!

Veste et gilet
en soie, chemise
en coton chinés
chez New York
Vintage.

Page de droite,
robe en tweed
ornée de perles,
de galons brodés
et d'un col
volanté en tulle
de soie et
velours, colliers
en métal, perles
et strass,
CHANEL.







Manteau en peau
de mouton
imprimée
léopard, **CELINE**
HOMME.





Manteau en laine
et chemise en
coton, **THE ROW**.
Au second plan,
manteau à
carreaux en laine,
MARNI.

Page de gauche,
robe filet et
pochette en bois
et perles,
**BOTTEGA
VENETA**.





Au premier plan,
vêtements
personnels.
Au second plan,
manteau en peau
de mouton
imprimée
léopard, **CELINE**
HOMME.

Page de droite,
veste en laine,
BOTTEGA
VENETA. Bijoux
personnels.



Maquillage : Aaron De Mey assisté de Tayler Treadwell.
Coiffure : Mustafa Yanaz assisté de Nastya Miliieva
et Christopher Nandalall. Manucure : Honey.
Assistants du photographe : Eric Zhang, Craig Edsinger et
Michael Didyound. Assistants de la styliste : Sidney Munch
et Davian Rodriguez. Production : Antonia Tedroff.

Mannequins : Tyler @Marilyn ; Damien @Marilyn ;
Jose @State Management ; Naomi @The Society
Management ; Kalib @Next Models ; Hallie @New York
Models ; Patia @Midland ; Thea @Midland ;
Ling @State Management.



LE GOÛT

2



3

À L'ORIGINE **Ivre de poches.**

TOUTES LES TENDANCES ONT UNE HISTOIRE. QU'ELLE SOIT GRANDE OU PETITE, "M" S'AMUSE À LA RACONTER À SA FAÇON. CETTE SEMAINE, LA POCLETTE SOUPLE.

EN CUIR LISSE, TRESSÉ OU COLORÉ, d'excellente facture, sans anse, poignée ni logo, prenant parfois la forme d'un oreiller et se portant sous le bras comme une cornemuse, laissant ainsi les mains libres pour continuer de tapoter sur son portable : voilà à quoi ressemble le sac du moment. Il s'appelle le Pouch, car c'est une (volumineuse) pochette. Sa forme molle et froncée ainsi que son fermoir rappellent les sacs du soir, porte-monnaie et bourses d'antan, tandis que son style est diamétralement opposé aux petits formats rigides portés à l'épaule qui dominaient les ventes ces derniers temps. De contre-pied total, le Pouch de Bottega Veneta est



4



6

(1) Pochette Luz, en cuir de veau, Isabel Marant, 490 €. isabelmarant.com

(2) Pochette en similicuir francé, Mango, 39,99 €. mango.com

(3) Pochette Flamenco, en cuir de veau, Loewe, 1 250 €. loewe.com

(4) Pochette Cloud, en agneau plongé, Mansur Gavriel, 625 €. mansurgavriel.com

(5) Sac à main Point, en laine, Bottega Veneta, 3 200 €. bottegaveneta.com

(6) Pochette en cuir, COS, 135 €. cosstores.com

(7) Pochette Samia, en cuir perforé, Alaïa, 2 000 €. maison-alaia.com



5



7

devenu it-bag. Son succès a fait la renommée instantanée de son créateur, Daniel Lee, un inconnu venu de chez Céline où il œuvrait dans l'ombre, et a replacé la marque italienne dans le club restreint des labels excitants.

Depuis les années 1950, pour devenir un classique, le sac à main avait besoin d'une personnalité, élégante certes, dont le nom dépassait le cadre intimiste de la mode. Vouloir un Kelly, un Birkin, un Saddle ou un Lady, c'était se rapprocher du mythe de Grace, Jane, Kate Moss ou Diana Spencer, c'était vouloir s'approprier une partie du quotidien fantasmé de ces modèles. Depuis quelques années maintenant, la présence

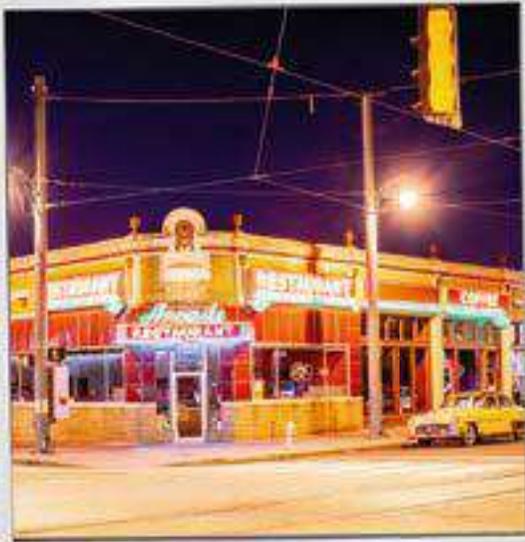
de la mode dans les imaginaires est telle que les sacs seuls suffisent à enflammer les esprits. Avoir un Pouch n'est plus tant une manière d'imiter ses primo-adoptants – qui se comptent par centaines, de photos de presse en stories Instagram – que de s'asseoir à la table de la maison qui en est à l'origine, en tant que membre d'une famille – ou d'une classe – élargie. En l'espèce : un clan bon ton, la signature de la marque brillant par son absence de logo.

Ce printemps, après son Pouch réussi, la maison Bottega Veneta, devenue une obsession pour les adorateurs de mode, présente le Point, une nouvelle pochette souple, plus raisonnable, toute

en subtilité, équipée cette fois d'une bandoulière amovible. Décidant cette saison de la tendance, la maison italienne adresse ainsi une invite aux autres griffes. Et les pochettes en forme de coussin, chausson ou cornemuse de se multiplier dans le paysage. ^(M)

Texte Gonzague DUPLEIX
Photos Joaquin LAGUINGE
Stylisme Laëtizia LEPORCQ

1



2



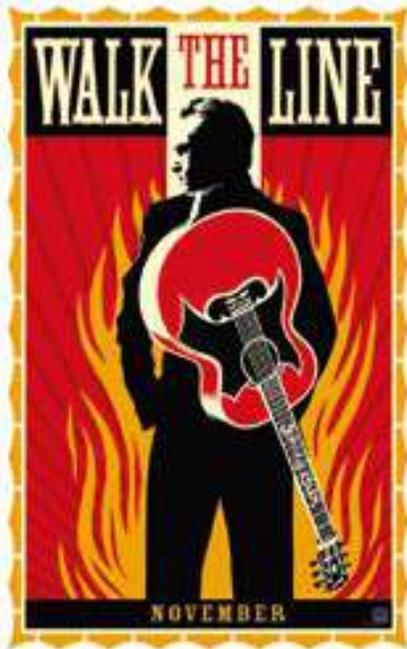
3



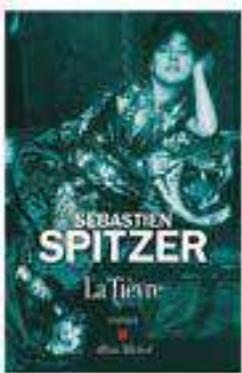
4



6



5



7



MEMPHIS.

VOYAGE IMMOBILE À...

EN ATTENDANT DES JOURS MEILLEURS, IL EST POSSIBLE DE DÉCOUVRIR LE MONDE SANS QUITTER SA CHAMBRE. ASSOCIÉE À L'ÉMERGENCE DE LA MUSIQUE AMÉRICAINE DES ANNÉES 1950, LA VILLE OFFRE UNE PLONGÉE DANS UN PASSÉ IDÉALISÉ.

Texte Claire DHOUILLY

1 – DÎNER DANS LES FIFTIES

Ouvert en 1919 par un immigré grec, Arcade, le plus ancien restaurant de Memphis, a vu défiler bon nombre d'illustres clients, parmi lesquels Elvis Presley, qui y avait sa table attirée. Le lieu, figé dans le style des années 1950, apparaît dans plusieurs films, dont *Walk the Line*, de James Mangold, *Mystery Train*, de Jim Jarmusch, ou *My Blueberry Nights*, de Wong Kar-wai, qui y situe une grande partie de son intrigue. En attendant de pouvoir s'y rendre, on peut s'inspirer du menu d'Arcade et se concocter un burger « Memphis thang », avec dinde fumée, brie, oignons rouges, piment et moutarde créole. Ou tenter le sandwich à la banane, beurre de cacahuète et bacon, le favori du King.

ARCADERESTAURANT.COM

2 – REVOIR LES COULEURS D'EGGLESTONE

La couleur déborde des photos de William Eggleston. Diners, voitures, stations essence, supermarchés, parkings, pavillons de banlieue... Le photographe, né en 1939 à Memphis, détourne le mythe américain pour livrer une expérience de l'ordinaire dans son Sud natal. Influencé par le travail documentaire d'Henri Cartier-Bresson et de Walker Evans, Eggleston se démarque, dès les années 1960, par un usage saturé de la couleur et une approche non hiérarchisée des sujets, qu'il appellera « *democratic camera* ». Il lui faudra longtemps pour s'imposer comme un artiste contemporain majeur, ses clichés étant d'abord jugés sans intérêt à une époque où la couleur était associée à la publicité.

@EGGLESTONARTFOUNDATION SUR INSTAGRAM
ET EGGLESTONARTFOUNDATION.ORG

3 – RENOUER AVEC SES RÊVES

Le 4 avril 1968, à Memphis, Martin Luther King s'effondrait sur le balcon de sa chambre du Lorraine Motel (devenu un musée), atteint par une balle dans la gorge. Venu dans cette ville marquée par la ségrégation pour soutenir la grève des éboueurs noirs, le militant de

l'égalité raciale et de la non-violence y avait prononcé la veille un discours, tristement prémonitoire, intitulé « I've Been to the Mountaintop » (« je suis allé jusqu'au sommet de la montagne »), dans lequel il envisageait sa mort. Alors que les questions raciales demeurent au cœur de l'actualité américaine, il est intéressant de redécouvrir ce texte dans un recueil qui rassemble les discours les plus célèbres de l'activiste afro-américain, dont le fameux « I have a dream » (« je fais un rêve »), qui donne son titre à l'ouvrage.

JE FAIS UN RÊVE, ÉDITIONS BAYARD, 2013,
262 P., 12 €.

4 – VISITER LA DEMEURE DU "KING"

L'ombre d'Elvis Presley plane encore sur la ville, où le chanteur débarque, adolescent, en 1948. À 18 ans, il fait presser un 45-tours en amateur chez Sun Records, un unique exemplaire pour faire un cadeau à sa mère. On connaît la suite. Le « roi du rock'n'roll » vendra, en un peu plus de vingt ans de carrière, un milliard de disques et donnera plus d'un millier de concerts. C'est pour y vivre avec ses parents qu'il achètera la propriété de Graceland, à quelques kilomètres du centre de Memphis. Devenu un musée à la gloire de la star, l'endroit s'ouvre au public virtuellement, contexte oblige, pour deux heures d'une vraie visite guidée dans ce qui ressemble à un parc d'attractions... y compris en matière de tarifs.

83 €. RÉSERVATIONS SUR GRACELAND.COM

5 – ATTRAPER LA FIÈVRE DE LIRE

Se plonger dans *La Fièvre*, de Sébastien Spitzer, en ces temps de pandémie est une expérience étrange. On y lit : « *Un jour, les médecins comprendront comment le parasite [se] loge [dans le corps] pour se multiplier. (...) Pour l'heure, tout ce que l'on sait, c'est que le péril est là, qu'il est très contagieux et qu'il va faire des morts.* » Paru en pleine crise du Covid-19 mais écrit juste avant, ce récit raconte la grande fièvre qui sévit à Memphis en 1878 et fit des milliers

de victimes en quelques jours. L'écriture, cinématographique, propulse le lecteur au cœur des rues poussiéreuses écrasées de chaleur de cette ancienne capitale du coton, où l'on suit les destins bousculés d'un ancien esclave, d'une tenancière de maison close et d'un directeur de journal proche du Ku Klux Klan.

LA FIÈVRE, DE SÉBASTIEN SPITZER, ALBIN MICHEL, 2020,
320 P., 19,90 €.

6 – SUIVRE LA LIGNE

Pour qui ne connaît pas Johnny Cash, visionner *Walk the Line* (2005) ne peut que donner envie de découvrir la monumentale discographie de ce mythe de la musique country américaine. Porté par Joaquin Phoenix, qui interprète lui-même les chansons de Cash, le film, tourné en grande partie dans le Tennessee, raconte l'ascension de celui qui déclarait être né pour chanter et qui fit sa première audition chez Sun Records, label de Memphis dont il deviendra l'un des artistes les plus célèbres. C'est aussi l'histoire de son amour pour la chanteuse June Carter, son âme sœur qui le tira de l'alcool et de la drogue – interprétée par Reese Witherspoon, qui chante aussi dans le film et reçut pour ce rôle l'Oscar de la meilleure actrice.

WALK THE LINE, DE JAMES MANGOLD. EN VOD OU DVD.

7 – EXPLORER L'ÂME DE LA "SOUL DU SUD"

Dans les années 1960, deux maisons de disques se disputent les plus grands chanteurs de musique afro-américaine et les font connaître au monde entier : la Mowton, à Detroit (Marvin Gaye, The Supremes...), et Stax Records, à Memphis, dont la « soul du Sud » est mâtinée de blues, de gospel et de country. Pour s'imprégner du son Stax, on réécouterait les albums d'Otis Redding. Sur *Otis Blue*, paru en 1965, figure la célèbre ballade *I've Been Loving You Too Long (To Stop Now)*, la version originale de *Respect* – reprise en 1967 par Aretha Franklin –, ou une interprétation allumée du *Satisfaction* des Rolling Stones. (M)

STAXMUSEUM.COM

**L'ADRESSE**

Toritcho.
47, rue du Montparnasse, Paris 14^e.
toritcho.com
Tél. : 01-43-21-29-97.
Ouvert du mardi au samedi
de midi à 18 heures.

LE SERVICE

À emporter sur place (dix minutes
d'attente) ou par l'intermédiaire
de just-eat.fr.

L'INCONTURNABLE

Le maki à la peau de saumon grillée.

L'ADDITION

Environ 20 € par personne.

Mon voisin TORITCHO.

EN SERVICE COMMANDÉ

RECONFINEMENT ET COUVRE-FEU OBLIGENT, LES RESTAURANTS SE SONT CONVERTIS À LA VENTE À EMPORTER ET À LA LIVRAISON. PRÈS DE LA GARE MONTPARNASSE, À PARIS, CE HUMBLE BAR À SUSHIS CERNÉ PAR LES CRÊPERIES S'EST HISSE AU RANG D'INSTITUTION DE QUARTIER.

Texte Marie ALINE

PLUS QUE QUELQUES MÈTRES et nous y sommes. Nous allons pouvoir retrouver nos restaurants de cœur, ceux sans lesquels l'année qui s'écoule ne serait pas complète. Toritcho est de ceux-là. Sans âge, toujours présent, il joue les intrus dans la rue des crêpes, à Paris. À deux pas de la gare Montparnasse, et donc de la Bretagne, il rappelle aux Japonais le goût du pays et aux habitués celui de leur tradition intime. Son allure d'izakaya sans prétention y est pour beaucoup. L'accueil sans chichis, le menu plastifié usé, les figurines poussiéreuses, l'affiche publicitaire pour la bière Asahi et, surtout, la moustache et les petites lunettes rondes de l'itamae (le nom du chef dans les restaurants japonais), présent au comptoir, donnent l'impression d'être chez soi. Même en temps de pandémie, l'itamae est là, derrière la vitrine sur laquelle sont scotchées des affichettes vantant les menus, le site Internet, la possibilité de prendre à emporter, de faire du *click and collect* : bref, toutes les options, sauf celle du dépôt de bilan. Pourtant, il est 13 heures et il n'y a personne. Le reste de la rue est une file d'attente géante pour galettes complètes.

Par soutien pour les grands classiques, la commande est doublée. Les restes tiendront bien jusqu'à l'apéro... L'itamae se met au travail, fait grésiller la peau de saumon sur la plancha. Il n'y a pas mieux pour faire saliver les gourmands nostalgiques de cette cantine réputée aussi pour ses odeurs de grillons. Sur un banc, sous un rayon de soleil printanier, les boîtes en plastique s'ouvrent. La lumière joue avec les chairs des poissons. Certains sushis sont ton sur ton, dentelle de daurade sur riz blanc ; le maquereau, plus épais, légèrement grisé en son centre, est plus bourru ; le thon maigre, *maguro*, est rubis. Un « crac ! » et les baguettes sont d'attaque. Le *suzuki*, sushi de bar, immaculé, résiste légèrement comme une pâte de riz épaisse. Une tranche de gingembre vinaigré et la daurade, *tai*, cristalline, fond sur la langue : évanescence poirée. Une autre tranche de gari, le palais est rafraîchi.

Le maquereau, *saba*, fibreux et salin, déclare officiellement son statut de viande blanche des mers. Il a de la mâche, comme on dit.

La richesse de cette gamme surprend toujours. L'attention s'aiguise. Derrière ce rien apparent (quelques pièces de poissons sur du riz) se cache un monde multidimensionnel dont les makis sont une énième facette. Plus gourmands, ils décrivent un univers croquant et acidulé (*oshinko*, radis salé), bonbonesque (*kanpyo*, tiges de courge rôtie) ou carrément transgressif comme le *shake kawa*. Ce maki à la fameuse peau de saumon grillée est l'incarnation saine du sandwich aux chips. Il est gras, salé, croustillant, addictif. Les six pièces sont avalées d'une traite. De toute façon, ça ne se gardera pas pour l'apéro. Un petit intermède vinaigré et la danse des sushis reprend, un peu plus affolée, moins concentrée, emportée par le mouvement intempêtif des baguettes. Elles s'arrêtent cependant, saisies par le rouge de cadmium du thon. Le *maguro* sera dégusté en dessert. Car, soyeux et limpide, il nettoie la bouche de sa clarté ferreuse. Les rituels ont cette force, celle de restituer des goûts immuables, quel que soit le contexte. (M)

PRODUIT INTÉRIEUR BRUT

Un PISSENLIT, deux possibilités.



Au printemps, pour peu qu'on le laisse tranquille et qu'on éloigne la tondeuse, il est partout. Le pissenlit, ou dent-de-lion, de son nom savant *Taraxacum officinale*, est une plante sauvage vivace appartenant à la famille des astéracées. Très commun dans toute l'Eurasie et le bassin méditerranéen, le pissenlit « *compte parmi les plantes les plus cueillies dans la nature, surtout dans les prés* », selon le botaniste Michel Chauvet. Récolté par l'homme depuis la haute Antiquité, le pissenlit est aussi cultivé « blanchi » ou « forcé », c'est-à-dire qu'on le prive de lumière, par exemple en le recouvrant d'un pot ou en l'ensevelissant dans une butte de terre. Ses fleurs étoilées jaune vif comme ses boules neigeuses d'aigrettes (faux-cieux de poils qui surmontent les akènes) se repèrent de loin, et sa racine charnue, qui peut s'enfoncer à plus de 50 centimètres de profondeur, lui permet de résister au gel même dans les contrées froides. Souvent considéré comme une « mauvaise herbe » envahissante, c'est pourtant une plante aussi poétique que savoureuse, très riche en vitamine C et bêta-carotène, qui possède des vertus drainantes, digestives et purifiantes.

DE LA TÊTE...

Dans le pissenlit, tout se mange. Conservés au vinaigre ou au sel, les boutons font de savoureux câpres floraux. La fleur, récoltée le matin, infusée une nuit, puis cuite au sucre et jus de citron, donne un étonnant miel de pissenlit, aussi nommé cramailotte. Au début du printemps, les jeunes feuilles font, elles, une salade vive et délicatement amère, assaisonnée d'huile d'olive (ou de noix) et de vinaigre de xérès. En ajoutant du lard et des œufs mollets, elle devient salade de barabans. Les versions blanchies seront plus croquantes et douces, comparables aux barbes-de-capucin.

... AUX PIEDS

Même les racines sont à consommer. Certains les sèchent pour en faire un ersatz de café, mais la pâtissière naturopathe Jennifer Hart-Smith propose plutôt de les déguster en fines rondelles, poêlées avec un oignon frais et de la sauce soja. (M)

Texte Camille LABRO
Illustration Patrick PLEUTIN

À LA CAVE Ferments du LEVANT.

Que reste-t-il de cet Orient créateur des premières fermentations de raisin de l'histoire ? Entre accidents climatiques et aléas politiques, les vins qui y sont produits aujourd'hui résultent d'une véritable prouesse et affichent une inspiration française. Citons deux exemples. Au Liban, le Château Marsyas, créé en 2005 par les frères Karim et Sandro Saadé, emprunte aux cépages bordelais. Mais, à une altitude de 900 mètres, leur vin possède des notes singulières et complexes, épicées, élégantes et fraîches. Prêt à boire, leur 2014 arrive en France. Du voisin Israël, nous vient un vin nouveau, Razi'el, plutôt d'inspiration rhodanienne, très syrah, frais aussi, car conçu en altitude également. Élaboré par Eli Ben-Zaken, l'un des pionniers de la viticulture contemporaine en Haute Judée, ce 2018 se révèle très fruité, soyeux et long. Avec ce je-ne-sais-quoi venu d'ailleurs et qui nous fait inévitablement voyager. (M) Laure GASPAROTTO

CHÂTEAU MARSYAS, B-QÂ, VALLÉE DE LA BEKAA, LIBAN, ROUGE, 2014, 28,70 €. CHATEAUMARSYAS.COM
RAZI'EL, JÉRUSALEM, HAUTE JUDÉE, ISRAËL, ROUGE, 2018, 55,50 €. SELECTION-BOKOBSA.COM

Chaire de POULE.

TRAITEMENT DE SAVEUR

PROFESSEUR ÉMÉRITE À L'UNIVERSITÉ DE TOURS, JEAN-PIERRE CORBEAU EST COFONDATEUR DE L'INSTITUT DU GOÛT ET VICE-PRÉSIDENT DE L'INSTITUT EUROPÉEN D'HISTOIRE ET DES CULTURES DE L'ALIMENTATION (IEHCA). POUR CE SOCIOLOGUE, LE REPAS EST D'ABORD AFFAIRE DE CONVIVIALITÉ. ET LA VOLAILLE SAUCE VIN JAUNE ET MORILLES, UN SUCCULENT CRÉATEUR DE LIENS.



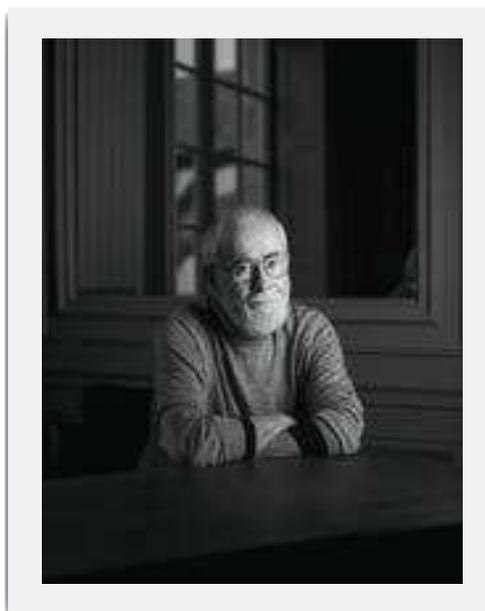
Texte Camille LABRO
Photos Julie BALAGUÉ

«**DÈS MES PREMIERS SOUVENIRS**, je suis dans la cuisine. Originaires du Loir-et-Cher, mes parents étaient très occupés. Mon père était horloger-bijoutier, ma mère institutrice militante et fondatrice de l'une des premières écoles Montessori de Blois. J'ai commencé à faire les courses tout seul à mon entrée à l'école primaire. J'aimais aller à l'épicerie, au marché : discuter, choisir. Toute la communication autour de l'alimentation est déjà là, devant les étales. J'adorais aussi faire la cuisine, et c'est souvent ma sœur (bien plus âgée) et moi qui nous occupions du repas, notamment le midi, quand je revenais de l'école. Nous avions une tante qui cuisinait extrêmement bien, des plats « élégants », gastronomiques. Ma mère se mettait aux fourneaux quand la famille recevait, et ma grand-mère maternelle nous préparait les douceurs : flans, petits palais avec la crème du lait, gâteaux de semoule caramélisés... On allait souvent chez elle pour le déjeuner du dimanche, et il y avait toujours un plat en sauce, suivi d'un bon dessert. Adolescent, j'étais très « viande de bœuf et pommes de terre sautées ». Puis je me suis diversifié, j'ai pris de l'assurance, développé ma créativité. Et je me suis découvert une passion pour les plats en sauce, jusqu'à désirer devenir cuisinier. Mais mes parents voulaient que je fasse l'école hôtelière de Lausanne, où il fallait être très bon en langues – ce qui n'était pas mon cas. J'ai donc commencé à étudier la médecine, puis je me suis orienté vers l'histoire et la psychologie, et j'ai découvert la sociologie auprès de Jean Duvignaud, génial sociologue du théâtre et de l'imaginaire. Tous les jeudis, j'invitais les copains à dîner dans mon petit studio. Je n'ai jamais pu concevoir la cuisine sans convivialité, sans partage.

Manger seul m'est très difficile. Dans les préparatifs, même ce qui est considéré comme une « tâche ingrate » est, pour moi, un moyen de mobiliser mes sens, mais aussi d'être utile, de participer au groupe. La cuisine est une excellente activité pour se retrouver, en soi et avec les autres.

La sociologie de l'alimentation, c'est l'idée d'incorporation. Quand on mange, selon ce qu'on mange, on construit son identité : c'est le fameux « dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es ». Il y a toutes sortes de représentations du comestible, selon les cultures, les habitudes familiales, les constructions sociétales, jusqu'aux phénomènes migratoires qui élargissent le répertoire alimentaire et les pratiques culinaires. La cuisine est un métissage d'inventions, une rencontre d'influences. Ainsi, la volaille au vin jaune et morilles a émergé au fil du temps comme le plat totemique de ma famille, que tout le monde aime et que l'on prépare quand on se retrouve. C'est la rencontre de deux régions (le Jura, pays d'origine de mon épouse, et la Touraine, qui produit des volailles de qualité), avec la sauce pour lier. La sauce, c'est l'esprit collectif du plat, la synthèse de tous les éléments qui y ont cuit. Au-delà de ses caractéristiques lipidiques, c'est une forme de générosité ! » ^(M)

PENSER L'ALIMENTATION. ENTRE IMAGINAIRE ET RATIONALITÉ, DE JEAN-PIERRE CORBEAU ET JEAN-PIERRE POULAIN, (PRIVAT, 2002).



LA VOLAILLE AUX MORILLES ET VIN JAUNE DE JEAN-PIERRE CORBEAU

POUR 8 PERSONNES

Selon la saison : 1 géline de Touraine, chapon, poularde, pintade ou poulet fermier coupé en morceaux, 100 g de morilles séchées (ou 300 g de morilles fraîches), 60 g de beurre, 3 c. à s. de farine, 25 cl de vin jaune, 50 cl de crème fleurette, 1 bouquet de cerfeuil, sel, poivre du moulin.

Faire tremper les morilles sèches la veille. Filtrer l'eau récupérée lors des divers lavages des champignons, elle servira pour faire un bouillon ou cuire des pâtes fraîches. Bien égoutter les morilles. Pour des morilles fraîches, les couper en deux dans la longueur, les rincer une à une et bien les sécher, puis les faire revenir rapidement au beurre. Réserver. Dans un sac contenant 2 c. à s. de farine, plonger les morceaux de volaille et secouer pour qu'ils soient bien enrobés. Préchauffer le four à 180 °C. Dans une grande cocotte, faire revenir les morceaux farinés dans du beurre jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés. Saler, poivrer et saupoudrer les morceaux avec une bonne cuillère de farine, en ajoutant encore une noix de beurre et en remuant. Couvrir la cocotte et l'enfourner pendant 30 minutes. Sortir la cocotte du four, sortir les morceaux de volaille et les réserver. Sur feu vif, faire réduire presque entièrement le jus de cuisson. Ajouter le vin jaune et faire bouillir 3 minutes. Remettre les morceaux de volaille dans la cocotte avec la crème fleurette, les morilles et la moitié du cerfeuil ciselé. Poursuivre la cuisson à découvert pendant 30 à 45 minutes (selon la taille de la volaille). On peut servir la volaille dans un nid de tagliatelles fraîches cuites dans l'eau des morilles, recouverte de sauce et de morilles, et parsemé de cerfeuil frais ciselé.



LA BOUTEILLE LA PLUS LÉGÈRE des eaux gazeuses



Cristaline gazéifiée 1,5l est la bouteille d'eau pétillante la plus légère du marché des eaux gazeuses grand format¹ :

19 % plus légère² et pourtant elle contient 1,5l d'eau ! Et en plus, la bouteille sans colorant est en matériau PET³

100 % recyclable. Tout cela **facilite son recyclage** en de nouvelles bouteilles.

Tout le monde peut-il en dire autant ?



1) Bouteilles vides d'1l à 1,5l - 2) Constat réalisé par huissier en Janvier 2021, calcul effectué du poids de la bouteille vide Cristalaine gazéifiée 1,5l par rapport au poids moyen pondéré des bouteilles vides grand format des marques nationales d'eaux gazeuses concurrentes (Panel IRI Annuel 2020) - 3) PolyEthylène Téréphtalate.



Plus d'informations :
moneaucristaline.fr

ÉCOLOGIQUEMENT VÔTRE

La brosse en SISAL.

L'UTILISATION DE BROSSES VÉGÉTALES s'est répandue dans les foyers japonais à partir du début du xx^e siècle, plus précisément depuis que la société artisanale Kamenoko Tawashi a commencé à produire toutes sortes de récurseurs à base de fibres naturelles (coco, palmier ou sisal). Le modèle le plus commun est la brosse baptisée « petite tortue », en raison de sa forme et de la longévité de son poil de coco. On la trouve sur le bord de chaque évier de cuisine au Japon, utilisée pour laver la vaisselle ou gratter les légumes sans arracher leur peau. Version plus douce que celle destinée à un usage ménager, la Kamenoko sato est réalisée entièrement en fibre de sisal. Ses brins naturellement tendres, assemblés autour d'un fil de fer galvanisé caché en son centre, nettoient en douceur le corps, en exfoliant la peau au passage. Frotter la brosse contre la plante des pieds, pendant le bain, ravive la circulation sanguine des jambes fatiguées, et, pour dénouer les tensions du haut du corps, il est recommandé de s'en servir pour se masser le cou et les épaules. Sa cordelette, également en sisal, permet de suspendre la brosse afin qu'elle sèche à l'air libre, garantissant ainsi sa longévité. (M)

Texte Stefania DI PETRILLO
Photo Jonathan FRANTINI

NOM

Kamenoko sato.

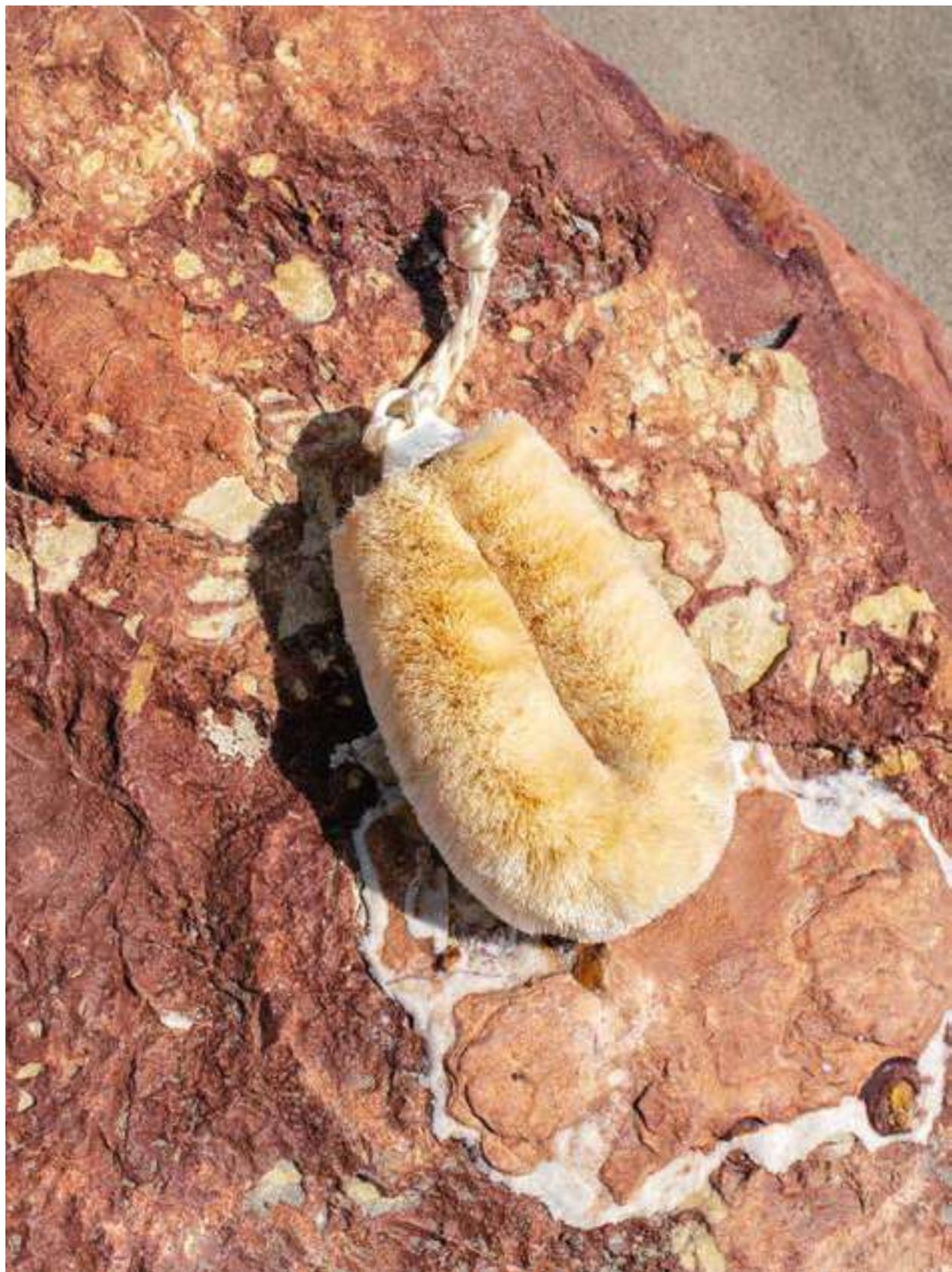
MATÉRIAU

Fibre de sisal recyclable.

BÉNÉFICE VERTRecyclable ou compostable
une fois hors d'usage.**PRIX**

22 €.

utileetordinaire.com



À Lupin, la PATRIE reconnaissante.

“LE MONDE” PROPOSE LA COLLECTION “ARSÈNE LUPIN”, ÉDITION COLLECTOR DES AVENTURES DU GENTLEMAN CAMBRIOLEUR DE MAURICE LEBLANC. CETTE SEMAINE, “813, LA DOUBLE VIE D’ARSÈNE LUPIN”, OÙ LE HÉROS MET SON PANACHE AU SERVICE DE LA FRANCE.

Texte Hubert PROLONGEAU

“813”, QUE “LE MONDE” REPUBLIE EN DEUX PARTIES ET SUR DEUX SEMAINES, est le plus long et, avec *L’Aiguille creuse*, le plus célèbre des romans de Lupin, au point qu’une association d’amateurs de polar a pris son titre comme nom et n’accueille statutairement que 813 membres ! Paru en feuilleton du 5 mars au 24 mai 1910, il a eu une carrière éditoriale plus compliquée que ses prédécesseurs. Pour la première fois, Leblanc quittait *Je sais tout* et se retrouvait dans *Le Journal*, un des plus importants quotidiens de l’époque, ce qui donne sans doute à 813 son côté plus délibérément feuilletonesque. Les Éditions Pierre Lafitte sortirent en juin 1910 un gros volume de 500 pages, où manquaient de nombreuses scènes. Il fallut attendre 1917 pour que le texte intégral paraisse en deux tomes : 813 et *Les Trois*

Crimes d’Arsène Lupin. Pour cause de guerre en cours, son côté anti-allemand fut accentué, et les éditions suivantes donnèrent 813 comme titre à l’ensemble, rebaptisant la première partie, celle que *Le Monde* vous propose cette semaine, *La Double Vie d’Arsène Lupin*.

813 voit Lupin tomber le masque de l’anarchiste et entrer au service de la France. « *C’est aussi un patriote. Il sert son pays à sa manière et avec tant de magnificence que son pays, qui devrait le cofrer, est contraint de le remercier*, écrivait Maurice Leblanc en 1920 dans un article du *Journal* intitulé « La moralité d’Arsène Lupin ». Au fond, il est chauvin, cocardier, épris de gloire et de panache, réactionnaire en diable, bref un bourgeois, capitaliste et bien-pensant. » Diable ! Au début de *La Double Vie d’Arsène Lupin*, le héros est

théoriquement mort, jusqu’au jour où le cadavre d’un nommé Kesselbach est retrouvé décoré d’une carte du célèbre cambrioleur. M. Lenormand, chef de la police, doute de son décès. Et ce pour une excellente raison... Cette première partie est plus traditionnellement lupinienne que la seconde. Larcins, déguisements, police impuissante : on y retrouve des figures déjà éprouvées. Quelques morts violentes et un contexte international mettent pourtant déjà en place la noirceur inhabituelle qui baigne le roman et dont nous vous parlerons la semaine prochaine... (M)

COLLECTION « ARSÈNE LUPIN », VOLUME 5, 813, LA DOUBLE VIE D’ARSÈNE LUPIN, 9,99 €. DISPONIBLE EN KIOSQUE.

L’OLYMPE, société des puissants.

“LE MONDE” PROPOSE “AU CŒUR DE LA MYTHOLOGIE”, UNE NOUVELLE COLLECTION DE LIVRES POUR REDÉCOUVRIR OU POUR SE FAMILIARISER AVEC LES FIGURES DE L’ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE. CE QUATRIÈME OUVRAGE EST CONSACRÉ AU DOMAINE DES DIEUX.

Texte Christophe AVERTY

“NI LES VENTS NE L’ÉBRANLENT, ni la pluie ne la mouille, ni la neige n’y tombe, mais toujours s’y déploie une sérénité sans nuages, et partout y règne une éclatante blancheur. » Lorsque Homère chante, dans *L’Odyssée*, l’idéale beauté et l’infini charme de l’Olympe, le poète célèbre les forces d’une nature que seuls les dieux peuvent maîtriser et infléchir. Le quatrième opus de la collection du *Monde* « Au cœur de la mythologie » arpente les plus hauts sommets de Grèce, pour y dépeindre la cour de Zeus, dieu des dieux, patriarche d’une dynastie aux pouvoirs inouïs et à l’invraisemblable généalogie. Mais, contrairement au Jardin des Hespérides, mieux qu’un royaume d’Hadès enfoui aux Enfers, plus parlant et physique qu’un paradisiaque Éden ou que le Nirvana d’une bienheureuse conscience, l’Olympe appartient au monde visible. À ses pieds, au bord de la mer Égée, le Grec peut, de tout temps, voir s’élever ses montagnes, qui séparent de leurs crêtes enneigées la Thessalie de la Macédoine. Il y fait face à un cosmos qui le dépasse, dont il n’est que l’infime atome. Là-haut,

inaccessibles, sont réunis tous ceux et tout ce en quoi il croit. Ce sont les forces du monde vivants du ciel (Ouranos) et de la terre (Gaïa), les fils du temps (Chronos) qui dévore ses enfants. C’est l’insondable énergie de la mer (Poséidon), la puissance des saisons (Déméter), les pouvoirs du feu (Héphaïstos). Car, sur cette acropole des dieux règnent en maîtresses absolues toutes les valeurs d’une civilisation qui, par ses mythes, loue la fidélité, incarnée par Héra, l’harmonie du foyer qu’Hestia nourrit et réchauffe, l’amour et la beauté qu’Aphrodite dicte et dispense. Symbole et incarnation d’une société – qui ne saurait être parfaite –, l’agora des dieux gouverne les hommes de ses douze ministres divins. Arès y écrit l’histoire des guerres. Athéna éclaire les arts et les sciences. Apollon révèle les vérités cachées dont Hermès se fait le messenger. Ici, les dieux peuvent se comporter comme les hommes. Ils ne seront que le reflet outrancier et toujours triculent des dualités et des ambivalences qui les habitent, se montrant tour à tour monstrueux ou exemplaires. Comme Pénélope, dans la ruse

d’une amoureuse attente, les dieux tissent et défont la trame de la vie humaine. Leurs fabuleux récits sont autant de questions, de matière à réflexion qui nous disent qui nous sommes dans une nature toute-puissante, ne cessant de se rappeler crûment à notre « bon » souvenir. Sur l’Olympe planerait donc une genèse du monde. En la sanctifiant au sommet de leur terre – le Mytikas (2 918 mètres, surnommé le Panthéon des dieux) et le Stefani (2 912 mètres, appelé le trône de Zeus) –, les Grecs lui ont donné corps, faisant d’une réalité physique le fascinant décor mais aussi le miroir d’une pensée, d’une culture où se troublent et s’imbriquent poétiquement le vrai, le réel et l’imaginaire. De nos jours, la science a vérifié que le mont Olympe reçoit chaque année près de 2 000 impacts de foudre. Zeus frapperait-il encore ? (M)

COLLECTION « AU CŒUR DE LA MYTHOLOGIE », VOLUME 4, « LES DIEUX DE L’OLYMPE », 12,99 €. DISPONIBLE EN KIOSQUE.

Mots croisés

GRILLE N° 504
Philippe DUPUIS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I															
II															
III															
IV															
V															
VI															
VII															
VIII															
IX															
X															
XI															
XII															
XIII															
XIV															
XV															

HORIZONTALEMENT I Sommaires nettoyages en façade. **II** Avec elle, le gros ne passe pas. Sans limite, elle fait fi des obstacles. **III** Ouvrent leurs portes le long des routes. S'articulent avec les lèvres comme le P et le B. **IV** Parlé à Canton. Place mais n'a rien à vendre. Comme les yeux d'Athéna. **V** Frappe durement et par surprise. Par ici la sortie. Romains chez Vinci. **VI** Protection en mer. Performance pour l'artiste. Sa tour a semé la discorde. **VII** Quart de tour. État allemand. Paquet de chaînes. **VIII** Belle marocaine. Un chef à l'imprimerie. Jamais sûr. **IX** Personnel. Interjection. Administration des biens. **X** Taillés en coin dans la voûte. Sème la terreur au poulailler. **XI** A besoin d'air et d'oxygène pour son développement. Scarabée coprophage. **XII** Bonne appréciation. Bien en vue. Brune, forte et épaisse. Base de départ. **XIII** A mis du vent dans les voiles d'Ulysse. Facilitent les saisies. **XIV** Évacués le trop-plein. Montaigu marqué par le destin. **XV** Recherchée dans un bon investissement.

VERTICALEMENT 1 Briseur de rêves. **2** Permet d'orienter la voile. Guérissait autrefois la folie. **3** On compte dessus pour marquer des points. L'argon. Fournisseur pour artistes. **4** Rendue en partant. A longtemps géré nos communications. Reconnait. **5** Son Traité d'algèbre date de 1690. Damoiseau ou jouvenceau. Cours du Nord. **6** Tendres manifestations amoureuses. Paresseux. Dit tout votre compte. **7** Quel bonheur de rouler dessus. Ne doivent pas confondre votre vessie avec une lanterne. Note. **8** Cours africain. Celui du sapotillier est souvent mastiqué. Possessif. **9** Accordées par grâce. Élevé en sautant. **10** La famille de la vieille. Ouvertures. **11** Personnel. Peut mieux faire. Se mettra en couche. **12** Transpositions scéniques. Pas malin. **13** Dermatose prurigineuse. Trompait tout le monde. Fait tout à moitié. **14** Étourdi. Crie en forêt. Points opposés. **15** Sans pédoncule. Plumes sur le plume.

Solution de la grille n° 503
HORIZONTALEMENT I Désorganisateur. **II** Écolière. Épître. **III** Louée. Turne. **IV** Ippons. Festonné. **V** Rée. AM. Viandes. **VI** Irréalizable. Rc. **VII** Assise. Le. Ève. **VIII** Moisissure. Brin. **IX** Ti. Ar. Lardée. **X** Rémy. Stériliser. **XI** Aéraï. Ee. Gita. **XII** Mourantes. Tep. **XIII** Être. Têt. Co. Èt. **XIV** Na. Nue. Aï. Malin. **XV** Statistiquement.
VERTICALEMENT 1 Delirium tremens. **2** Écoper. Oie. Otât. **3** Souperai. Maur. **4** Oléo. Essayèrent. **5** Rien. Asir. Râ. **6** Gê. Salis. Santé. **7** Art. Miss. Tite. **8** Neuf. Seule. Étai. **9** Réva. Rares. Iq. **10** Sensiblerie. **11** Apétale. Dl. Tome. **12** Ti. One. Beige. Am. **13** Étend. Érèsipèle. **14** Ur. Nervi. Et. Tin. **15** Redescendraient.

Sudoku

N° 504 - DIFFICILE
Yan GEORGET

								6
					6	9	1	
				8				
	6		7	1			4	
	2					5		7
8			1	9				
1				3				4
9	7		6		2			

SOLUTION DE LA GRILLE PRÉCÉDENTE

4	2	9	3	7	6	5	6	1
3	6	5	4	9	1	2	8	7
1	8	7	2	6	5	4	3	9
7	9	4	8	1	2	6	5	3
2	3	1	5	4	6	9	7	8
8	5	6	7	3	9	1	2	4
6	1	3	9	2	7	8	4	5
9	4	8	6	5	3	7	1	2
5	7	2	1	8	4	3	9	6

Compléter toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chacun ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

Bridge

N° 504
FÉDÉRATION FRANÇAISE DE BRIDGE

	♠ DV 10 4	
	♥ 10 8 2	
	♦ R 5	
	♣ A 7 3 2	
♠ AR 7	N	
♥ RD 7 3	O	E
♦ 8 6 2		
♣ 6 5 4	S	

Sud donneur. Personne vulnérable

Sud	O	N	E
1SA	Passé	2♣	Passé
2♥	Passé	3SA	

Faites jouer la piétaille
Contrat : 3 Sans-Atout par Sud
Entame : As de Pique
 Votre entame de l'As de Pique récolte dans l'ordre le 4, le 8 et le 3. Que jouez-vous et pourquoi ?

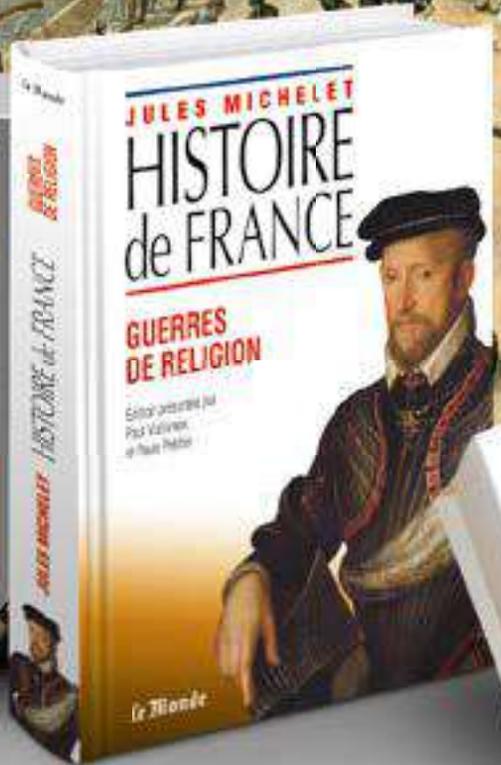
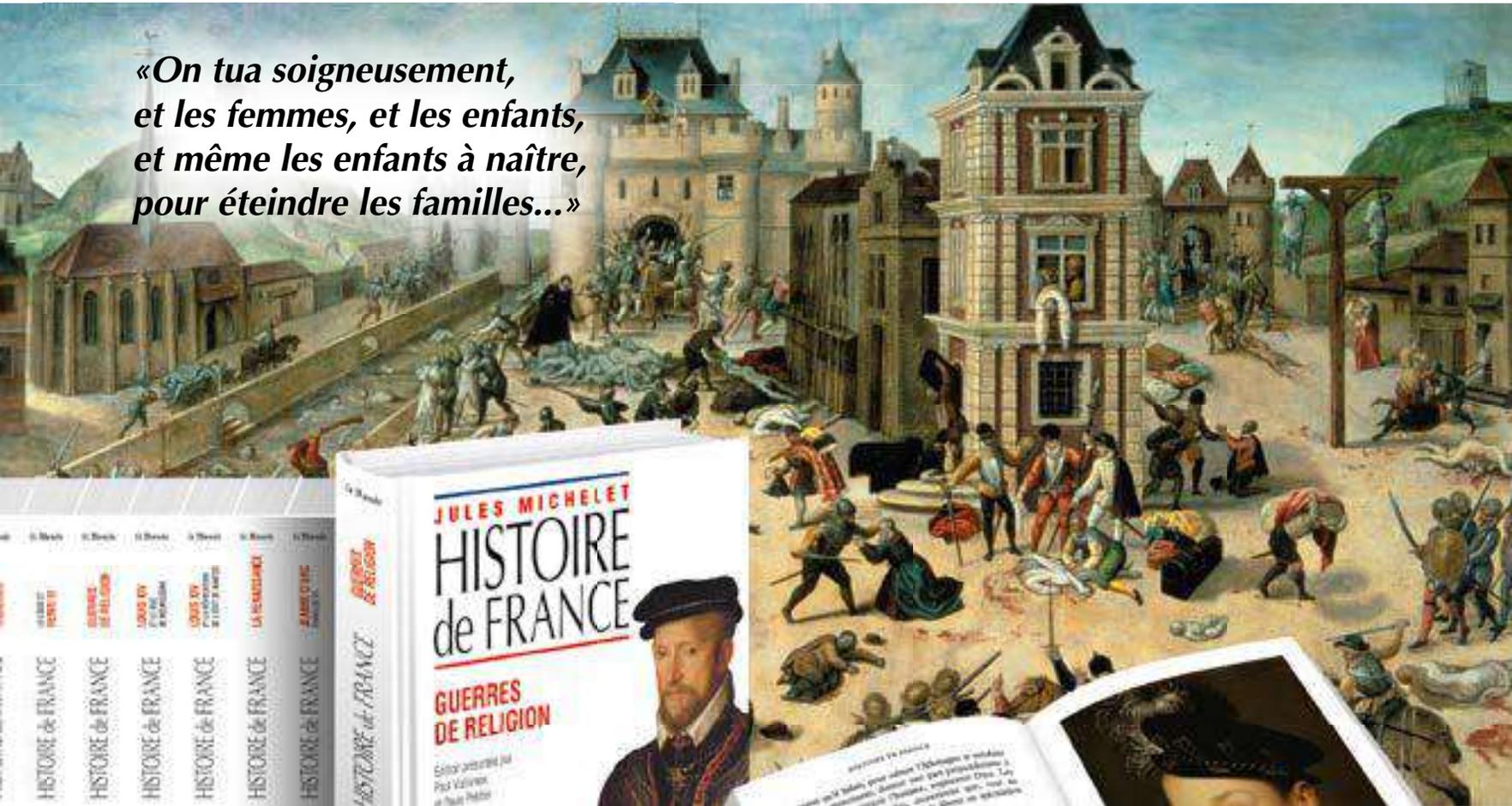
L'indice : palsambleu !



Le Monde HISTOIRE de FRANCE

LE CHEF-D'ŒUVRE DE **JULES MICHELET**

*«On tua soigneusement,
et les femmes, et les enfants,
et même les enfants à naître,
pour éteindre les familles...»*



**La plus grande histoire
jamais racontée**

www.collection-michelet.fr

**LE N°5
GUERRES DE RELIGION**

9,99€

SEULEMENT

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET collection-michelet.fr

Dans l'album de... Antoine DE CAUNES.

L'ANIMATEUR, QUI MET À L'HONNEUR LES ROMANCIERS LE 17 MAI SUR CANAL+, A OPTÉ, ADOLESCENT, POUR LA BATTERIE DANS UN GROUPE AVEC LEQUEL IL A CONNU DES DÉBUTS DIFFICILES SUR SCÈNE.



"J'AI TOUJOURS EU UN GÈNE

'TAPOTEUR', mais je devais avoir 13 ans lorsque je me suis lancé dans la batterie.

Au départ, j'ai joué sur un vieux modèle habillé de revêtement synthétique noir et rouge, avant de m'offrir une Hayman. J'ai démarré au sein du groupe Whoa Babe!, dont l'emblème était la tête du *Fantôme du Bengale* – une BD populaire à l'époque – que j'avais découpée pour la coller sur ma grosse caisse. Nous nous produisons dans des fêtes de lycée ou à l'Espace Saint Pierre de Neuilly-sur-Seine, un lieu peu habitué à recevoir ce genre de concerts... C'est là que j'ai joué une fois avec Jean-Louis Aubert, de Téléphone, et Olive, du groupe Lili Drop. À l'époque, j'étais fasciné par la désynchronisation et l'indépendance des membres, indispensable pour jouer correctement. Et puis, comme j'étais d'une timidité maladive, je pouvais me planquer derrière ma batterie.

J'étais un batteur... particulier. Au lieu de tenir la cadence, je ralentissais le rythme et du coup je subissais les regards noirs des autres membres du groupe, ce qui a stoppé prématurément ma carrière. Pourtant, j'étais très motivé! Je prenais des cours à République, chez le batteur américain Kenny Clarke, où j'apprenais le jazz, la technique la plus difficile à maîtriser alors que, naïvement, j'imaginai que cet instrument était le plus facile à aborder. Je travaillais la caisse claire, les roulements, l'indépendance de mes frappes.

Je m'entraînais dans mon grenier, d'où la présence sur cette photo de boîtes d'œufs aux murs pour atténuer les décibels. On se retrouvait là avec mon groupe, qui comptait deux guitares, une basse et la batterie. Jusqu'au jour

où les voisins ont multiplié les plaintes, on a alors récupéré une salle dans un sous-sol. Mais, là aussi, le voisinage a manifesté son mécontentement. Nous nous sommes vraiment fait virer de partout!

Je suis ensuite parti à l'internat à Fontainebleau, où, avec d'autres élèves, nous avons négocié un accès à la sacristie pour jouer. En échange, on accompagnait les messes. Avec Whoa Babe!, nous nous sommes même produits au bal des Mines. À ma grande joie, la mode était alors aux solos de batterie. Je me suis donc lancé. J'étais dans un état de transe qui me faisait oublier les mesures, l'environnement... À la fin, j'avais réussi à vider la salle!

C'est ainsi que, vers 17 ans, j'ai stoppé ma carrière... Néanmoins, je conserve une passion pour la musique et notamment les batteurs. Les grands groupes ont toujours de grands batteurs : Mitch Mitchell (celui de Jimi Hendrix), Ringo Starr, Charlie Watts, ceux de la Motown ou Max Wenberg, qui jouait avec Bruce Springsteen. J'ai conservé une batterie et, dès que j'en vois une, je ne peux m'empêcher de taper dessus. J'ai d'ailleurs séduit mon épouse [la journaliste *Daphné Roulier*] pendant la pause déjeuner de l'enregistrement d'une émission. J'ai commencé à jouer et le charme a opéré... Aujourd'hui, j'ai racheté une Capelle qui sonne très bien. Je l'ai entreposée en Normandie et je tapote dessus de temps en temps en rêvant aux bœufs que j'aurais adoré organiser avec mes copains..." (M)

« PROFESSION : ROMANCIER.ÈRE », LE 17 MAI SUR CANAL+ ET « POPOPOP », DU LUNDI AU VENDREDI, À 16 HEURES, SUR FRANCE INTER.

LE
GOÛT
DE
M

Retrouvez le podcast "Le Goût de M" sur lemonde.fr/le-gout-de-m
Nouvelle invitée : la rabbin Delphine Horvilleur.

Le podcast "Le Goût de M" est désormais réservé aux abonnés du *Monde* (à partir de l'offre Intégrale). Rendez-vous sur abo.lemonde.fr/goutdem pour bénéficier de 50% de réduction sur la première année d'abonnement Intégrale à partager avec la personne de votre choix.



PATYKA

PATYKA crée la Révolution solaire : des soins solaires certifiés bio haute protection, haute tolérance, haute sensorialité qui respectent les fonds marins et l'environnement. Ces soins associent une double protection minérale vraiment efficace et une texture inédite en bio : fluide et légère, au fini invisible, sans traces blanches.

22,90€ à 29,90€.

En pharmacie et sur www.patyka.com

BELL & ROSS

Lancée en 2019, la collection Bell & Ross BR 05 s'enrichit cette année de la nouvelle BR 05 SKELETON NIGHTLUM. Ce nouveau garde-temps s'inscrit dans un esprit graphique et un design moderne grâce à ses finitions précieuses et son habillage contemporain. Le travail de squelettisation du mouvement et la sophistication de sa mécanique en fait une montre exceptionnelle. Proposée en édition limitée à 500 exemplaires elle évoque la lumière et la lisibilité.

Prix : 6 400€

www.bellross.com



LE GRAMME

Inspiré des ponts à haubans et de la tension qui s'en dégage, le câble est devenu le bracelet iconique de la marque de bijoux pour hommes le gramme. Fabriqué en France en argent 925, or 750 ou céramique noire, ce bijou technique et précieux s'adapte à la personnalité de celui qui le porte pour révéler son identité.

Le bracelet câble est personnalisable avec un prénom, des initiales, une pensée... un cadeau idéal à découvrir sur legramme.com ou en boutique au 123 rue vieille du Temple, 75003 Paris.



FLAVORS*

**TEQUILA
CITRONS
CACTUS**



AFFICHE CRÉÉE PAR SEPHORA KILBEE
PHOTOGRAPHE ET DESIGNER GRAPHIQUE ÉMERGENTE

*Desperados Lime est une bière aromatisée Téquila, Citron-Citron vert, Cactus.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.